

GUIDE

POUR

LA CONSERVATION DE L'HOMME,

CONTENANT les moyens propres à prolonger sa vie, à le maintenir en santé, et à le rétablir, en cas de maladie, par des règles simples et faciles :

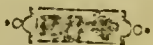
OUVRAGE Fratique, et à la portée de tout le monde, utile sur-tout aux jeunes Médecins et Chirugiens;

Par M. FRIER, Docteur en médecine.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, et augmentée d'un Discours préliminaire, dans lequel la médecine est ramenée à cette noble simplicité qui la caractérisait dès son origine; d'une Introduction, et d'un Traité des Maladies vénériennes et scorbutiques.

Rien n'intéresse plus chaque individu que la conservation de sa santé, et son rétablissement lorsqu'il a eu le malheur de la perdre.



A G R E N O B L E ,

Chez { J. I. A. GIROUD, Imprimeur-Libr. place aux Herbes.
P. CADOU et DAVID aîné, impr. près le Jardin public

A PARIS, chez MEQUIGNON Pâiné, libraire, rue des Cordeliers, près les Ecoles de chirurgie; et chez les principaux Libraires de la République.

AN X, DE LA RÉPUBLIQUE, 1802.

THE HISTORY OF

THE CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT TO THE PRESENT TIME

BY

JOHN B. HENNING

1850

BOSTON

W. B. ALLEN, PUBLISHER

100 NASSAU ST.

NEW YORK

1850

Entered according to Act of Congress, in the year 1850, by

W. B. ALLEN, in the Clerk's Office of the District Court of the Southern District of New York.

Printed by W. B. ALLEN, 100 NASSAU ST.



A U

C.^{EN} FOURIER,

P R É F E T

DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE.

CITOYEN PRÉFET,

L'AMOUR éclairé que vous manifestez pour les Sciences, les Arts, et généralement pour tout ce qui a rapport au bien de l'humanité, m'autorise à vous offrir la nouvelle édition de ce petit Ouvrage. Daignez, citoyen Préfet, l'agréer comme le témoignage de l'admiration que vous m'inspirez, et que je partage avec tous les bons Citoyens du Département, dont vous êtes le premier Magistrat.

SALUT ET RESPECT.

F R I E R.

EXTRAIT d'une lettre de M. Daumont, *Médecin, Professeur-Régent de la faculté de Médecine de Valence et associé regnicole de la Société royale de Médecine de Paris; correspondant de celle des sciences de Montpellier, etc.* écrite à l'Auteur, pour accélérer l'impression de cet ouvrage.

De Valence, le 29 septembre 1788.

M O N S I E U R ,

J'ai été très-satisfait de la lecture de votre manuscrit, intitulé : *Guide pour la conservation de l'homme*, manuscrit que je vous invite de donner au public, attendu que cet ouvrage ne peut que lui être fort utile.

J'ai l'honneur, Monsieur, etc. *Signé DAUMONT.*

EXTRAIT d'une lettre de M. de SAINT-GENÈY, *Docteur en médecine, Doyen-agrégé de l'Université de Valence*, écrite à l'Auteur, pour accélérer la publication de cet ouvrage, du 6 octobre 1788.

JE vois avec bien du plaisir, Monsieur, l'augmentation de votre zèle pour le bien public; je m'en suis bien persuadé par la lecture de votre manuscrit intitulé : *Guide pour la conservation de l'homme*; ouvrage que vous vous proposez sans doute de faire paraître. Je vous exhorte à le publier le plutôt qu'il vous sera possible.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

Signé SAINT-GENÈY.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Guide pour la conservation de l'homme*, par M. Frier, Docteur en médecine; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 25 juin 1789.

CARRERE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT le tableau des principaux abus destructeurs de l'espèce humaine, et les moyens d'y obvier.

L'HOMME fut toujours une énigme impénétrable à lui-même ; vivre heureux et aussi long-tems qu'il lui est possible, en reculant le terme fatal qui est commun à tous les êtres, tel est le désir ardent qui l'anime dans toutes ses démarches. Cependant, par un aveuglement déplorable, il ne fait presque aucun usage des choses qui lui seraient les plus avantageuses. Tant qu'il jouit d'une santé parfaite, il paraît indifférent sur les moyens de la conserver : c'est un trésor inestimable dont il ne connaît le prix que lorsqu'il est atteint de quelques maladies qui lui deviennent souvent funestes. Le paisible cultivateur n'est point sur-tout assez attentif à sa conservation ; il ne prend aucune précaution pour se garantir des maux qui le menacent, et succombe enfin aux différentes atteintes qu'il a porté lui-même, sans le savoir ; à son existence physique.

En un mot, il néglige les ressources les plus salutaires et qui naissent, pour ainsi

dira, sous ses pas ; dès-lors c'est envain que des hommes laborieux et jaloux du bonheur de leurs semblables, consacrent leurs travaux à la recherche des moyens les plus propres à maintenir la santé et à prolonger la vie.

Le vulgaire ferme les yeux à leurs découvertes et à leurs instructions ; ou s'il est persuadé de leur utilité, il se contente de les admirer un instant, et bientôt après il en perd le souvenir.

Cette contradiction, apanage ordinaire de la classe ignorante, et même quelquefois de celle qui est instruite, est aisée à expliquer : celle-ci voudrait conserver ses habitudes, ses préjugés, ses goûts, et jouir néanmoins des avantages précieux que des découvertes utiles nous procurent tous les jours (1). Celle-là, par défaut de jugement, se livre à des hommes qui n'ont d'autres connaissances que leur intérêt particulier ; c'est-à-dire à des charlatans, dont le nombre s'est singulièrement accru de nos jours. Ces êtres dangereux vont de village en village ravir, sur-tout aux cultivateurs cré-

(1) L'homme qui impose silence à ses passions, en se soumettant à tous les événemens, ne trouve aucun obstacle dont il ne triomphe, ou par la prudence, ou par la résignation, ce qui contribue beaucoup à prolonger sa vie ; mais si, au contraire, il laisse prendre l'empire à ces mêmes passions, et qu'il s'irrite contre les événemens, les uns et les autres le détruiront sourdement.

dules , un pain indispensable à la subsistance de leur famille , en leur vendant très-cher de prétendus remèdes qu'ils administrent au hasard dans les cas d'une légère indisposition , et leur causent des maladies aiguës , qui très - souvent dégénèrent en maladies chroniques , et finissent par les conduire au tombeau. Quel est le praticien qui n'a pas été dans le cas de traiter de ces sortes de maux ?

Il serait à souhaiter que le public fût instruit du nombre de victimes qu'a fait et fait encore journellement le charlatanisme , on verrait bientôt alors disparaître ce fléau destructeur du genre humain.

Une autre cause des maladies graves qui surviennent à la suite de petites indispositions , c'est l'ignorance où l'on est des effets variés de l'air (1) , du mouvement et du

(1) On ne saurait trop parler des choses utiles : Dans un Ouvrage que je publiai en 1790 et 1791 , et qui a pour titre : *Plan sur l'utilité publique* , j'ai dit que la propreté , tant des personnes elles-mêmes que de leurs habitations , était un des premiers besoins de la nature pour la conservation de notre être , et qu'un air sain n'y contribuait pas moins ; mais que pour cela , il était nécessaire ,

1.º De prévenir le dérangement que causent ses alternatives sur la transpiration , par des habillemens analogues aux saisons ;

2.º Que les lieux destinés aux inhumations fussent placés hors l'enceinte des villes , ainsi que les tueries des animaux , les taneries , les fabriques de

repos ; des passions de l'ame , du sommeil et des veilles , des excréments retenus ou

chandelles , et même les hospices et dépôts de mendicité ;

3.^o Que les hommes et les bêtes fussent enterrés à six pieds de profondeur ;

4.^o Que la police fût chargée de veiller à ce qu'on ne jettât aucun cheval mort , ni autres animaux dans les fossés environnant les grandes Communes ;

5.^o Que le repurgement de ces fossés en fût fait toutes les fois que le cas l'exigerait , et cela , en tems froid et sec , afin d'y faire couler les eaux et prévenir leur croupissement , (ainsi que je l'ai exposé dans une pétition que je présentai à l'Administration municipale de Grenoble , de même que dans différens articles qui furent insérés dans les journaux , lorsqu'en l'an 8 cette Commune était affligée d'une épidémie désastreuse) ;

6.^o Que la propreté des rues , des hospices , des dépôts de mendicité et des prisons , était très-urgente ;

7.^o Que le lavage et le blanchissage , tant de ces édifices que des lits des malades , fût fait avec de l'eau de chaux chaude , ou l'acide muriatique , et sur-tout après une épidémie ;

8.^o Que les fumigations faites avec l'acide muriatique , du gaz nitrique , ou autres , qu'on est en usage de faire pour désinfecter l'air corrompu , telles que celles que j'ai indiquées dans les n.^{os} 507 et 523 du *Clair-Voyant* , en l'an 8 , de même que la manière de les faire , ainsi que les moyens que doivent employer les gardes-malades pour se garantir de la contagion ; tout cela ne doit point être oublié. J'observerai que tous ces moyens sont très-nécessaires pour la salubrité de l'air , par

évacués , des propriétés des alimens et de la boisson dont on fait usage , de la conduite enfin qu'on doit tenir , à cet égard , pour prévenir les maladies et pour en faciliter la guérison , par des règles simples et faciles à employer dans un grand nombre de cas.

En mettant sous les yeux de chacun le danger de cette ignorance et le moyen d'y obvier , on fait le plus grand bien : on introduit dans la société le désir de s'instruire , et l'amour des vérités utiles à la longévité et à la santé des hommes.

Le mauvais régime et la mauvaise admi-

la raison que les émanations , les vapeurs , les miasmes , qui s'échappent des matières corrompues , ainsi que des eaux croupissantes , nuisent beaucoup à la santé des personnes saines , et au rétablissement des malades. Enfin , dans un tems d'épidémie , sur-tout , on ne doit négliger aucun moyen de propreté , de ventilation , ni des lavages , ni des fumigations réitérées , soit dans les appartemens , soit pour les lits , les meubles , les linges et les habillemens qu'on veut purifier ; et par-là on préviendrait non-seulement la contagion , mais encore on arrêterait ses progrès , qui , le plus souvent , ne sont que l'effet d'une coupable négligence. On préviendrait encore , par les fumigations , les effets nuisibles que peut causer la vapeur qui s'exhale d'une terre très-sèche , après une petite et première pluie , en fermant les appartemens avant de les parfumer. On peut en user de même à l'égard des écuries , et ne faire paître les bestiaux que lorsque l'herbe serait sèche.

nistration des remèdes , par rapport à leurs qualité et quantité , transforment aussi en maladies aiguës , qui dégénèrent souvent en maladies chroniques , un mal qu'on aurait pu guérir par une diette convenable et quelques remèdes simples , prescrits à propos.

« On se trompe grossièrement , dit *Ba-*
 » *glivi* , lorsque , dans les maladies aiguës
 » et inflammatoires , on accable les mala-
 » des de tant de remèdes , et si long-tems ,
 » que la nature ne sachant où elle en est ,
 » et se trouvant agitée , d'une part , par la
 » violence de la maladie , et abattue , de
 » l'autre , par le poids des remèdes , est
 » enfin forcée de succomber ; car le mou-
 » vement réglé et ordinaire de la nature
 » étant troublé et interrompu par des do-
 » ses si réitérées d'un grand nombre de
 » médicamens donnés sans ordre et sans
 » méthode , alors , ni la fièvre ne diminue ,
 » ni la crise ne se déclare au tems où elle
 » devrait paraître , et le malade , accablé
 » de tant d'inconvéniens , ou périt , ou
 » tombe dans une maladie chronique ».

En effet , j'ai remarqué dans le traite-
 ment des maladies aiguës , que lorsqu'il a
 été administré des vomitifs ou purgatifs ,
 pendant le tems de la coction de la matière
 morbifique , qui se fait le plus ordinaire-
 ment depuis le 7.^o jusqu'au 14.^o ou 17.^o
 jour de la maladie , il en est toujours ré-

sulté les plus mauvaises suites, ainsi que de l'usage des alimens qui se corrompent facilement, tels que les bouillons de viande, la viande elle-même, la volaille, les œufs, ect. qui ne doivent être employés que dans le tems de la convalescence, et être pris avec modération. Les remèdes actifs sont généralement déplacés dans les première et seconde périodes d'une maladie aiguë; il ne s'agit que de modérer les symptômes de la fièvre sans trop diminuer les forces, et les soutenir sans augmenter la chaleur ni le mouvement.

Si après la crise du 11.^e au 12.^e, de celle du 13.^e au 14.^e, ou jours suivans, on s'aperçoit d'une séparation de bonne augure dans les urines, la langue humectée, et que les autres mauvais symptômes aient disparu, on doit de suite employer, avec prudence, les purgatifs simples, tels que la limonade décrite ci-après, la 2.^e potion purgative, n.^e 1, etc. afin de prévenir les effets nuisibles que pourrait causer la rentrée dans la masse du sang de la vapeur du sédiment qui résulte de la fermentation des humeurs. Enfin, il suffit d'observer avec attention les voies par lesquelles la nature tend à se décharger de la matière morbifique, et de suivre son penchant, en secondant ses efforts par un régime et quelques remèdes simples, en s'abstenant surtout de l'administration de ces sels volatils, de

ces aromates brûlans , qui ne font qu'augmenter une chaleur déjà trop forte , qui , en dissipant les parties les plus légères et les plus mobiles des fluides , mettent toute la machine en désordre ; c'est le calme , le repos ou la vigueur ; que l'on doit procurer à des organes en souffrance.

Je ne prétends pas ici donner des avis à mes confrères ; ils savent tous mieux que moi que le peuple , en général , a trop de confiance aux remèdes composés , et trop peu aux moyens qu'il a sans cesse sous la main,

Les remèdes les plus simples ne doivent jamais être employés que lorsqu'ils sont bien indiqués : c'est des moyens qu'emploie la nature , de l'exercice ou du repos , du tems et du régime (moyen le plus important de la curation , et la règle fondamentale de la médecine) , qu'on doit attendre la guérison de la plupart des maladies , et surtout des maladies chroniques (1).

(1) En effet , si quelqu'un , atteint d'une maladie chronique , recouvre la santé , c'est presque toujours après avoir abandonné les remèdes ; c'est en changeant d'air et de régime , en prenant un exercice modéré (l'exercice est ce qu'il y a de plus propre à donner du ton aux fibres , et augmenter leur action vitale.) ou le repos , suivant que le cas l'exige , en faisant usage des eaux minérales ou thermales ; c'est-à-dire , qu'il obtient sa guérison par des remèdes simples , que la nature a

Avec vingt-quatre lettres , on compose tous les mots possibles ; avec sept notes de musique , on exécute , soit par la voix , soit par les instrumens , tous les sons du chant agréables à l'oreille. Ne pourrait-on pas de même , avec très-peu de remèdes , guérir toutes sortes de maladies ? La science ne consiste pas à en connaître un très-grand nombre , mais à connaître les bons , à les administrer convenablement et à les faire succéder à propos les uns aux autres , selon l'indication.

Personne n'ignore qu'un grand praticien disait , en mourant , qu'il laissait après lui deux grands médecins , la diette et l'eau : il aurait parlé avec plus de précision , s'il avait dit que ces médecins étaient la tempérance et l'exercice modéré dans un air sain , en suivant les degrés de chaleur dans la manière de s'habiller , afin d'entretenir la libre circulation du sang , et de favoriser par-là la transpiration tant sensible qu'in-

préparés elle-même ; c'est encoré par l'usage des différens laits , pris tels que les donnent les animaux , ou mêlés avec une infusion de quelques plantes. Elle se termine aussi quelquefois par des efforts extraordinaires , par des révolutions vives , par des espèces de maladies aiguës , qui servent de crise à la maladie chronique. Les alimens trop recherchés , trop exquis , trop composés , ne sont pas propres à conserver la santé ; de même aussi la multiplicité des remèdes ne peut la rétablir.

sensible : tous ces moyens entretiennent l'équilibre , l'harmonie dans toutes les fonctions , et préviennent un grand nombre de maladies ; mais tout cela ne suffit pas , il faut un petit nombre de remèdes pour traiter les maladies qu'on ne peut prévenir ; celui qui est le plus simple , n'a jamais une vertu seule , il en réunit deux , trois , et quelquefois plus. Or , le nombre de ces qualités primitives peut satisfaire au concours d'un aussi grand nombre d'indications , qui , prises ensemble , s'étendraient fort loin. Si les remèdes simples sont doués de tant de vertus naturelles , il est au moins inutile , s'il n'est pas dangereux , de recourir si souvent à des secours qui n'ont qu'une vertu artificielle. Ceux qui , dans les indications composées , se servent de remèdes plus composés encore , s'écartent de la marche salutaire au malade. Il est de fait que celui qui méprise les remèdes simples , qui a recours à plusieurs remèdes différens dans le cours d'une maladie , est ordinairement celui qui guérit le moins ; s'il compte quelques succès , il ne les doit qu'à la nature , assez forte pour avoir triomphé du mal , du médecin , et des remèdes. Sans entrer dans des détails qui me conduiraient très-loin , je me bornerai à dire que deux remèdes simples pourront suffire au moins à quatre indications , trois suffiront à six , etc. Il est bien rare que , dans la pratique , les

indications passent ce nombre ; tous les remèdes internes connus n'ont au plus que quarante qualités primitives : ils sont relâchans, astringens, stimulans, etc. Les remèdes externes ou topiques sont doués de quatorze vertus principales ; ils stimulent, relâchent, resserrent, échauffent, rafraîchissent, etc. Il n'est pas un seul de ces remèdes qui n'offre, dans le besoin, plusieurs vertus (1) combinées ensemble ; or, le

(1) Pour nous convaincre de la vérité du fait, la bardane est sudorifique, diurétique, diaphorétique, pectorale ; incisive, tonique, fébrifuge, antivénérienne, et d'un grand secours pour guérir les incommodités que le trop grand usage du mercure produit : elle échauffe moins que les autres sudorifiques.

On l'emploie non-seulement dans les maladies chroniques, mais même aiguës, avec relâchement et épaissement de sang, soit dans les fièvres malignes, dans les maladies vénériennes, dans les affections cutanées, comme petite-vérole, rougeole, rhumatisme, goutte, pour les plaies et les ulcères invétérés, pour l'enflure de la rate et des autres parties. En effet, j'ai vu de grands succès de l'administration interne et externe de cette plante, soit en décoction, en fumigation, soit en cataplasme, liée avec les farines de seigle ou de lin, etc. soit en appliquant sur l'endroit douloureux ses feuilles, en les renouvelant deux fois par jour, et sur-tout aux ulcères cancéreux.

Les vertus de la scorsonère sont à peu près les mêmes que celles de la bardane, et elle convient dans les mêmes cas.

La petite sauge est chaude, dessicative, astringente, absterfive, céphalique et diurétique. On

même remède peut donc être employé dans bien des cas.

Je passe rapidement à quelques considérations relativement à ce qui vient d'être dit. Chacun sait que la médecine a pour objet la conservation du corps humain : il est composé d'éléments simples ; des choses analogues doivent le maintenir et le réparer. La simplicité est l'amie de la nature ; elle doit être aussi la compagne du médecin : s'il néglige ou s'il méprise l'une des deux , il pêche contre l'une et l'autre , et cette violation n'est jamais impunie.

Le praticien prudent et habile consulte les habitudes de son malade , les rapports de ses maux actuels avec sa vie passée , avec le climat qu'il a habité et qu'il habite , avec les affections de son ame ; il hésite , il conjecture, il donne le remède, et en attend l'effet

se sert de la décoction de cette plante , tant intérieurement qu'appliquée extérieurement dans les mêmes cas que le quinquina.

L'angélique est stomacale , cordiale , céphalique , apéritive , sudorifique et vulnérable ; elle résiste au venin : on l'emploie contre la peste , les fièvres malignes , la morsure des animaux enragés , soit en cataplasme ; soit intérieurement , à la dose d'un gros , pour chasser le venin par la transpiration , etc. etc.

Enfin , les habitans des campagnes peuvent facilement cultiver dans leur jardin le petit nombre de plantes décrites ci après ; ils y trouveront aussi les cas et la manière de les employer.

avant de récidiver. Consultant sans cesse la nature, il sait qu'elle seule guérit un grand nombre de maladies, et que son premier soin doit être de ne pas la contrarier dans ses opérations.

La vraie règle de l'art de guérir, est d'être riche en conseils, et économe en remèdes : si les remèdes internes n'ont, au plus, que quarante vertus primitives, il est évident que la médecine la plus compliquée ne peut employer que quarante remèdes intérieurement, et quatorze extérieurement ; mais les différentes vertus de chaque remède particulier, prouvent qu'on pourrait au moins réduire ce nombre à la moitié. Il nous reste à choisir, dans quatre ou cinq mille remèdes, le petit nombre de ceux dont nous avons besoin, et ce doit être ceux que l'expérience nous a fait connaître efficaces dans tels ou tels cas. Chaque classe de remèdes nous en offre plusieurs ; contentons-nous du meilleur : mais comment pouvons-nous voir, ou comment pouvons-nous affirmer qu'un remède a telle vertu ? qu'il a produit tel effet dans tel cas, quand, au lieu de l'avoir employé seul, nous l'avons associé à plusieurs autres ? La raison dit, et l'évènement prouve, qu'en associant les propriétés étrangères des remèdes qui ne fraternisent point ensemble, le trouble en est la suite inévitable. Je laisse ce développement, pour dire qu'une grande ré-

forme dans la matière médicale serait très-nécessaire au bien général.

Trop de richesses corrompt les mœurs , trop de remèdes détruit le tempérament. En élaguant de la médecine les remèdes superflus et les connaissances frivoles , il nous restera encore assez de choses essentielles à savoir , assez de secours à employer dans les différens cas qui peuvent se présenter dans le traitement des diverses maladies.

Boerhaave , aussi honnête , aussi sobre que *Sydenham* , ne demandait que de l'eau , du vinaigre , du vin , de l'orge , du nitre , du miel , de la rhubarbe , de l'opium , du feu et une lancette : les sources médicales , dit-il ailleurs ; quelques sels , les savons ; le mercure , le mars , une diète salubre , ne laissent plus rien à désirer au médecin. Si , pour être heureux , il en faut revenir à la simplicité , après que l'âge , l'expérience et les malheurs nous ont instruits , commençons notre carrière par où les maîtres de l'art la finissent.

Qui de nous ne désirerait pas d'être aussi sage , aussi prudent que l'étaient les *Hippocrate* , les *Boerhaave* , les *Celse* , les *Sydenham* , les *Baglivi* , les *Hoffmann* , etc. ? Si nous sommes les disciples de la nature , nous serons aussi ceux de ces grands médecins , en n'employant à propos que des remèdes simples , ou les associant à quelque autre qui ait à peu près la même

vertu ; nous saurons , au juste , à quoi nous en tenir sur leurs qualités et leurs effets ; et d'après cette certitude , aucun préjugé , aucun scrupule , aucune autorité même , ne pourront nous faire chanceler dans notre pratique.

Il suit de-là que le praticien doit s'en tenir à un petit nombre de remèdes , dont l'expérience a fait connaître l'efficacité ; tous les autres ressemblent à ces amis perfides qui nous abandonnent dans le besoin : d'ailleurs , plus le pouvoir de la nature est étendu , et plus celui de l'art doit être limité : si elle a des besoins , ils sont simples , elle se contente de peu ; le nécessaire lui suffit , on le trouve par-tout : elle y a pourvu en nous donnant ces mêmes besoins ; aussi n'est-il point de pays qui ne produise ce qui est absolument utile à la conservation de l'homme : la providence fait naître dans chaque climat les secours et les plantes qui lui sont nécessaires , ainsi qu'aux animaux. Puisque les besoins de la vie simple sont à peu-près les mêmes chez tous les hommes , il était juste que la nature leur offrît par-tout les mêmes ressources ; l'art de les employer distingue les nations policées des peuples sauvages ; ce sont ceux-ci qui s'en servent avec plus de fruit. Loin d'altérer ces productions par un alliage inutile , ils regardent ces bienfaits de la nature comme un ouvrage qui n'a pas besoin

d'être perfectionné par l'art. La médecine naturelle est donc la seule vraiment faite pour l'homme : nos premiers pères n'en connurent point d'autre ; et la preuve qu'elle était bonne , c'est que leur vie était de plus longue durée que la nôtre. On sent bien que la discussion de tous ces sujets me conduirait trop loin ; il faut donc me borner à dire un mot de ceux qui se font une habitude des remèdes , et sur-tout des purgatifs. Il est de ma connaissance que plusieurs personnes légèrement indisposées , ont été conduites au tombeau par l'usage des remèdes , et sur-tout des vomitifs ou purgatifs.

Les purgations prises par précaution ne doivent être mises en usage que dans deux cas : le premier , lorsqu'on a la bouche mauvaise , la langue couverte d'un limon ou d'une mucosité blanchâtre et insipide , lorsqu'on éprouve la perte de l'appétit , des rapports , des nausées , des envies de vomir (1) ; tout cela indique réellement la

(1) Ces signes annoncent souvent le commencement d'une fièvre bilieuse ou putride, sur-tout lorsque le malade a depuis deux ou trois jours une répugnance invincible pour toutes espèces d'alimens; alors il sera traité comme il est dit page 189 , note deuxième.

Les envies de vomir sont aussi quelquefois causées par une pléthore sanguine, qui indique le commencement d'une maladie inflammatoire, laquelle doit être traitée de la manière prescrite dans cet

présence de quelque humeur nuisible, soit par sa qualité, soit par sa quantité, contenue dans l'estomac ou dans les intestins.

Le meilleur purgatif alors, du moins selon l'expérience, est une pinte d'eau bouillante, dans laquelle on fera infuser une poignée de chicorée et un citron coupé par tranches, en y faisant fondre depuis deux gros jusqu'à une once de sel d'epsom, mêlé avec deux onces de sucre, qu'on prend à jeun, par verrée, de demi-heure en demi-heure; on répète deux ou trois jours, si le cas l'exige. On peut également prendre, au lieu du sel d'epsom, de la rhubarbe en poudre, depuis un demi-gros jusqu'à un gros, dans la première verrée de la limonade chicoracée, et le plus souvent l'usage de la limonade seule suffirait, en suivant le régime des convalescens, décrit ci-après, jusqu'à ce que l'appétit et la santé soient rétablis.

Le second cas où l'on doit faire usage des purgatifs, c'est lorsqu'il s'agit d'opérer la révulsion (1) de quelque humeur qui se

ouvrage, au traitement des maladies les plus graves.

Les vomitifs dans ce cas sont très-dangereux, et sur-tout s'ils sont administrés avant l'usage de la saignée.

(1) La dérivation ou la révulsion, sur laquelle il y a eu tant de disputes parmi les modernes, était connue d'Hippocrate, et observée avec utilité; la preuve en est qu'il savait remettre la nature dans le

porte sur des parties dont la conservation est très-intéressante : c'est ainsi que pour modérer le flux de bouche , occasionné par l'usage des préparations mercurielles , il est quelquefois nécessaire de faire précéder la saignée locale (1), ainsi qu'il est dit

bon chemin lorsqu'elle s'en écartait. On lit dans le sixième livre des épidémies , que « si les humeurs » veulent se jeter sur une partie non-convenable , » il faut les en détourner ; mais que si elles prennent » un cours salutaire , on doit les aider en ouvrant » les passages vers lesquels elles se portent ». Il joignait l'exemple au précepte en employant dans ce cas la saignée , la purgation , les fomentations , les bains de vapeurs , les frictions , les synapismes , les pessaires , etc. , suivant la maladie et la partie affectée.

(1) J'ai vu de très-bons effets de la saignée locale faite par l'application des sangsues , et répétée , suivant l'exigence des cas , dans le traitement d'une goatte naissante, d'un rhumatisme inflammatoire avec engorgement aux articulations ; il en est de même des érysipèles , des plaies , des ulcères , des dépôts , des dartres , et finalement de tous les cas où l'humeur enflammée se porte à l'extrémité de l'habitude du corps. Il est toujours plus prudent d'ouvrir , par ce secours , par les bains de vapeurs , auxquels on joint , suivant les circonstances , les fomentations , les frictions , les parfums , etc. le passage à l'humeur visciée , plutôt que de la faire répercuter.

La saignée dérivative doit suivre de près la locale dans bien des cas. J'ai observé que si je n'ai pu placer deux saignées dans les premiers jours d'une maladie inflammatoire , proportionnée à la nature du mal et à l'état du malade ; ces sortes de maladies ont toujours été très-longues et très-dangereuses.

dans le traité des maladies vénériennes, qui se trouve à la fin de ce livre.

D'après ce qu'en ont dit les plus célèbres médecins, l'expérience a prouvé l'utilité de la saignée répétée, au commencement des maladies inflammatoires; j'ai cru devoir ajouter ici les observations suivantes, relativement au traitement d'une maladie dont quatre personnes du même tempérament ont été affligées : elle s'est manifestée dans son principe chez les unes et les autres avec les mêmes symptômes. Les deux plus âgées ont été saignées deux fois et les sang-sues appliquées, ce qui a beaucoup adouci leurs maux et accéléré leur guérison. J'en atteste mes confrères qui les ont vues avec moi, ainsi que les personnes qui leur ont donné des soins.

Le 26 pluviôse an 9, le citoyen Jacquier, ouvrier peigneur de chanvre au faubourg Très-Cloîtres, âgé d'environ 32 ans, me fit appeler pour le traiter d'une maladie compliquée, dont il était atteint depuis quatre jours; elle s'était manifestée par un état de langueur, d'engourdissement, des lassitudes, des frissons vagues, des douleurs à la tête et à la région des lombes, le dégoût et un sommeil agité; à ces symptômes se joignirent une grosse toux sèche, la langue rouge, le pouls dur et inégal, des envies de vomir, des nausées, des défaillances, des agitations, le visage tantôt rouge, tantôt pâle.

Dans la deuxième période, ces symptômes d'inflammation furent suivis des signes de putridité et de malignité, la douleur de tête devint gravative, il avait une tristesse profonde, la respiration laborieuse et souvent accompagnée de soupirs, de soubressauts dans les tendons, la peau sèche et brûlante, les déjections fétides, les urines variantes en couleur et en quantité.

La saignée, faite à propos, convient dans un si grand nombre de cas, que ce n'est pas

A l'égard du traitement, après avoir bien examiné quelle était la nature de la maladie en général, j'ordonnai, le premier jour, une boisson abondante d'une tisane délayante et calmante, légèrement miellée, deux lavemens, suivis de l'application des sangsues derrière les oreilles, et de deux saignées dans l'espace de dix heures.

Le second jour, j'appris qu'on avait exécuté mon ordonnance, à l'exception des saignées, par la raison que les parens du malade s'y étaient opposés; alors je me bornai à prescrire une seconde fois l'application des sangsues derrière les oreilles, en ajoutant qu'il en serait fait une à l'anus, ainsi que je l'ai toujours pratiqué en pareil cas, lorsque je n'ai pu employer la saignée de bras ou de pied, même dans les maladies épidémiques, toutes les fois que la cause primitive provenait de la suppression de quelque évacuation périodique, et sur-tout aux personnes d'un tempérament sanguin, ainsi qu'aux femmes enceintes, et généralement au moins une fois, au nombre de quatre sangsues, suivi d'une abondante boisson délayante, des bains de vapeur des bains de pieds, des lavemens, des fomentations; et suivant les cas, on emploie des narcotiques, etc. le tout dans l'intention de calmer l'intensité de la maladie et prévenir ses progrès. Ces moyens m'ont toujours paru salutaires dans le commencement des maladies aiguës, qui souvent se sont terminées en peu de jours, par une transpiration générale et abondante, ou par toute autre évacuation critique.

Lors de l'épidémie en l'an 8, je fus appelé pour donner mes soins à deux individus qui en étaient atteints depuis huit jours : comme la mère curatrice était occupée de la coction de l'humeur, qu'on ne doit point troubler par la saignée, encore moins
tout-à-fait

tout-à-fait à tort que quelques médecins l'ont regardée comme une panacée, ou re-

par les purgatifs, qui ne doivent être employés qu'avec prudence au déclin de la maladie, c'est-à-dire lorsque la coction de l'humeur morbifique est faite, je ne pus leur ordonner les remèdes généraux dont je viens de parler; cependant, l'un et l'autre furent sauvés par l'administration d'autres remèdes, et par un régime que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de décrire ici. Je dirai néanmoins que leur corps fut lavé au moyen d'une éponge trempée dans une infusion de sauge, acidulée avec du bon vinaigre; que des linges mouillés dans cette même infusion furent appliqués sur la capacité de la poitrine et du bas-ventre; (cette pratique ne peut qu'être salutaire et agréable aux malades, dans toutes les périodes de cette maladie); que le hoquet a résisté à tous les moyens qu'on emploie ordinairement en pareil cas; que le premier, nommé Hebert, de Voreppe, l'a eu neuf jours de suite, dans le tems des crises; que l'autre, appelé Durand, de Vizille, l'a eu sept jours; et que ce hoquet n'a cessé que par l'administration de la seconde potion, n.º 1.

Je reviens au cit. Jacquier. Sa maladie prenant un caractère fâcheux, je lui prescrivis la limonade chicoracée, prise avec le sirop de vinaigre, alternativement avec la première boisson, en lui faisant continuer les lavemens qu'il prenait après la crise, ainsi que les bains de pieds et la fumigation, de la manière indiquée ci-après au traitement des maladies les plus graves, des fomentations sur la poitrine et sur le bas-ventre, faites avec des linges trempés dans une décoction de mauve, acidulée avec du bon vinaigre, et renouvelée au moins trois fois par jour, pour tempérer l'inflammation de sa langue, sur laquelle on fit reposer, tantôt une tran-

mède universel ; elle éteint la chaleur immodérée , prévient , dans bien des cas , l'avortement , la dyssenterie , les fausche de citron ou d'orange , tantôt de la gelée de groseilles.

Quant à sa nourriture , il ne lui fut permis de prendre , pendant le tems de la première et seconde période de sa maladie , que quelques pommes reinettes , quelques pruneaux bien cuits , une tasse , par jour , de crème d'orge ou de riz , et un bouillon de chicorée ou d'oseille , fait au maigre , et passé à travers un linge.

La gravité des symptômes augmentait de jour en jour.

Du 7.^e au 8.^e , la langue devint noire , et il se déclara une érysipèle maligne , compliquée avec un flegmon , qui occupait toute la partie droite , depuis le sternum jusqu'aux vertèbres , et depuis la partie supérieure de l'omoplate , jusqu'à l'extrémité inférieure de la cuisse.

Vainement tous les moyens propres pour attirer cette humeur en-dehors , et pour en diminuer le volume , furent prodigués , il se forma un abcès tellement considérable , qu'il occupait presque toute la partie affectée.

Le 9.^e jour , une rétention d'urine se manifesta.

Alors , l'application des sangsues fut renouvelée , il fut ajouté du nître dans ses boissons ordinaires , et une cuillerée de suc de pourpier à prendre toutes les deux heures : les fomentations sur le bas-ventre , faites avec la mauve et le pourpier , les bains de vapeur et les lavemens furent employés avec avantage.

Le 10.^e jour , un de mes confrères , homme fort estimable , fut appelé en consultation , et fut de l'avis de mettre la sonde en usage ; mais heureusement les remèdes simples , ou les efforts de la nature , suffirent pour rétablir l'écoulement des urines.

Le 12.^e jour , potion contre les vers , n.º 1.

ses couches , les varices , les engorgemens ,
 (2) les abcès , la gangrène , le squirrhe ;

Le 13.^e , le malade rendit trente-six vers.

Le 14.^e , il eut une grande difficulté de respirer ,

(2) Une observation qui aurait dû être insérée dans le *conseil aux femmes grosses* , trouve ici sa place.

En 1785 , la femme du cit. Finet , fabricant de soie en cette ville , étant d'un tempérament sanguin et n'ayant point été saignée dans sa grossesse , accoucha douloureusement d'un premier enfant ; pendant les trois premiers jours tout allait bien , la nuit suivante les lochies se supprimèrent , la fièvre s'alluma , le ventre devint tendu et douloureux , la malade fut travaillée de coliques d'estomac ; les boissons délayantes et adoucissantes , les lavemens émolliens , l'application des sangsues à la vulve , les injections dans la matrice avec des décoctions adoucissantes , les étuves , tout fut mis en usage , mais sans aucun succès , et la célérité , comme la grandeur des accidens , faisaient craindre pour ses jours.

Chargé des soins de la malade , je proposai une consultation ; notre estimable collègue , M. Flauvent , fut appelé ; ce grand ami de l'humanité me demanda d'abord quel était mon avis , j'osai le proposer , il l'admit , et le mal étant pressant , la discussion fut courte. La malade fut saignée au bras : une demi-heure après nous lui ordonnâmes de mettre les jambes dans l'eau tiède , où elle reçut une fumigation : à la sortie des bains , nous lui fîmes appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes ; bientôt après la malade vomit , sans secousses , et à différentes reprises , une quantité étonnante de matières bilieuses très-fermentées , que nous favorisâmes par sa boisson ordinaire. Elle ne tarda pas à se sentir revivre , la nature secondée par les remèdes externes réussirent si bien , que trois heures après la saignée , les lochies reparurent , tous les accidens cessèrent et la malade fut sauvée.

modère la soif, appaise les mouvemens fébriles, calme les douleurs, relâche les parties tendues ; et mettant la nature à son aise, elle lui procure la facilité de se délivrer, par le moyen des crises, de la matière morbifique, et de dompter la maladie.

Cependant, quelques préjugés empêchent qu'on retire de cette opération tous

et était à chaque instant suffoqué, sans qu'il y eût aucun signe extérieur annonçant que le pus était formé : toujours la peau était d'un rouge livide sur toute la partie, sans fluctuation ; ce qui me fit pressentir que le pus s'était formé entre les muscles intercostaux et la plèvre. C'était le cas de faire venir un chirurgien ; mais le tems était trop court, il fallait de suite soulager le malade ; je l'opérai donc à dix heures du soir, en faisant une ouverture entre la seconde et la troisième des côtes supérieures ; il en sortit du pus à peu-près une pinte, ce qui soulagea beaucoup le malade. (Ce pus était puant, et un peu teint de sang ; cela diminua mon espérance).

Le 16.^e jour, la suppression d'urines fatigua de nouveau le malade ; après l'avoir examiné, je me décidai à faire une seconde ouverture au bas-ventre, et successivement une troisième, au bas des fausses côtes, dont il sortit du pus autant qu'à la première opération : ces ouvertures avaient communication les unes aux autres.

Les injections faites dans chaque ouverture, d'une forte infusion de sauge, acidulée avec du bon vinaigre, suivi d'un pansement méthodique que je faisais trois fois dans les premiers jours, afin de prévenir le séjour du pus, qui aurait pu endommager les parties environnantes du foyer, obtinrent, dans l'intervalle de trois mois, après avoir purgé

les avantages dont elle est susceptible. On la redoute communément , soit parce

deux fois avec la potion n.° 5, une parfaite guérison.

Observation 2.° Le citoyen Blache , tanneur au faubourg Très-Cloîtres , âgé d'environ 46 ans , me fit appeler le second jour d'une forte indisposition, pour me consulter : son état me présenta les mêmes symptômes de la maladie dont je viens de parler ; ce qui me decida de prescrire les mêmes régime et traitement. Les premières saignées de sangsues et de bras furent faites ; je le vis à midi , et lui trouvai le visage coloré , le pouls assez développé , les envies de vomir et les nausées avaient cessé ; tous les autres symptômes étaient améliorés. Je le revis sur les six heures du soir ; le redoublement de la fièvre commençait à paraître ; parvenu à son plus haut degré , une forte saignée de pied fut faite. Le jour suivant , les vaisseaux furent assez désemplis , la fibre assez relâchée , et les efforts de la nature assez abattus pour ne pas préjudicier au salut du malade.

Le 3.° jour , la potion vermifuge , n.° 1 , lui fit faire une quantité de vers , mêlés dans les matières bilieuses qu'il rendit par les selles.

Le 4.° jour , les anodins furent mis en usage , afin de calmer l'irritation qu'auraient pu causer la potion vermifuge.

Le 5.° jour , un de mes confrères fut appelé en consultation , et fut parfaitement de mon avis.

Le 6.° jour , tous les signes alarmans avaient disparu , et la nature était à son aise pour achever la dépuration. Les jours suivans , toujours mêmes boissons et alimens.

La crise du 13.° jour remporta la victoire complète ; elle se termina par une transpiration générale et abondante.

Le 14.° , la maladie du citoyen Blache fut favorablement jugée. Les urines , qui avaient été con-

que l'on craint la piqûre, soit parce que, naturellement, on a de la répugnance à perdre du sang.

tinuellement crues, commencèrent à être colorées d'un jaune de citron, déposant un sédiment blanc et de bonne augure. La croûte noire qui recouvrait sa langue était humectée, ce qui me décida, le 15.^e jour, à lui administrer la première potion purgative, n.^o 5.

Le 17.^e jour, il cessa le régime des maladies aiguës pour suivre celui des convalescens.

Le 18.^e, il fut purgé de nouveau, et le 20.^e il fut parfaitement guéri.

Observation 3.^e La femme du cit. Giroud, amidonnier, voisine du cit. Blache, étant du même âge et du même tempérament que ce dernier, fut atteinte de la même maladie à la même époque : elle fut traitée comme lui et guérie dans le même tems.

Observation 4.^e Le 21 fructidor an 9, le citoyen Talin, propriétaire à la Plaine, atteint d'une maladie semblable, et étant d'un tempérament sanguin, ainsi que les trois malades dont je viens de parler, me fit appeler pour le traiter ; il était dans un état déplorable depuis cinq jours, et sa maladie avait les mêmes symptômes, ce qui me décida, malgré que le mal fût déjà bien empiré, à prescrire le même régime et le même traitement qui avait été pratiqué envers le citoyen Blache et la femme Giroud ; mais les saignées ne furent point faites, les personnes environnant le malade s'y étaient opposées. Le lendemain, je me bornai à l'application des sangsues derrière les oreilles et à l'anus (a), et je prescrivis les mêmes tisane, nourri-

(a) Les sangsues tirent plus de la partie fluide du sang que de la partie gélatineuse, et par conséquent elles ne peu-

Ce n'est donc qu'avec beaucoup de peine qu'on se détermine à exécuter, de ce côté,

ture, lavemens, bains, fumigations, fomentations, et généralement tout ce qui avait été prescrit aux trois précédens. La maladie du citoyen Talin prit d'abord la même route qu'avait prise celle du citoyen Jacquier; mais elle finit bien différemment.

Le 7.^e jour, il eut une hémorragie nazale assez abondante; cependant elle ne diminua point l'inflammation, la sécheresse, ni les gersures de la langue; de brune qu'elle était, elle devint noire, ainsi que les gencives, les dents, et tout l'intérieur de la bouche; l'assoupissement avec agitations et soubressauts dans les tendons, la surdité, une grosse toux sèche, les déjections, l'aridité et la sécheresse de la peau, augmentaient graduellement.

Le 10.^e jour, potion contre les vers.

Les 11.^e et 12.^e jours, deux gros de crème de tartre, pris le matin dans quatre verrées de limonade chicoracée; ce qui fit rendre au malade une quantité de vers.

Le 13.^e jour, potion camphre, composée avec le sirop de quinquina, l'eau de fleurs d'orange et la liqueur d'offmann.

Les 14.^e et 15.^e jours, même état, mêmes remèdes.

Le 16.^e, délire et les déjections ou flux de ventre plus abondans, plus fétides, et d'une couleur rougeâtre, tirant sur le livide. Cet état continua jusqu'au 21.^e jour.

Le malade, qui dormait continuellement sur le dos, les jambes fléchies, la bouche et les yeux

vent prévenir les dépôts, ni beaucoup diminuer les maux internes. L'usage salutaire de l'application des sangsues, est donc d'attirer l'humeur viciée, que la nature a portée à l'extrémité des parties de notre corps, et de lui ouvrir un passage.

l'ordonnance du médecin ; et quand on se rend , sur ce point , à ses avis , ce n'est

à mi-ouverts , ayant eu , tout le tems de sa maladie , beaucoup de difficulté d'avaler la boisson , et la vomissant assez souvent , commençait à boire avec plus de facilité ; mais cette posture , jointe à la couleur cadavereuse de son visage , faisait dire à tous ceux qui le voyaient , qu'il en mourrait.

L'augmentation de la surdité et de l'assoupissement me décidèrent , le 23.^e jour , à lui appliquer des vésicatoires aux gras des jambes ; mais l'effet que j'en attendais manqua : la gangrène , le lendemain , avait surpassé l'emplâtre ; elle était également dans l'intérieur de la bouche et sur les vertèbres lombaires. J'ordonnai de suite une légère tisane de sauge , animée avec du bon vin vieux , pour boisson ; et pour gargarisme et pansement des plaies , une forte décoction de la même sauge , faite avec du bon vinaigre et de l'eau-de-vie camphrée. Le vin de quinquina fut mis en usage , la potion camphrée continuée , et généralement tout ce qui est indiqué , en pareil cas , au traitement de la gangrène , décrit page 174.

Le 27.^e jour , deux de mes confrères furent appelés en consultation ; après avoir examiné le malade , et entendu le rapport que je leur fis , ils se rangèrent à mon avis , qui fut de continuer le même traitement : ils convinrent avec moi que le malade était en grand danger. L'intensité de cet état ne cessa que le 35.^e jour : alors le malade , qui avait dormi trente jours et trente nuits , à part les momens où on lui faisait couler dans la bouche la boisson et les remèdes , s'éveilla ; ses urines , qui avaient toujours été variantes en couleur , parurent bonnes , et il y eut aussi dans les autres signes un changement avantageux ; ce qui me décida , le 36.^e jour , à lui administrer la potion purgative , n.^o 1. Les es-

qu'après avoir différé autant qu'on l'a pu ; de-là il arrive souvent qu'on ne fait usage

cars de sa bouche et des autres parties , tombèrent par lambeaux.

Il fut repurgé le 40.^e jour , avec la potion 2.^e , n.^o 5. Entrant en convalescence , la guérison parfaite a eu lieu le 56.^e jour.

Réflexions. Dans les cas où le danger de la matière morbifique est extrême , l'art ne doit point calculer trop scrupuleusement sur des secours qui , dans des cas semblables , ont souvent paru salutaires : le succès apprend toujours infailliblement s'il faut soutenir , abandonner ou réformer une première épreuve ; et la sagacité , jointe à la prudence , ne peuvent pas manquer de faire enfin des découvertes ; en un mot , dans tous les cas urgens , la médecine agissante est toujours préférable à une expectative presque évidemment malheureuse. Chaque moment perdu peut rendre les secours de la médecine inutiles. Nous n'avons que l'expérience à consulter ; elle seule doit devenir la règle générale de nos décisions. Les faits observés sur les phénomènes qui en sont le résultat , furent toujours les seuls principes sur lesquels nous pouvons établir solidement notre pratique. Dans les maladies aiguës , le pouls grand , plein , dur et ferme , est le symptôme le moins équivoque de l'état des forces du malade , et de la nécessité de mettre la saignée en usage , et la réitérer jusqu'à ce que le pouls perdant de sa plénitude et de sa dureté , conserve de la souplesse et du ressort , sur-tout s'il acquiert un peu de fréquence ; la circulation retrouve alors sa liberté.

La saignée , faite et réitérée avec connaissance de cause , et avec la modération qui convient , selon les indications , dans les premiers jours d'une maladie inflammatoire , dont la principale cure dé-

de ce grand remède que lorsque la maladie a déjà fait beaucoup de progrès ; alors deux

pend ordinairement de ce secours, est aussi nécessaire, et même plus, que le vomitif bien administré l'est dans les fièvres simplement bilieuses : d'ailleurs il vaut mieux affaiblir utilement le malade, que de le laisser mourir avec tout son sang et toutes ses forces : que dis-je ? il est des occasions où la saignée qui évacue et qui affaiblit, est le plus sûr cordial, en diminuant la quantité du sang qui accable un malade dans le commencement de son mal. Tous les vrais praticiens ont sans doute observé, comme moi, qu'après cette évacuation, le malade, de faible et languissant qu'il était, reprend de la vigueur. Si après cette opération, les symptômes prouvent évidemment que la maladie soit compliquée d'infection maligne, on doit promptement appliquer un vésicatoire sur la partie la plus douloureuse, afin d'ouvrir le passage à l'humeur dont la nature cherche à se décharger. Ce n'est que sur la fin des maladies, après les évacuations nécessaires, que les cordiaux, tels que les gruaux, la panade simple, animée par une cuillerée ou deux d'un bon vin vieux et peu échauffant, doivent être employés. J'ai souvent éprouvé l'efficacité de ces cordiaux simples, et j'ai toujours eu lieu de m'en louer.

Mais enfin, ne serait-il pas plus facile et plus avantageux de prévenir les maladies que de les traiter ? Si les quatre personnes dont je viens de parler, avaient suivi dans le commencement de leur maladie, les principes généraux sur les moyens de prévenir les maladies, lesquels se trouvent décrits ci-après, ils les auraient du moins rendues bien plus bénignes ; peut-être les auraient-ils prévenues.

Soyons donc plus attentifs à nos propres intérêts, celui de notre famille et de notre patrie. Ne lais-

ou trois saignées produisent moins d'effet qu'une saignée copieuse, faite au moment

sons jamais empirer les maux dont nous sommes menacés ; prévenons-les, en les détruisant dès leur naissance, par des moyens énergiques, qui réussissent d'autant mieux qu'ils sont administrés plus promptement, mais qui échouent complètement, s'ils sont trop différés.

J'ai observé, dans bien des cas, que le succès de la guérison des maladies dépend de la conduite que l'on tient dans le principe du traitement. Dans plusieurs maux, la médecine est la science du moment ; et si on le manque, le mal alors devient sérieux ; si l'art n'agit pas promptement, dans peu de tems le desordre sera complet et sans ressource.

« M. Maccopé, professeur à Padoue, fut appelé en consultation dans un cas urgent : il s'agissait de délibérer si une saignée serait décisive en bien ou en mal ; c'était un problème difficile à résoudre. Pendant que de part et d'autre les médecins disputaient pour et contre, M. Maccopé, qui s'occupait uniquement du malade, et qui lui touchait le pouls, dit à ses confrères : Mes amis, saignons dans ce moment, nous discuterons après. La saignée se fit de suite, et le malade fut sauvé.

Observation 5.^e En effet, le 15 fructidor an 8, je fus appelé auprès de madame Idoux, riche banquière de la ville de Turin, femme très-puissante, âgée d'environ 45 ans, et logée pour lors au Bois-Roland : elle était atteinte d'une apoplexie sanguine, qui l'avait tout-à-coup privée de l'usage de ses sens et des mouvemens volontaires ; elle avait le visage rouge, les vaisseaux gonflés, les yeux à demi-ouverts et vitrés. Cet état exigeait une consultation, mais le tems me parut trop court ; il fallait donner de prompts secours à la malade, qui était en grand danger ; ce que je fis par un traite-

où elle s'est déclarée ; et le plus souvent , ces saignées affaiblissent le malade , et non la maladie.

ment brusque. Je commençai par lui faire une forte saignée au bras , de dix-huit onces ; peu de minutes après , elle commença à donner quelques signes de vie. Dans l'espace de deux heures , une seconde saignée fut faite ; ce qui occasionna le vomissement et une douce transpiration , que je provoquai , en lui ouvrant les dents avec une cuiller de bois , en lui chatouillant le gosier avec une plume , et la forçant à boire une infusion de fleurs de tilleul et de melisse , dans laquelle infusion j'avais mis vingt-cinq grains d'ipécacuanha (a) , que je lui faisais prendre par verrée , de demi-heure en demi-heure. Une boisson délayante lui fut prodiguée ; plusieurs lavemens faits avec une décoction de mauve , du savon , et demi-drachme de tabac dans chaque , lui furent donnés. Tous ces remèdes firent le meilleur effet possible. Le lendemain , elle fut purgée avec la première potion purgative n.º 5 , et elle reprit sa parfaite connaissance. Deux jours après , elle fut repurgée , et le jour suivant , étant parfaitement guérie , elle mangea à table avec toute sa famille.

Huit jours après , le citoyen Guichard , fermier de M. Massas , à Fontaine , âgé d'environ 63 ans , fut attaqué de la même maladie ; mais sa guérison ne fut pas aussi prompte que celle de la malade dont je viens de parler. Je ne fus appelé auprès de

(a) Je n'ai jamais ordonné ce remède que lorsque j'ai pu l'administrer moi-même avec précaution , dissous dans beaucoup d'eau , et cela , le plus souvent , après avoir désempli les vaisseaux autant que le cas l'a exigé. Il est toujours prudent que le médecin soit présent à l'exécution des opérations , et à l'effet des remèdes qu'il ordonne dans un cas urgent.

Une autre cause qui a porté un grand préjudice à l'habitude qu'avaient nos pre-

lui que le second jour de sa chute, par la raison qu'on l'avait cru mort. Je demandai instamment une assemblée de mes confrères; ce qu'on ne voulut pas m'accorder.

Réfléchissant pendant quelques minutes, pour savoir si je l'abandonnerais aux soins de la nature, ou si je lui tendrais la main, je résolus enfin de lui faire une petite saignée de six onces; de lui appliquer des sangsues derrière les oreilles, aux tempes, aux hémorroïdes, et tout cela, dans l'espérance de mettre la nature en mouvement, et de lui donner du large pour seconder l'effet des autres remèdes.

Des ventouses aux épaules, des vésicatoires (a) aux gras des jambes, des sinapismes à la plante des pieds, furent employés sans ne donner aucun signe de bonne augure, que vers le 5.^e jour du traitement; alors je lui administrai, de la même manière, les mêmes

(a) Ce vésicatoire, fait avec l'eau bouillante que je fis couler avec prudence sur la partie, au moyen d'un arrosoir, à dessein d'y attirer l'humeur, sépara de la peau, l'instant suivant, l'épiderme touché par l'eau chaude, forma des ampoules, que je fis ouvrir avec des ciseaux, ensuite il s'établit une suppuration abondante; ce qui m'a toujours fait une excellente ressource dans tous les cas urgens où j'ai eu besoin d'exciter, sur l'heure, le sang et les esprits, de réveiller la nature, de lui donner quelques secousses, et d'entretenir une longue suppuration. Cette espèce de vésicatoire a l'avantage non-seulement d'entretenir long-tems la suppuration, mais encore de faire son effet dans la minute; au lieu que ceux qu'on prépare avec des mouches cantharides, n'agissent que quelques heures après: aussi ai-je employé cette espèce de vésicatoire avec tout le succès possible, dans plusieurs cas pressans, principalement dans les apoplexies: il m'a aussi très-bien réussi dans quelques espèces de paralysie, d'épilepsie, et d'autres affections chroniques.

miers maîtres de l'art sur l'usage de la saignée, c'est que, dans plusieurs cas, elle a été mal placée, soit qu'elle ait été faite trop forte ou trop faible, soit qu'elle ait été trop réitérée ou pas assez. Alors, tel malade serait probablement mort faute d'avoir été saigné, qui meurt souvent quoiqu'il l'ait été à propos. Il suit de là que le public ne manque pas d'inculper également le médecin, soit qu'il ait prescrit la saignée, soit qu'il l'ait omise. Il est démontré que la saignée soulage la nature; mais elle ne détruit que bien rarement tous les principes opprimans. Or, ce n'est que dans ce dernier cas qu'on peut dire sûrement que la saignée guérit sans le secours d'autres remèdes.

Le médecin qui agit prudemment, saura toujours se mettre au-dessus de tout ce que peut dire le vulgaire ignorant; quand le cœur est sans reproche, les actions le sont aussi : cette position console l'homme de

boissons, émétiques, purgatifs et lavemens, que j'avais administrés à madame Idoux.

Les efforts de la nature, secondés par les remèdes, mirent notre malade en état de sensibilité, de parler; et de remuer toute la partie droite de son corps, en quinze jours de traitement. Il lui restait encore une paralysie dans toute la partie gauche; et au moyen des frictions, des fumigations, de l'entretien des vésicatoires, des sinapismes, et d'un régime convenable, le malade fut parfaitement guéri le 66.^e jour du traitement.

bien : il sait que, dans les cas où la nature nous présente une difficulté extrême dans l'usage et le développement de ses forces, le mouvement du cœur devient pour elle un exercice très-pénible. La résistance mécanique que le sang lui oppose par sa masse, sa consistance, sa raréfaction, forme, par les circonstances, un principe réel d'épuisement. Dans ce cas, le médecin doit agir avec prudence, de manière à diminuer cette résistance, à épargner à la nature une partie des forces qu'elle employait à la surmonter; et ces forces, distribuées par elle suivant l'ordre de ses besoins, ranimées ou réprimées par l'art, suivant les cas, tous ces moyens, bien combinés, pourront opérer le salut du malade; mais s'il arrive le contraire de ce qui vient d'être dit, que le pouls soit vide, lâche, perdant facilement sa consistance sous la pression des doigts, la circulation est certainement ralentie par le défaut des forces mouvantes du cœur, l'âge du malade, sa constitution, etc. alors il faut ranimer ou attendre; la saignée, dans ce cas, serait dangereuse, et doit être supprimée.

Il arrive souvent que les signes sont partagés : les uns semblent exiger la saignée, les autres semblent la rejeter; dans ce cas, le médecin doit agir ou attendre, selon l'indication des symptômes dominans.

On dira peut-être que je parle souvent

en faveur de la saignée , cela est vrai ; mais on ne saurait trop parler d'un secours qui est aussi salutaire , quand il est bien placé , et qui peut devenir dangereux , lorsqu'il n'est pas bien indiqué.

Il est reconnu que la nature n'emploie autre chose que le sang pour l'accroissement, l'arrosement et la nourriture de toutes les parties de notre corps , et que le sang lui suffit pour satisfaire à toutes ses fonctions (1) ; il n'est donc pas étonnant que la médecine, bien entendue , n'emprunte que du sang les causes qui troublent les fonctions animales , puisque le sang contient toutes les liqueurs dans sa masse ; il est la source originaire de toutes les humeurs qui causent et qui entretiennent les maux , par le défaut d'équilibre dans l'harmonie , entre le chaud et le froid , l'humide et le sec , l'ai-

(1) 1.° Il forme la liqueur vitale, qui distend la cavité du cœur et des vaisseaux , et les empêche de s'affaisser sur eux-mêmes ;

2.° Par son calorique , et l'air vital qu'il contient , il stimule les cavités du cœur et des vaisseaux , et les contraint par là à la contraction qui force le sang à circuler ;

3.° Il produit la chaleur animale , et la propage dans le corps ;

4.° Il nourrit tout le corps par le moyen de la gélatine du sérum ;

5.° Il est le principe moteur qui active toutes les sécrétions qui se font dans le corps ;

6.° Il constitue les divers tempéramens , et les humeurs qui dominent dans chaque , etc.

gre , l'amer , le salé , l'âpre et l'insipide.

Le chyle forme le sang et confond toutes les humeurs ; mais après avoir été confondues , elles se séparent du sang ; les unes , pour quelques fonctions ou quelques usages nécessaires à la conservation du corps ; les autres , parce qu'elles sont superflues , et qu'elles deviendraient nuisibles à la santé , ainsi qu'il est démontré ci-après.

J'aurais encore bien des choses à dire , d'après les diverses expériences et les différens phénomènes que j'ai observés dans ma pratique , et sur-tout dans le traitement des maladies épidémiques ; mais je me borne , dans ce moment , à ne citer que les pères de la médecine.

Hippocrate savait même , avant l'utile découverte de la circulation , que toutes les fois que le sang abonde et qu'il circule avec rapidité , il est poussé , par l'action du cœur , dans les vaisseaux dont les diamètres sont trop petits pour permettre aux globules sanguins de les traverser ; qu'en s'y arrêtant et s'y accumulant , ils produisent des obstructions , des engorgemens et des dépôts funestes.

Sans doute que ce grand homme , qui observait tout , et qui savait faire une juste application de ses observations , avait remarqué plus d'une fois que les torrens grossis par des eaux étrangères , inondant les terres voisines , déposent toujours , dans les

lieux les plus bas , les matières qu'ils ont entraînés avec eux , et que ces eaux perdant leur mouvement , s'altèrent et se corrompent bien vite par l'action de la chaleur : c'était pour prévenir de semblables dégénération dans les humeurs , qu'Hippocrate saignait.

En lisant attentivement ce qu'il nous a laissé sur cet objet , on voit que non-seulement il faisait usage de la saignée pour prévenir la rupture des petits vaisseaux , l'hémorragie et l'extravasation des liqueurs ; mais qu'il l'employait encore quelquefois , afin que la dépuracion de la matière fébrile pût se faire ; elle ne se fait pas , quand les efforts de la nature sont trop tumultueux ou trop irréguliers ; il saignait dans ce cas , pour modérer la grande émotion : ainsi , quand une liqueur est en grande fermentation , on en ôte une certaine quantité pour calmer ce mouvement et prévenir la rupture du vase.

Au reste , Hippocrate ne saignait pas pour éteindre entièrement la fièvre , mais seulement pour en modérer l'excès : elle est si nécessaire pour la résolution et la coction , que très-souvent , dans la pratique , on est obligé d'en exciter une artificielle , soit pour soutenir ou ranimer les forces qu'affaiblissent ou détruisent les maladies aiguës , soit pour donner du mouvement aux humeurs croupissantes dans les maladies chroniques.

La justesse et la modération étaient donc les règles que suivait Hippocrate ; il ne saignait jamais que dans le besoin, et qu'autant qu'il était nécessaire : il se gardait bien de prescrire ce secours aux gens épuisés et débiles, même dans les maladies aiguës.

Boerhaave, nourri de la doctrine d'*Hippocrate*, et de celle de tous les bons médecins, remarque judicieusement que nos plus grands succès dépendent des évacuations faites à propos ; il veut qu'on en use avec connaissance de cause, et avec la modération qui convient. « Si vous saignez, » ou vous évacuez trop, ajoute *Boerhaave*, » ou si vous portez le régime rafraîchissant assez loin pour l'éteindre avant que » l'ouvrage de la coction soit parfait, il est » à craindre que vos succès apparens n'aient » de fort mauvaises suites ; non pas, à la » vérité, comme celles que cause la trop » violente impétuosité de la fièvre, savoir, » la destruction des vaisseaux et la coagulation des fluides, mais des maladies longues et chroniques ». Pour rendre plus clairement sa pensée, il se sert d'un exemple familier ; le voici : Lorsqu'il arrive dans quelque partie une inflammation trop grande pour qu'on puisse la résoudre, le mieux qu'il y ait à faire, est de cuire cette viscosité inflammatoire, et de la convertir en pus : or, cela ne peut jamais se faire sans quelques degrés de fièvre. Si donc la fièvre

est trop violente , la gangrène s'y mettra ; si elle est trop lente , elle n'aura pas la force de l'amener à suppuration ; elle sera probablement suivie d'une tumeur dure ou d'un squirre , qui durera autant que la vie. La même chose arrive dans les maladies aiguës , si le traitement a été manqué dans le principe. La vie des hommes dépend souvent des fautes que les jeunes médecins peuvent faire en ce genre.

L'unique moyen de nous épargner des méprises , est d'être pour l'incertain et pour l'extraordinaire , aussi craintif qu'un pilote sur une mer qu'il n'a point encore pratiquée ; je veux dire qu'étant auprès d'un malade , si nous n'avons une connaissance parfaite des maux dont il est atteint , nous ne devons alors employer que des secours dont l'effet ne peut produire aucun changement sensible en lui ; il vaudrait encore mieux attendre le moment favorable pour les administrer.

Il n'en est pas ainsi du traitement des maladies graves dont le principe morbifique nous est parfaitement connu ; nous devons alors user de suite des secours qui opèrent sur le malade un changement avantageux. Sans doute que les vrais praticiens savent faire la différence de l'obstacle morbifique évident , d'avec celui qui ne l'est pas , contre lequel la nature lutte , presque toujours assurée des voies vers les-

quelles elle dirige ses efforts pour se dégager de la matière morbifique qui s'oppose à son cours ordinaire : le médecin , agissant de concert avec la nature , administre au malade des secours qui , abrégeant le tems et les peines , l'arrache , sans nul doute , des portes de la mort.

En général , il est démontré que dans les maladies sans nombre qui affligent l'humanité , il en est dont on doit tout attendre de l'administration d'un remède , ou de l'application d'un secours étranger , convenablement employé ; mais il faut avouer qu'il en est d'autres dont l'usage des secours actifs conduirait sûrement le malade au tombeau.

La fièvre est le grand moyen dont la nature se sert pour dompter le principe morbifique , toutes les fois que ce principe n'a pas un siège fixe et déterminé. Elle peut aussi devenir un instrument dangereux dans les maladies aiguës , sur-tout si le médecin ne la surveille dans tout son cours , et ne la ramène au chemin propre au salut du malade. Telles sont les maladies inflammatoires ou spasmodiques , les maladies d'accablement ou de débilité , les maladies dépuratoires ou les fièvres essentielles , la frénésie , la léthargie , l'apoplexie , etc.

Le tableau de toutes les différentes espèces de maladies , tant aiguës que chroni-

ques, serait trop long à parcourir, et ne conviendrait point ici : d'ailleurs, j'en ai parlé plus au long dans le cours de cet ouvrage, et j'y ai prescrit les moyens de les prévenir, en indiquant la manière d'en connaître les causes, les symptômes, et de les combattre d'après les aphorismes d'*Hippocrate* et ceux de *Boerhaave*.

Il me reste néanmoins à dire que la plupart des maladies aiguës se présentent avec des symptômes si alarmans, que la nature paraît d'abord les redouter et les craindre ; mais bientôt après, celle-ci attaque vivement le principe morbifique, et le combat avec courage et avec violence. C'est dans ce moment que le praticien attentif et éclairé par une longue expérience, saura s'il doit agir dans les vues de réprimer ou de ranimer les efforts de la nature, ou s'il doit lui confier le soin de la cure, se bornant à l'accompagner sans la précéder jamais, ne l'interroger que pour lui obéir ; en un mot, il déterminera, selon les symptômes de la maladie, quels sont les droits mutuels de la nature et de l'art, et jusqu'où doit s'étendre leur autorité respective.

En général, suivant la différence du caractère de chaque maladie en particulier, suivant la différence des tems et des circonstances, l'art et la nature doivent tour-à-tour parler et écouter, diriger et suivre, obéir et commander. S'il est dangereux

d'abandonner à la nature un moment qui est fait pour l'art , il n'est pas moins dangereux de donner à l'art un moment qui appartient à la nature ; c'est-à-dire que la faute est également nuisible au salut du malade si l'on emploie la médecine agissante là où il faudrait attendre , et de s'en tenir à la médecine expectante là où il faudrait agir ; le vrai praticien , enfin , saura faire la différence du principe morbifique matériel , d'avec le principe vital , ou le trouble de cette heureuse harmonie des mouvemens de la nature. Il saura sur lequel il doit agir ; s'il doit se borner à prescrire des secours moraux , ou s'il doit y joindre des secours relatifs au soulagement du physique. Il est vrai que le principe morbifique et la nature sont , durant la maladie , dans une dépendance mutuelle si étroite , que l'on ne saurait agir sur l'un sans agir par contre-coup sur l'autre. En effet , serait-il jamais utile d'agir sur la cause de la maladie , si cette action ne devait pas procurer un changement favorable dans l'ordre des mouvemens de la nature ? ou qu'importerait de changer l'ordre de ses mouvemens , si ce changement ne devait pas faciliter l'extinction de la cause de la maladie ? quel examen , quelles réflexions doit faire le praticien avant que d'agir , afin de savoir sur lequel des deux , du principe morbifique ou des mouvemens de la na-

ture , il doit se décider pour diriger son action ? La règle générale doit nous fixer sur le principe morbifique ; il est toujours la cause et le centre où se rapporte toute la maladie. C'est le principe morbifique qui , ou par son influence mécanique , ou par les efforts qu'il excite dans la nature , prépare , soutient et prolonge tous les symptômes de la maladie ; sa présence est essentiellement funeste dans tous les cas : il est donc toujours tems d'agir , dès qu'on peut l'affaiblir et le détruire ; par-tout où on le rencontre on doit l'attaquer de suite , et le poursuivre en s'accordant avec la nature.

Il est certain que la destruction du principe morbifique est , dans toutes les maladies , la voie de guérison la plus courte , la plus sûre , et la seule radicale ; mais il est certain aussi que cette action impose nécessairement , 1.° la connaissance du principe quant à sa nature et quant à son siège ; 2.° le moment de l'attaquer ; 3.° les moyens propres à seconder les vœux de la nature , dans l'usage des forces qu'elle exerce pour retrouver l'équilibre qu'elle a perdu.

Le médecin doit donc agir , toutes les fois que les efforts de la nature seront visiblement excessifs , insuffisans , ou qu'ils seront visiblement mal dirigés. Mais si le contraire arrive , que le

principe

principe de la maladie soit caché, que les moyens propres pour l'attaquer manquent, ou que ces moyens soient d'une application dangeuse, alors le médecin se borne à prescrire un régime, et attend le moment favorable pour placer à propos quelques remèdes simples ou quelques secours salutaires au malade.

Les maladies aiguës vraiment inflammatoires sont en général caractérisées par une fièvre vive et continue, accompagnée de chaleur, de rougeur, de tension, de douleur, de toux, de difficulté de respirer, de la fréquence, de la plénitude et de la dureté du pouls.

Tous ces symptômes, pris en général ou en particulier, annoncent évidemment que par l'action vive des solides sur les liquides, et la réaction forte des liquides sur les solides, la nature franchit les bornes d'une activité salutaire, et qu'elle a besoin d'être réprimée : ce serait exposer les jours du malade, que de ne pas employer tous les moyens propres à modérer la violence des efforts de la nature ; ce serait une grande faute que de ne pas y revenir toutes les fois que le premier secours aurait été employé sans succès, ou que le soulagement qu'il aurait procuré s'évanouirait bientôt après, et que l'inflammation se soutiendrait au même degré, ou qu'elle se réveillerait et reparaitrait avec le même appareil.

On ne doit jamais perdre de vue que les maladies inflammatoires, quelle qu'en soit l'issue, parcourent leur tems avec tant de rapidité, que lorsque l'inflammation est portée à un degré extrême, le triste fruit du travail de la nature, qui n'est point secondée par l'art, ne peut être que l'épuisement et la mort du malade.

L'intensité de la chaleur, la vivacité de la douleur, l'importance des parties où l'inflammation se fixe, ou des fonctions que le spasme intercepte, la fréquence, l'élevation, mais sur-tout la plénitude et la dureté du pouls, portées fort au-dessus de l'état naturel, sont des signes auxquels on ne peut se méprendre. C'est dans le tems de la première période ou de l'irritation, au moment où la fièvre est parvenue à son plus haut degré de force, qu'il faut réprimer ses excès de violence, selon l'indication, aussi souvent que reparaissent les symptômes dangereux; il ne faut pas craindre d'abattre les forces, tant que la nature en abusera évidemment au préjudice du malade.

L'observation et l'expérience nous apprennent que la saignée est le calmant et le résolutif le plus efficace qu'on puisse employer dans le tems de la grande irritation. On doit aussi mettre en usage tout ce qui aura pour but de prévenir l'engorgement et l'inflammation, de calmer la douleur, de relâcher les parties, tels que les dé-

layans , les émoulliens , les adoucissans , les tempérans , les calmans , etc.

En général , dans le traitement des maladies où l'irritation a lieu , on doit toujours rejeter les échauffans , les irritans , les fébrifuges , qu'on est en usage d'employer , dans presque tous les cas , sans ordre et sans méthode : que de maux occasionnés , que de victimes immolées par une foule d'ouvrages chargés de recettes superflues , mises entre les mains des charlatans , et même du peuple !

Le célèbre *Sydenham* assure , et l'expérience prouve clairement , que dans les fièvres continues et inflammatoires , il ne faut attendre aucun effet avantageux du *quinquina* ni des autres fébrifuges , parce que , ajouté-t-il , non-seulement ils ne sont pas utiles , mais ils sont absolument nuisibles.

Les maladies dont la fièvre est le symptôme principal , forment , selon son opinion , deux tiers du nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine : or , si les fébrifuges sont employés souvent sans bien connaître les cas où ils seraient utiles , d'avec ceux où ils pourraient devenir nuisibles , il en résulterait sans doute de grands maux. Chacun sait que le *quinquina* est le spécifique des fièvres intermittentes simples ; aussi il est inutile , s'il n'est pas dangereux , dans les fièvres continues sim-

ples ; et dans les rémittentes , cette différence peut varier jusqu'à l'infini , et l'utilité des fébrifuges augmente et diminue avec elle dans une juste proportion.

Les fièvres inflammatoires sont ordinairement plus communes dans les régions du nord que dans celles du midi , et y sont plus fréquentes depuis les derniers jours de l'automne jusqu'au milieu du printems ; elles attaquent plus gravement que les autres , les personnes robustes et d'un tempérament sanguin : leur principale cause provient du dérangement de la transpiration insensible , ou de la suppression de la transpiration sensible , et de toutes les autres évacuations habituelles , de la négligence de suivre les degrés de chaleur ou de fraîcheur dans la manière de s'habiller , c'est-à-dire se déshabiller trop tôt au commencement du printems , s'habiller trop tard à l'entrée de l'automne , et s'exposer à la fraîcheur après un exercice un peu violent. Si un cultivateur , couvert de sueur , revenant du travail , avale un verre d'eau froide , bientôt après il se plaindra de douleur aux côtés ; il se sentira fatigué par une toux , par une fièvre continue , etc. Toutes ces inattentions donnent naissance aux maladies inflammatoires , catarreuses , pituiteuses , etc. et détruisent certainement plus d'hommes que toutes les autres causes des maladies qui affligent l'espèce humaine.

sité la plus urgente. Il faut donc que le médecin redouble ici de vigilance, pour que le moment de les placer à propos ne lui échappe pas.

Dans les maladies de poitrine, où les crachemens font la crise essentielle, on ne doit avoir en vue que de faciliter l'expectoration, en faisant prendre aux malades de la tisane pectorale n.º 2, en appliquant des fomentations chaudes sur la capacité de la poitrine, en donnant à propos des béchiques incisifs, tels que les loochs adoucissans n.º 3; et en général, soit que les évacuations se fassent par l'expectoration ou par la transpiration, soit qu'elles se fassent par toute autre voie, on doit toujours les favoriser selon l'indication.

En général, les maladies chroniques se développent lentement; elles se manifestent ordinairement par la tristesse, par un ralentissement dans l'exercice des fonctions de la vie; de-là le malade passé dans un abattement réel et sensible, qui devient de jour en jour plus pénible aux mouvemens ordinaires de la nature. La décoloration, l'amaigrissement, la langueur, tout atteste que les forces diminuent graduellement.

Les organes affaiblis élaborent toujours moins parfaitement les sucs destinés à les réparer; les liqueurs ne peuvent plus atteindre au degré nécessaire pour entretenir l'équilibre et l'harmonie dans l'action des so-

lides ; elles s'en éloignent toujours davantage , et deviennent enfin presque étrangères à la nature ; alors se manifestent des engorgemens œdémateux , le ralentissement général de tous les mouvemens , et enfin leur cessation absolue ou la mort.

Les secours que les plus grands praticiens emploient contre ces sortes de maladies , et auxquels une heureuse expérience a donné le plus de célébrité , tiennent à la classe des toniques et des digestifs, ou à celle des délayans et des tempérans. Le mouvement et l'exercice modéré est très-salutaire dans bien des cas : la médecine agissante ou expectante ne saurait être employée trop tôt. Au reste , c'est à chaque individu à prévenir les effets nuisibles de la cause primitive des maladies , par les moyens que j'indiquerai ci-après.

Mais si cette cause se manifestait et continuait à devenir un principe morbifique dangereux , alors c'est au médecin à qui on confie le trésor de sa santé et de sa vie , à prendre d'abord connaissance de la cause occasionnelle , de l'évidence du principe , des moyens de la nature , avant que de prononcer sur ce qu'il doit employer , à dessein de prévenir les progrès de la maladie et accélérer la guérison , en remplissant toujours les vues de la nature , ayant soin , dans ses recherches , de ne pas confondre l'opinion avec la vérité , la probabilité avec la certitude.

La première période de la plupart des maladies aiguës est toujours plus ou moins inflammatoire, selon les causes et les tempéramens chez qui elles se manifestent. On ne pourrait assez déplorer les maux qu'à fait, et fait encore à l'humanité, l'oubli des règles que suivaient les pères de la médecine, et qui n'est suivie aujourd'hui que par leurs véritables disciples : aussi, disent-ils, si dans le principe d'une maladie aiguë, nous faisons saigner le malade, ce n'est pas pour guérir entièrement son mal, mais seulement pour prévenir un engorgement qui n'est pas encore formé, et qui est à craindre. En effet, qu'importe le nom de l'humeur dont on craint l'engorgement ? qu'on l'appelle flegmoneuse, érysipellateuse, catarreuse, pituiteuse, etc. pourvu qu'elle soit détruite ou affaiblie dans son principe, de manière qu'elle ne puisse nuire aux parties qu'elle affecte ? L'on a senti dans tous les tems que la manière la plus efficace de combattre les maladies, était d'attaquer leur cause primitive et la détruire.

Au moment que le calme paraît, que les symptômes d'irritation s'appaisent, c'est alors que la maladie passe dans sa seconde période, qui est celle de la coction, tems qu'on doit respecter soigneusement ; le travail qui reste à faire appartient à la nature et non à l'art ; il faut lui en abandonner entièrement l'emploi : c'est le moment où

le médecin ne doit plus être que son ministre, en la soutenant quelquefois, lorsqu'elle paraît sur le point de se décourager et de s'abattre; l'interroger souvent, pour satisfaire prudemment ses desirs, interprètes ordinaires de ses besoins; la consoler et la flatter toujours (1).

Si la nature résiste au travail de la coction, la maladie parvient enfin à sa troisième et dernière période, qui est le tems de la déclinaison.

Si le résultat de l'agitation fébrile est une matière critique, il reste à la nature le soin de la séparer et de s'en défaire. Ce dernier travail est connu sous le nom de *crise*; travail important et décisif, tems où les secours de l'art peuvent devenir de la plus grande utilité, et même de la néces-

(1) Dans bien des cas, les paroles consolantes ou la musique, seraient plus avantageuses aux malades que les remèdes, et sur-tout, lorsque la cause de la maladie n'est que le triste fruit de l'ennui, de l'ambition, du chagrin, de l'amour, etc. En général, dans l'homme, le moral et le physique sont dans une dépendance si liée, que l'un ne saurait être affecté sans que l'autre le soit aussi. Il en résulte que les passions de l'ame font sur la machine des ravages fréquens et dangereux: il faut donc les prévenir par des encouragemens, par des distractions, par des lectures et des conversations amusantes, etc. aussi doit on soigneusement garder le silence sur tout ce qui pourrait affliger le malade; car rien ne contribue plus puissamment à la guérison du physique, que la consolation que produit le moral.

Dans un art qui ne peut se perfectionner que par l'observation , ceux qui veulent l'exercer avec avantage, ne sauraient embrasser trop d'objets , et porter leur attention trop loin , pour découvrir les phénomènes des causes des maladies , les effets des crises et des remèdes , afin de donner de la solidité à leurs pronostics , et par conséquent éclairer leur pratique. Rien ne facilite tant le jugement sur la maladie et sur le traitement , que l'évidence du principe morbifique ; car ordinairement , tous les symptômes en dérivent comme de leur source ; ils varient , s'affaiblissent , croissent et disparaissent avec lui. Heureux celui qui se trompe , si son erreur ne faisant qu'aggraver le mal , ne devient pas absolument funeste au malade.

La vie des hommes qui nous est confiée, n'est pas plus faite pour être hasardée sur une fausse conjecture, que la nôtre. Le soin de protéger et de conserver nos jours est trop bien entre les mains de la nature , pour que nous osions le lui enlever , à moins que nous n'ayons la connaissance parfaite du principe de la maladie , ainsi que les moyens propres à prévenir ses dangers et à seconder les vues de la nature par des règles simples.

Un art puisé dans la nature , conforme à ses vues et à ses besoins ; un art dont les principes ont été admis et suivis par de

grands hommes , confirmés par l'expérience des siècles , est nécessairement l'art le plus utile et le plus salutaire ; lorsqu'il est exercé avec autant de connaissance que de prudence ; en un mot , la marche la plus circonspecte , la plus simple , est toujours la plus sûre ; on ne saurait trop affermir ses pas , afin de ne point s'égarer. Il est d'une nécessité absolue que la saignée , ainsi que les autres remèdes , ne soient employés qu'après l'avis d'un médecin prudent et éclairé par l'expérience , ayant toujours égard au cas où se trouve le malade , et au climat qu'il habite. D'ailleurs , j'en ai parlé plus au long dans le cours de cet ouvrage , et j'y ai inséré une courterécapitulation des maladies où la saignée doit être pratiquée , et de celles où elle serait nuisible , le traitement et le régime des maladies tant aiguës que chroniques , et enfin , la conduite que doit tenir l'homme , depuis sa naissance jusqu'à la vieillesse la plus reculée.

D'ailleurs , nous touchons à l'heureux moment où la médecine va fixer l'attention du Gouvernement , où les sociétés de santé seront invitées à substituer le simple au composé , le naturel au bizarre , le palpable à l'obscur , les procédés clairs aux idées subtiles ; les raisonnemens seront d'accord avec les faits , et ceux-ci avec l'expérience , qui ne peut nous tromper.

L'art de guérir va devenir plus simple ,

plus court, plus salutaire et plus conforme aux lumières de la saine raison.

Les erreurs vulgaires qui, jusqu'ici, ont causé la perte de tant de pères de famille, seront sans doute détruites.

Les abus, les systèmes vont aussi disparaître aussitôt qu'on aura séparé le mauvais d'avec le bon, le certain d'avec le douteux, le nécessaire d'avec l'inutile ; et les principes de l'art, dépouillés de leurs alliages, seront tels qu'ils doivent être.

La médecine sera ramenée à cette noble simplicité qui la caractérisait dès son origine, de sorte qu'on ne suivra plus, dans la pratique de l'art de guérir, d'autre doctrine que celle d'*Hippocrate* : elle est fondée sur la médecine naturelle ; et lorsque nous nous écartons de sa pratique, nous ne savons ni observer ni guérir.

Ce grand homme suivait la route que suit la nature (1) dans le cours des maladies ; s'il la respectait souvent, quand elle se suffisait à elle-même, il l'aidait dans le besoin ; soit en calmant ce qui la troublait, soit en détruisant les obstacles qui s'opposaient à son cours ordinaire ; mais en la secourant, il n'employait jamais que les choses propres à seconder ses opérations salutaires, je

(1) On entend, par nature, le principe des mouvemens, des résistances et des efforts qui, dans l'animal, ne dépendent point de la volonté, et supposent essentiellement la vie.

veux dire la coction et l'évacuation des humeurs nuisibles.

La boisson qu'*Hippocrate* préférât, était très-simple ; elle consistait dans une décoction d'orge miellé, plus ou moins épaisse et nourrissante, selon les différens effets qu'il en attendait.

Dans l'emploi de ces différentes boissons, son dessein était de modérer la violence de la fièvre, en soutenant le malade par une nourriture qui ne pouvait jamais lui préjudicier. La médecine serait bien plus admirable, les médecins et les malades bien plus heureux, si l'on pouvait ainsi, dans tous les cas, trouver le remède dans l'aliment, et l'aliment dans le remède.

Les propriétés des choses ne se connaissent que par les effets qui se manifestent à nos sens ; il ne faut donc croire qu'à ce qui est évident, et qu'à ce dont la vie des hommes dépend. Si la médecine n'agissait que d'après des principes évidemment démontrés, elle ne saurait être que salutaire : on peut la rendre telle, en n'employant dans la pratique que ce qui est admis, reçu et approuvé généralement par les bons praticiens : or, rien n'appartient en propre à la médecine, que ce qui tend directement à conserver la santé et à la longévité de l'homme.

Enfin, après avoir acquis, autant que mes facultés me l'ont permis, les connaissances
les

préliminaires sur l'art de guérir , d'après l'observation et l'expérience bien méditées au chevet du lit des malades (1) , tant la nuit que le jour , où j'ai remarqué soigneusement l'accomplissement des prédictions d'*Hippocrate* , dans une pratique de vingt ans ; après avoir , autant qu'il m'a été possible , puisé dans le trésor des observations qu'ont fait les plus célèbres médecins , tant anciens que modernes , les principa-

(1) C'est là où les élèves en médecine peuvent prendre de grandes leçons de pratique , soit en suivant les médecins des hospices , soit ailleurs.

Il résulterait sans doute un avantage pour la société , si on exigeait de tous les postulans qu'ils suivissent au moins un an un médecin d'hôpital , au choix de la Faculté sous laquelle ils auraient acquis les premiers principes ; que ce médecin fût invité de leur faire connaître sa pratique ; et chacun d'eux observant attentivement ce qui se passe auprès des malades , serait tenu de publier , à la fin de l'année , les causes et les effets des maladies qu'il a vu régner dans chaque saison : alors , non-seulement les professeurs , mais encore le public , jugeraient de la capacité de ces hommes ; ce qui prévient la perte des victimes d'une fausse doctrine , fondée uniquement sur la théorie.

Le jeune médecin a toujours besoin d'être éclairé par l'expérience , qu'il prendra facilement en suivant des maîtres qui l'ont précédé.

Devenu assez fort pour marcher seul , il n'aura plus qu'à s'occuper des moyens propres à rétablir les malades le plutôt et le mieux possible. La théorie doit toujours s'accorder avec la pratique ; celle-ci , indiquée par la nature , doit être , comme elle , uniforme , simple et fondée sur l'expérience et l'observation.

les maximes par lesquelles ils se conduisaient dans le traitement des maladies ; tout ce qu'ils ont proposé de plus utile pour la conservation de la santé, la manière de connaître les maladies, les sentences, prédictions ou pronostics qui facilitent le jugement sur la vie ou la mort du malade (1) ; j'ai tracé dans cet ouvrage la marche qu'on doit tenir pour prévenir les maladies et pour les traiter. Tout ce qui tend naturellement à la conservation de l'homme, à détruire des passions, des habitudes avilissantes, ou à établir le règne de la vertu, doit être cher aux yeux du sage, et mérite d'être accueilli.

C'est dans cette vue, et celle d'être utile à ma patrie, que je publiai le *Guide pour la conservation de l'homme*. Ce Recueil avait d'abord été fait pour mon usage ; mais des personnes estimables m'invitèrent à le rendre public, et je ne pus m'y refuser, par la raison bien sentie, que tout citoyen doit à la société le fruit de son travail pour le bonheur de ses semblables.

Le médecin, l'ami des hommes, pourrait-il avoir de réserves à garder, lorsqu'il s'agit impérieusement d'un avantage réel.

(1) Voyez les excellens ouvrages des célèbres auteurs que j'ai cités ; ceux d'Aubry, de Clerc, de Lieutaud, de Voullonne, et sur-tout les mémoires de ce dernier, qui ont remporté le prix, au jugement de la célèbre Académie de Dijon, dans les années 1776 et 1782.

pour la société ? Le génie le plus grand dans l'invention deviendrait méprisable aux yeux du sage, s'il privait le public du fruit de ses veilles et de ses découvertes.

Plus on aura de lumières sur la vérité et la simplicité de la médecine, plus aussi on aura confiance en ceux qui l'exercent avec dignité. La différence du bon et du mauvais médecin sera bien plus sensible ; il y en a une très-grande entre traiter seulement les maladies par leur nom, comme les *empyriques* ; à l'aveugle, comme les *ignorans* ; sur des hypothèses, comme les *systematiques* ; ou méthodiquement, d'après l'observation, l'expérience et le jugement, ayant égard aux genres, aux espèces, aux degrés, à l'âge, au sexe, aux tempéramens, aux climats, aux saisons de l'année, comme les traitaient *Hippocrate*, *Sydenham*, *Boerhaave*, et comme les traitent encore aujourd'hui quelques-uns de leurs savans disciples.

La médecine aurait sans doute fait plus de progrès, si les praticiens de toutes les nations et de tous les tems, avaient été plus exacts à se faire part mutuellement de leurs observations ; alors on pourrait montrer avec plus de facilité, au peuple, les maux qui peuvent être l'effet de son ignorance, les moyens de le soulager quand il est malade, et rendre ainsi à l'humanité tous les secours qu'elle a droit d'attendre

de ceux qui peuvent les lui offrir efficacement. Enfin, j'ai recueilli, en peu de mois, tant de mes observations que de celles des autres, tout ce que j'ai trouvé de plus important et de plus sûr dans l'art de conserver la vie aux hommes.

Celui qui lira attentivement cet ouvrage, verra que je n'ai jamais eu d'autre but que d'aider la nature, et soulager les maux du malade. J'ai étudié avec soin les auteurs les plus habiles, j'ai observé les maladies les plus graves, les remèdes les plus analogues; c'est le fruit de mes réflexions que je présente au public.

J'ai été plus soigneux de dire des choses vraies, que de les dire avec élégance; lorsqu'on écrit pour l'humanité, a-t-on besoin des charmes du style? et pour être utile aux hommes, faut-il nécessairement leur plaire?

S'il résulte de mon travail quelque avantage pour la société, j'ose espérer qu'on voudra bien me passer la simplicité du style, en faveur du bien que j'ai voulu faire.

E R R A T A.

Page 11, ligne 14, au lieu de, si après la crise du 11.^e au 12.^e jour : *lisez*, ou de celle du 13.^e au 14.^e

Page 28, ligne 8, qu'on retire : *lisez*, qu'on ne retire.

Page 34, ligne 30 de la note, les principes généraux : *lisez*, les préceptes généraux.

Page 36, ligne 1.^{re} de la seconde note, après : je n'ai jamais ordonné ce remède : *lisez*, je n'ai jamais ordonné l'ipécacuanha qu'à la dose depuis 6 jusqu'à 25 grains; et le tartre émétique, depuis un quart de grain jusqu'à deux grains.



D E S

CONNOISSANCES

NÉCESSAIRES A L'HOMME,

*POUR prolonger sa vie, & conser-
ver sa santé.*

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Existence de notre vie & de
notre santé.*

L'EXISTENCE de notre vie & de notre
santé, dépend d'un accord entre un composé
de parties dures & de parties molles.

Les parties dures sont les os qui forment cette charpente osseuse & articulée, qui soutient les parties charnues (1), recouvertes d'une enveloppe extérieure, dont la finesse, l'éclat & la blancheur flattent nos yeux.

La distribution de cette charpente produit plusieurs cavités dans lesquelles sont contenues différentes parties, dont la mollesse, la structure délicate, & les usages essentiels à la vie, ont exigé qu'elles fussent à l'abri des chocs extérieurs; tels sont le cerveau (2) & le cervelet (3), qui sont contenus dans le ventre supérieur, appelé tête.

(1) C'est un faisceau épais de fibres charnues & tendineuses, appelées muscles, capables de s'allonger & de se raccourcir pour l'exécution des différents mouvements du corps & de ses parties.

(2) C'est une masse composée de deux substances; la première est appelée corticale ou grise, & la seconde, médulaire ou blanche; elle forme les couches des nerfs optiques: ce sont deux nerfs considérables, qui se terminent au fond de l'œil, y apportent l'esprit animal, & y reçoivent la lumière; leur épanouissement forme la rétine, &c.

(3) C'est aussi un composé d'une substance cendrée & d'une substance médulaire, où se trouve la naissance des neuf premières paires de nerfs.

Les nerfs sont des petits cordons blanchâtres, qui partent, comme nous l'avons dit, du cerveau & du cervelet, de la moëlle allongée, & de sa continuation nommée moëlle de l'épine; ce sont les organes des sens. C'est par le moyen des nerfs, que les impressions des objets sont transmises au siége de l'ame, &c.

La plevre (1), les poumons (2), le cœur (3), sont contenus dans le ventre moyen, qu'on appelle poitrine, séparés du bas ventre par un muscle nommé diaphragme.

(1) C'est une membrane d'un tissu serré, qui tapisse intérieurement la poitrine dans toute son étendue, & fournit même une enveloppe particulière à toutes les parties renfermées dans cette capacité.

On observe que la plevre forme un replis assez considérable vis-à-vis les vertèbres du dos, qui vient se terminer tout le long du sternum.

Ce replis est appelé médiastin; il sépare la poitrine en deux cavités, dont l'une est à droite, & l'autre à gauche: l'obliquité du médiastin fait que la cavité qui est à droite, a plus d'étendue que celle qui est à gauche.

Les deux lames qui composent le médiastin, ne sont point séparées l'une de l'autre, immédiatement derrière le sternum, dans leur partie intérieure; mais elles s'écartent ensuite, pour loger le péricarde, une portion de la trachée artère, de l'œsophage, & le canal thorachique, &c.

Chaque lame forme aussi une bourse particulière, pour renfermer les deux poumons.

(2) Ce sont deux corps spongieux, composés de petites vésicules qui servent de réservoir à l'air que l'on reçoit dans l'inspiration, & duquel on rend une partie dans l'expiration. Ces lobes sont séparés l'un de l'autre par le médiastin & par le cœur, placés entr'eux.

(3) Le cœur est le principal organe de la circulation; c'est un muscle creux, renfermé dans un sac membraneux appelé *péricarde*.

Sa figure approche de celle d'un cône; l'on voit à la base du cœur, quatre vaisseaux considérables;

Le foie (1), placé sous les fausses côtes, dans la partie supérieure du ventre inférieur,

qui répondent à deux cavités unies ensemble, & creusées dans l'épaisseur de cet organe : on les a nommés ventricule, l'un droit, & l'autre gauche.

L'artère pulmonaire, qui distribue le sang aux poumons, sort du ventricule droit, & l'artère aorte, qui porte le sang dans toutes les parties du corps, sort du ventricule gauche. Les veines ne s'ouvrent, dans les ventricules, qu'au moyen de deux réservoirs qu'on nomme oreilletes; la veine cave, qui rapporte le sang de toutes les parties du corps, aboutit à l'oreillete gauche.

Les oreilletes sont, comme les ventricules, colées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules, plusieurs valvules; celles qui sont placées à l'embouchure des oreilletes, permettent au sang d'entrer dans les ventricules, & l'empêchent de sortir par le même chemin; celles qui sont à l'embouchure des artères, laissent sortir du cœur le sang qui entre dans les artères, & l'empêchent de revenir par le même passage; d'autre sang le suit, & l'oblige d'aller en avant: ainsi le sang est toujours assujetti à un mouvement progressif & circulaire.

Il est continuellement poussé des poumons vers l'oreillete du ventricule gauche du cœur; de cette oreillete, dans le ventricule gauche même; de ce ventricule, dans les artères; des artères, dans les fibres; des fibres, dans les veines; des veines, dans l'oreillete du ventricule droit; de cette oreillete, dans le ventricule droit même; de ce ventricule, dans l'artère qui le conduit & le distribue dans les poumons, d'où l'air le chasse, pour lui faire recommencer toujours la même route.

(1) C'est une glande conglomérée, formée d'un grand nombre de vaisseaux de tous genres, par où

occupe le côté droit ; & la rate (1), le côté gauche. L'estomac (2) est situé obliquement dans l'hypocondre gauche , au-dessous du diaphragme , entre le foie , la rate , la partie inférieure de la poitrine , & le nombril.

Le pancréas (3) , les intestins ou boyaux (4) ,

se filtre la bile. Cette glande renferme le vésicule du fiel qui , par le canal colidoch , décharge la bile dans le duodenum , pour servir à la digestion , &c.

(1) C'est un viscere rougeatre , tirant sur le noir ; son vrai usage n'est pas encore connu , &c.

(2) L'estomac est le principal organe de la digestion ; c'est un sac membraneux , en forme de cornemuse , ayant deux orifices : l'un , à gauche , étant supérieur , se nomme *cardia* , & l'autre , à droite , étant inférieur , est appelé *pilore* : le premier répond à l'œsophage , & le second à l'intestin duodenum , &c.

(3) C'est une glande conglomérée , d'une figure approchante de celle de la langue d'un chien , de couleur d'un rouge pâle , située le long de la partie inférieure de l'estomac , en se portant transversalement depuis l'intestin duodenum , auquel il est attaché par sa propre substance , jusqu'auprès de la rate , à laquelle il n'est joint que par des vaisseaux ou des membranes.

L'usage du pancréas est de séparer une liqueur que l'on nomme suc pancréatique , qui est de la nature de la salive , & sert , conjointement avec la bile , à perfectionner le chyle , &c.

(4) Ce sont des canaux longs & ronds , creux , membraneux , qui font une infinité de contours dans le bas ventre ; ils commencent à l'estomac , & finissent à l'an^{us} ; ils sont au nombre de six , 1.^o le duode-

la matrice (1), qui contient l'enfant pendant la grossesse; la vessie (2), qui est le dépôt des urines filtrées par les reins (3); tous ces viscères sont contenus dans le bas ventre; les reins sont situés latéralement contre la terminaison inférieure de la poitrine, & l'élévation des hanches.

Les parties molles dont je vais parler, sont les vaisseaux ou les tuyaux (4) par lesquels passe un liquide quelconque.

Le premier fluide ou l'humeur primitive, doit, par ses accroissements, arroser & nourrir toutes les parties de notre corps, ainsi que dans les animaux naissants. Ce fluide auquel on

num qui prend son origine au pilore; 2.° le jejunum; 3.° l'ileon; 4.° le cæcum; 5.° le colon; 6.° le rectum qui se termine à l'anus. Les intestins sont retenus par le mésentère qui est une membrane parsemée d'une infinité de glandes, de veines lactées, de vaisseaux lymphatiques, &c.

(1) C'est un viscère particulier à la femme, situé entre la vessie & le rectum, ou le dernier des intestins, &c.

(2) C'est une espèce de sac membraneux, destiné à ramasser & à chasser l'urine.

(3) Ce sont deux glandes conglomérées, d'une consistance ferme, & d'une couleur d'un rouge brun, &c.

(4) Ce sont les artères & les veines: les artères commencent par deux troncs principaux; l'un sort du ventricule droit du cœur, & va aux poumons, & l'autre sort du gauche, & va se distribuer dans toutes les parties du corps. Le premier s'appelle *artère pulmonaire*, & le second *aorte*; les veines ont moins d'épaisseur que les artères.

donne le nom de *chyle*, est blanc comme le lait ; c'est la source de la partie blanche du sang & de sa sérosité, qui en est le véhicule né.

Ce suc blanc devient rouge en peu de temps, & alors c'est le sang formé avec ses deux portions, la rouge & la blanche ; voilà la première force mouvante, qui doit pousser le sang, & cette force est le cœur d'un animal parfait. Ainsi ce mouvement originaire est un ressort, & ce ressort est la cause primitive, ou le principe de la circulation du sang qui, commençant au cœur, parcourt toutes les parties du corps, depuis son centre jusqu'aux extrémités. Cette circulation continuelle fait la vie de l'animal, parce que, tant qu'elle dure, les battements du cœur se perpétuent, & voilà le principe de la vie. Ces battements se font au même instant que les oreillettes se contractent en même temps ; ainsi elles se dilatent de même, quand le cœur est en contraction. Les artères distribuent le sang à toutes les parties d'où il est rapporté au cœur par les veines.

Toutes les veines du corps rapportent donc le sang dans la veine cave, ascendante & descendante, qui le verse dans l'oreillette droite du cœur ; delà il passe dans son ventricule correspondant, qui le pousse dans l'artère pulmonaire, d'où il revient par la veine du même nom, dans l'oreillette gauche, qui le transmet à son tour dans son ventricule dilaté. Celui-ci, en se contractant, pousse ce fluide dans l'artère

aorte , qui en fait part à toutes les autres arteres. Les veines qui commencent où les ramifications artérielles finissent , rapportent au cœur le sang qu'il leur a envoyé par sa force & par le ressort de l'air qui lui vient par l'inspiration.

Mais, pour la continuation de cette circulation, il est nécessaire que le sang conserve sa quantité ou son volume, pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt, sa nourriture, son accroissement, & en même temps pour pouvoir entretenir les mouvements des organes qui composent ces parties.

Or , l'aliment dont nous faisons usage, fournit le suc lymphatique , ou plutôt le chyle, qui doit augmenter la quantité du sang, à la suite d'un travail qui commence par un broyement dans la bouche, où l'action des mâchoires & des dents subdivise la matiere nutritive qui y est pénétrée & humectée par la salive. Elle passe dans l'arriere bouche, & delà dans l'œsophage ; de l'œsophage dans l'estomac , & delà à la fin du dernier des intestins. C'est une marche de 25 à 30 , 36 ou 40 pieds, que la pâte alimentaire doit faire au travers d'un canal (c'est celui des intestins) qui peut être six fois aussi long que le corps est haut. Ce canal est humecté par une humeur que les glandes dont il est tapissé, lui fournissent ; c'est pourquoi la matiere y glisse plus aisément. Ce n'est seulement qu'une force compressive,

élastique, que reçoit l'aliment grossièrement broyé dans la bouche, & qui acheve ce transport, sans autre impulsion que celle des membranes de ce canal, dont la vertu musculaire & élastique pressant de haut en bas cette matière imparfaitement broyée, la dépose dans l'estomac.

Ces aliments y restent quelque temps pour y recevoir une seconde préparation, qu'on appelle digestion, qui est le changement des aliments en chyle. Cette digestion dépend des préparations que les aliments reçoivent dans la bouche, dans l'estomac, les intestins, & principalement par l'action des fibres de l'estomac, multipliées par leur nombre, leur forme & leur direction.

Les fibres circulaires rétrécissent la largeur du ventricule; celles qui vont d'un orifice à l'autre, approchent les deux orifices, & diminuent sa longueur: c'est par ce mouvement, & par le mélange de différentes liqueurs, que les matières sont broyées & mêlées.

Ce mélange des aliments avec les liqueurs, forme une espèce de bouillie de couleur grisâtre, & dont le goût & l'odeur tirent ordinairement sur l'acide; à mesure que cette pâte s'atténue, elle se trouve en état de passer par le pilore, dans le premier des intestins, appelé duodenum, où elle se mêle avec la bile & le suc pancréatique. Cet intestin, par sa situation, fait les fonctions d'un second estomac;

c'est là que la bile acheve de dissoudre les matières grasses, dont la pâte se trouve remplie, & que le suc pancréatique les délaye & les détrempe davantage : ces fluides passent ensuite dans les intestins grêles, comme dans une fonderie dans laquelle ils ne sont pas plutôt reçus, que paroissant s'y perdre, ils passent dans les veines lactées, appelées premières, qui ont un très-grand nombre d'embouchures dans les membranes veloutées des intestins grêles.

Les veines portent le chyle dans les glandes du mesentere, où il reçoit une préparation, & d'où il est porté dans le réservoir de Pequet, par d'autres veines lactées, plus grosses, appelées secondaires; delà il passe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine sous-claviere gauche, où il se mêle pour la première fois avec le sang. Cette veine le décharge dans la veine cave, d'où il descend dans l'oreillete droite du cœur, & pénètre dans le ventricule droit, où il se subtilise, & commence à se changer en sang, poussé par la systole du cœur, dans l'artere pulmonaire; il se distribue dans toute la substance du poumon, & y reçoit l'impression du nitre aérien, se perfectionne encore dans le ventricule gauche; & en circulant, il devient peu à peu ce que nous appellons sang. Voilà donc comme le chyle forme le sang, & confond toutes les liqueurs dans sa masse; mais après y avoir été confondues, elles s'en séparent: cette séparation s'appelle sécrétion, filtration, ou excrétion.

Ces humeurs se séparent du sang , les unes pour quelques fonctions ou quelque usage nécessaire à la conservation du corps ; les autres , parce qu'elles sont superflues , & qu'elles deviendroient nuisibles à la santé.

La première classe comprend la lympe , la graisse , le suc médullaire & la moëlle : cette séparation se nomme sécrétion.

La seconde comprend les parties excrémentielles , l'urine , la morve , l'humeur des oreilles , celles des parties naturelles dans les deux sexes , les regles ; en un mot , le lait & les hémorroïdes.

Si la nature observe des regles pour la séparation des différentes sécrétions , ainsi que pour les excréments , elle est également attentive à fixer le séjour des unes , & à procurer l'évacuation des autres : la quantité des excréments , leur qualité , & le temps où elles doivent se faire , constituent l'état de santé ou celui de maladie.

Pour abrégé , je dirai seulement que tous ces organes , ces fluides & ces solides , en si grand nombre & si variés par leur structure , leurs positions & leurs mouvements , conservent entr'eux une harmonie & une intelligence qui va jusqu'à l'équilibre ; & c'est sur cet équilibre , qu'est fondée la vie & la santé de l'homme.

On nomme donc état de santé , cette intégrité parfaite , & cet accord admirable qui regnent entre les liquides & les solides , de manière que

toutes les fonctions animales s'exécutent sans trouble, car le moindre dérangement dans cette économie, peut non-seulement altérer la santé, mais encore avoir des suites funestes, qui dépendent assez ordinairement de la variation de l'air, de l'abus des aliments, tant solides que liquides, du mouvement, du repos, des passions de l'ame, des excréments retenus ou évacués, du sommeil, & enfin des veilles.

S E C T I O N P R E M I E R E.

De l'Air.

L'air est la première chose qui se rencontre à notre usage; dès l'instant que nous naissons, sa bonne qualité est aussi nécessaire à notre vie, qu'elle est utile à notre santé. Nous devons donc fixer notre demeure, autant qu'il se peut faire, dans les endroits spacieux, secs, où regne un air doux, pur & modérément froid; tel est celui qu'on respire dans une campagne bien aérée & jonchée de plantes. Au contraire, l'air de la ville, continuellement rempli de vapeurs infectées, & chargé d'exhalaisons corrompues par la mauvaise odeur qui s'exhale des égouts, des fumiers, ou des cimetières; par la vapeur humide qui s'élève des marais ou des amas d'eau croupissante, de même que celui des appartements renfermés (1), est

(1) Soit en ville, soit en campagne, on doit toujours renouveler l'air des appartements plusieurs fois le jour.

fort pernicieux à la santé, son changement subit est dangereux ; c'est la source d'un grand nombre de maladies : l'expérience doit nous instruire des différents effets de ces variations, sur notre santé.

SECTION DEUXIEME.

Du choix des aliments.

Puisque l'air nous est si nécessaire, les aliments ne le sont pas moins ; le choix que nous en devons faire, doit se régler par leur préparation, leur espece, leur assaisonnement, leur quantité, la délicatesse de l'estomac, l'âge où l'on est, l'heure de les prendre, la saison, & enfin le tempérament.

Les meilleurs aliments, tant solides que liquides, sont les plus simples & de facile digestion, comme le bon pain de froment bien levé & bien cuit, le bœuf, le veau, le mouton, l'agneau & la volaille, le tout bouilli ou roti, les poissons, les œufs, le lait, les herbes potageres, les racines tendres, les chicorées, les cardes, les asperges, &c. Les potages faits avec la farine de froment, de riz, d'orge ou de gruau, soit au bouillon gras ou au maigre, les bouillons de petites herbes, les panades, les gelées, les confitures ; les fruits à préférer, sont les poires fondantes bien mûres, les raisins, les cerises, les meures, les pêches, &

enfin le pain de fleurs de froment, bien préparé, doit faire la base de notre nourriture; il se mêle très-bien avec les autres aliments.

La principale règle à observer sur le choix des aliments, c'est de ne manger & boire que des choses saines & naturelles, ou modérément assaisonnées; c'est d'observer ce qui convient à sa constitution, & ce qui n'y convient pas, ce qui échauffe ou ce qui rafraîchit, ce qui est bien-faisant ou nuisible. La raison & l'expérience serviront à faire juger ce qu'on peut & ce qu'on doit se permettre, & à faire connoître l'usage modéré qu'on en doit faire.

Les personnes qui se portent bien, ne doivent jamais manger sans un vrai appétit; si l'on fait autrement, on risque de surcharger les organes destinés à la digestion, & de détruire l'ordre de la nature, toujours attentive à demander ses vrais besoins; on ne doit donc prendre un repas qu'après la parfaite digestion du précédent; ce temps est subordonné à l'âge, à la nature du tempérament, & au genre d'exercice que fait la personne, c'est-à-dire que les enfants digèrent promptement, & par conséquent ils doivent manger souvent. On doit cependant les fixer à quatre repas par jour, à l'âge de dix ans; mais quand ils sont parvenus au dernier degré de leur accroissement, ils doivent se borner à deux ou à trois repas, à moins qu'ils ne fassent des travaux pénibles; mais ces repas doivent être pris par intervalle de

de 4, 5, 6 ou 7 heures; de plus, on doit toujours sortir de table avec un reste d'appétit; car l'estomac se trouvant trop rempli, ne peut faire facilement ses fonctions. Les personnes délicates ou convalescentes mangeront doucement, en observant de mâcher les aliments le plus qu'il leur sera possible, afin de faciliter la digestion. Ils ne feront usage que d'aliments doux, légers, & amis de l'estomac. Ceux qui se digèrent facilement, sont les plus propres à faire un bon chyle; ceux au contraire qui ont une substance âcre, tenace, visqueuse, grasse ou noire, sont difficiles à digérer, & la plupart produisent un mauvais chyle.

Mais il vaudroit encore mieux les mal choisir, que d'en trop prendre; ce qui ne peut jamais être nécessaire.

La frugalité fait vivre jusqu'à un âge très-avancé; *qui boit & mange peu, n'est jamais malade*: c'est un proverbe qui est presque toujours vrai. Enfin la sobriété est le vrai moyen de conserver la santé, comme, au contraire, l'excès dans l'usage des aliments, & dans toute autre chose, est très-pernicieux.

SECTION TROISIEME.

De la Boisson.

La meilleure boisson est l'eau pure, légère, douce, fraîche, prise à un ruisseau clair, ou à une fontaine de montagne, qui ait sa source au levant ou au midi.

Cette boisson convient aux personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament.

Notre habile Frederic Hoffman, dit » que » l'eau pure, par sa fluidité & sa douceur, » contribue à une libre & égale circulation » de sang & des humeurs dans tous les vais- » seaux, ce qui influe essentiellement sur le » bon état de chacune de nos parties & de » ses fonctions. Les buveurs d'eau sont non-seu- » lement les plus légers & les plus actifs, mais » même ceux qui ont le plus de gaieté & de » feu. Si l'on est d'un tempérament sanguin, » l'eau dilaye le sang, & lui aide par-là à cir- » culer avec plus d'uniformité; si l'on est colé- » rique, elle tempere, par sa fraîcheur, la » vivacité des mouvements, & le trop grand » feu des humeurs. Dans les phlegmatiques, » elle atténue les suc's trop gluants, elle dé- » trempe ce qu'ils ont de trop grossier & ter- » restre: utile à tous les âges, elle sert, dans » les enfants, à donner plus de fluidité à la » nourriture laiteuse qu'ils prennent, & à la » rendre plus digestible; elle prévient dans » les jeunes gens & dans les hommes faits, » les obstructions & les douleurs, en adoucif- » sant & en dissolvant toute acrimonie scor- » butique, tout ce qu'il pourroit y avoir de » trop salé dans les humeurs; elle est bonne » dans les vieillards, pour humecter & amolir » leurs fibres trop roides, & pour faciliter la » circulation ordinairement trop lente dans

» leurs vaisseaux rudes & endurcis; il ajoute
» encore que l'eau est, de toutes les produc-
» tions de la nature & de l'art, celle qui
» approche le plus de cette panacée, de ce
» remede universel, qu'on a toujours si ardem-
» ment cherché, & qu'on n'a jamais dé-
» couvert ».

Je conviens cependant que les personnes d'une constitution froide & délicate, dont l'estomac est débile, ou celles qui n'ont pas été accoutumées, dès leur bas âge, à boire de l'eau pure, doivent la boire mêlée avec un peu de bon vin: le bon vin, la biere, le thé, le chocolat & le café, toutes ces liqueurs prises avec modération, contribuent, en différentes occasions, au bien de la santé. Une quantité de boisson quelconque, affoiblit les organes digestifs, en relâchant les fibres, en noyant les sucs, & en précipitant les aliments avant qu'ils soient digérés.

Enfin, c'est par sa propre expérience, que l'on doit se régler pour l'usage des aliments, tant solides que liquides; c'est là le moyen de se conserver en santé, & d'éviter les maladies.

Tous les aliments de bonne qualité, pris avec modération, donnent plus ou moins de force au corps, de douceur & de fluidité aux humeurs; disons donc qu'une infinité de substances, prises ensemble ou séparément, crues ou préparées, font vivre l'homme, le font croître, lui donnent des forces, & réparent

celles qu'il perd continuellement. C'est donc de la tempérance du boire, du manger, de l'exercice, du travail, du sommeil, & de l'usage des femmes, que dépend notre santé.

SECTION QUATRIEME.

Du Mouvement & du Repos.

Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la santé que l'usage des aliments; l'exercice doit être pris avant le repas, dans un air pur & léger; on peut le porter jusqu'au commencement de lassitude. Les personnes délicates le prendront après un léger déjeuner, ou sur le soir, quand la digestion du diner sera faite, mais le matin est le temps le plus propre.

L'exercice que l'on prend, doit toujours être proportionné au régime qu'on observe, c'est-à-dire que celui qui mange & boit beaucoup, doit en prendre beaucoup; & que celui qui en prend peu, doit vivre très-frugalement, s'il veut conserver sa santé: la quantité de nourriture doit être toujours proportionnée à l'exercice qu'on fait, si on veut vivre long-temps.

La vie sédentaire & oisive est sujette à bien de maux, & celle où l'on prend un exercice modéré, est très-salutaire.

Le repos doit être proportionné au mouvement qu'on s'est donné.

SECTION CINQUIEME.

Des passions de l'ame.

Les passions de l'ame nous causent des effets bien sensibles : celles qui sont violentes , dérangent beaucoup la santé ; nous devons donc tâcher de les modérer , autant qu'il nous est possible , par une constante sérénité , comme une douce gaieté , dont une bonne conscience est la source. Les hommes gais ne vieillissent point , & paroissent toujours bien se porter , car la gaieté leur donne une nouvelle vigueur , & double , en quelque sorte , leur vie , lorsqu'ils se livrent à un enjouement raisonnable & continu. Il est donc très-nécessaire que cette gaieté & ce contentement soient toujours avec nous , par la raison que la colere , la tristesse & l'inquiétude dérangent toutes nos fonctions , & nous détruisent sourdement. Si on se sent agité de quelques passions violentes , au moment qu'on veut entreprendre quelque chose , comme d'écrire , de lire , de prendre ses repas , ou de se mettre au lit , il est de la prudence de différer , afin de donner le temps au corps de se remettre , & à l'ame de reprendre sa tranquillité.

Enfin on ne doit point se livrer avec excès à l'amour , au desir , à l'espérance , à la hardiesse , à l'ennui , à la haine , à la douleur , au

désespoir , à la crainte , à l'émulation , à la jalousie , à la joie , ni à la tristesse.

On ne doit point non plus trop se livrer au froid ni au chaud , au manger ni au boire , ni à aucun plaisir sensible ; l'excès est toujours suivi de quelques dérangements dans le corps. Ainsi rien de plus avantageux à notre santé , qu'une sage modération dans nos passions , nos sentiments & nos besoins naturels.

SECTION SIXIEME.

Du sommeil & des veilles.

La vigueur du corps & de l'esprit , doit se réparer pendant la nuit , par un sommeil tranquille & non interrompu ; il est nécessaire qu'il soit modéré , ainsi que la durée de l'exercice , c'est-à-dire qu'on peut dormir sept à huit heures de suite dans 24 heures ; le plus comme le moins , est nuisible à la santé.

Selon le cours de la nature , nous devons veiller le jour , & dormir la nuit ; si nous pratiquons le contraire , nous serons tôt ou tard punis de notre imprudence. Il faut régler l'heure du souper à sept ou huit heures , & se coucher entre dix & onze le plus tard , dormir autant qu'on le pourra , dans un appartement grand & bien aéré , ayant soin d'être bien couvert pendant la nuit.

On doit se lever en été, entre quatre, cinq ou six heures; & en hiver, entre six, sept & huit, & jamais plus tard, à moins qu'on ne soit indisposé.

SECTION SEPTIEME.

Des excréments retenus ou évacués.

Les excréments doivent être proportionnés à la quantité des aliments qu'on prend; la difficulté d'aller à la selle, & d'uriner, altere la santé, & indique qu'on doit aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour, soit par l'usage du régime humectant, ou par le moyen des lavements ou des fomentations. On doit aussi avoir soin de maintenir la transpiration & les crachats au point où ils doivent être; & cela, en suivant un régime exact. Ces six choses que nous venons de parler, si nécessaires à la santé, ne nuisent que par leurs excès, ou par quelque vice qu'elles ont contracté.

Recueil d'observations.

Je vais tâcher de rapporter ici tout ce que les médecins les plus célèbres ont proposé de plus utile pour la conservation de la santé.

1.^o Le grand moyen de se conserver en santé, c'est de prendre avec beaucoup de régularité l'exercice convenable, & d'observer

les autres choses non naturelles, de fixer sa demeure dans un lieu propre, & de continuer l'usage des choses auxquelles on s'est accoutumé, à moins que cet usage ne soit mauvais; auquel cas encore il faut bien se garder de s'en défaire tout d'un coup, mais peu à peu, & par degrés.

2.^o Il ne faut faire d'exercice que quand l'estomac est vuide; il faut le cesser dès qu'on s'apperçoit qu'il fatigue trop.

3.^o Quand on a grand appétit, il ne faut pas différer son repas, mais il ne faut jamais manger jusqu'à se surcharger l'estomac.

4.^o Quand on se sent du dégoût pour la nourriture, il faut se mettre à la diete pendant quelque temps, ou recourir à quelques doux purgatifs.

5.^o Il n'y a pas de liqueur comparable au bon vin pris avec modération.

6.^o Si l'on mange beaucoup, & qu'on ne fasse que peu d'exercice, il faut user fréquemment de quelque léger purgatif.

7.^o Dès qu'on s'apperçoit que quelque changement extraordinaire s'est fait dans le corps depuis quelques jours, qu'on ne dort pas, qu'on sue, ou qu'on a d'autres évacuations plus ou moins que de coutume, il faut, sans délai, tâcher de découvrir la source du mal, afin de la tarir, avant qu'elle ait eu le temps de produire des effets plus pernicioeux.

La gaieté augmente la force & les esprits ; la tristesse épuise & abbat.

En général, une médecine douce convient mieux aux gens âgés, que la saignée ; & le bon vin trempé d'eau, est la boisson qu'ils doivent préférer pour leur usage ; quant à l'exercice, celui qu'ils prennent, doit leur faire plaisir, & être proportionné à leur force ; il faut que leur nourriture soit de facile digestion, & qu'ils dorment long-temps.

SECTION PREMIERE.

Du poids de la transpiration insensible.

La transpiration insensible qui se fait tant par les pores de la peau, que par la respiration, est plus considérable elle seule, que toutes les évacuations sensibles.

Si un homme fort & robuste prend, dans un beau temps, un exercice modéré, & mange ou boit le poids de huit livres par jour, il en évacue cinq par la transpiration insensible ; & quand elle se fait sans obstacle, il en est plus allégé que par toutes les autres évacuations.

2.^o Tant que chaque jour le corps revient au même degré de pesanteur, parce qu'il transpire dans la même mesure, la santé se conserve sans altération ; elle décline quand le corps perd de son poids ordinaire, par une plus abondante évacuation des excréments ou

des urines que de coutume ; mais si , au bout de quelques jours , le corps ne recouvre pas son poids ordinaire , soit par une transpiration copieuse , soit par des évacuations sensibles , il faut s'attendre à la fièvre , ou à quelques autres maladies prochaines.

3.^o Plus la transpiration est pure & subtile , c'est-à-dire dégagée de toute autre humidité qui sort sensiblement du corps , plus elle est saine.

4.^o La douleur de tête ou de quelqu'autre partie du corps , diminue la transpiration.

5.^o C'est un signe certain de santé , que de pouvoir monter sur une hauteur avec plaisir.

6.^o De légers purgatifs ne diminuent pas la transpiration , ils aident doucement à décharger d'un poids inutile ; mais il en est tout autrement des violents purgatifs , ils empêchent la transpiration , & sont dangereux.

7.^o Chez les jeunes gens de bonne santé , & qui vivent modérément , le corps s'accroît tous les mois de deux ou trois livres ; quelquefois , vers la fin du mois , ils se trouvent la tête pesante , ou plus ou moins de lassitude & d'abattement ; mais bientôt une éjection d'urine un peu trouble , ou quelqu'autre évacuation , les remet dans leur état ordinaire.

8.^o Diverses causes contribuent à arrêter la transpiration , mais les principales sont un froid humide , une nourriture gluante , le jeûne , des

nuits inquietes, & quelques évacuations trop abondantes.

9.^o Les jeunes gens transpirent plus que les vieillards, & la mesure de cette transpiration varie, selon la diversité des tempéraments, de la maniere de vivre, des climats & des saisons.

SECTION DEUXIEME.

De l'Air & de l'Eau.

1.^o La transpiration est indubitablement supprimée dans un air froid, pur & sain; mais les fibres y gagnent de la force; & la matiere supprimée ne sauroit causer ni accident ni douleur; au contraire, dans un air humide & mal sain, la transpiration est retenue, les fibres sont relâchés, & la matiere obstruée peut causer beaucoup de désordre & de mal.

2.^o Tout air trop froid, trop humide, tempétueux, arrête la transpiration.

3.^o L'air des villes est généralement plus mauvais que l'air de la campagne; chargé des exhalaisons des habitants, il est plus grossier & moins propre à exciter l'appétit.

4.^o L'air & le bain froid réchauffent les tempéraments robustes, & rendent le corps léger; c'est le contraire pour les gens foibles & débiles, ils en sortent plus glacés, plus pesants; & plus ce froid est soudain, plus il est dangereux.

5.^o Un air frais & agréable est plus mal sain au corps, quand on est échauffé, qu'un air très-froid, ou même que de l'eau froide, lorsqu'on est dans un état naturel, parce que le premier obstrue en relâchant, ce qui rend le corps pesant; au lieu que l'autre, en obstruant, fortifie; ce qui donne de la légéreté.

6.^o Il est très-agréable d'aller se baigner dans de l'eau froide, après un violent exercice mais c'est un plaisir très-dangereux.

7.^o Le jeu de l'éventail arrête la transpiration; il échauffe la tête, & la rend pesante.

8.^o Une pluie continuelle est plus mal saine qu'une continuelle sécheresse, parce qu'elle appésantit.

On se plaint ordinairement davantage de lassitude en été qu'en hiver, non qu'alors on soit plus pesant, car au contraire on se trouve, à la balance, plus léger de trois livres, ou environ, mais parce qu'un air chaud relâche les fibres, & affoiblit.

9.^o Les gens robustes transpirent plus pendant le jour, en été; mais en hiver, c'est pendant la nuit; au lieu qu'en été, la transpiration supprimée les dispose aux atteintes des fievres malignes; en hiver, au contraire, elle est de peu de conséquence, parce que la matiere que l'on transpire, est plus âcre dans la chaleur que dans le froid.

10.^o Un grand feu en hiver fait sur la transpiration le même effet que le soleil en été.

11.^o De toutes les saisons, l'automne est la plus mal saine, parce que la matiere de la transpiration est facilement arrêtée, & facilement corrompue. Pour éviter ce double mal, il faut se tenir bien habillé, & user d'un régime convenable; de cette maniere, on tiendra toujours à près le corps au même degré de pesanteur.

12. En se déshabillant trop tôt au printemps, & en s'habillant trop tard en automne, on court risque d'avoir la fièvre en été, & des fluxions en hiver.

SECTION TROISIEME.

Du Manger & du Boire.

1.^o Le corps transpire peu, soit lorsque l'estomac est trop vuide, soit lorsqu'il est trop rempli.

2.^o Manger beaucoup ne peut que nuire aux personnes qui font peu d'exercice; mais c'est une nécessité à ceux qui se donnent beaucoup de mouvement.

3.^o Si en connoissant la quantité de nourriture qu'on prend chaque jour, on fait y proportionner l'exercice qu'on fait, on possède l'art de vivre en bonne santé, jusques dans la vieillesse la plus reculée (1).

4. Les aliments qui pesent le moins sur l'estomac, sont ceux qui donnent la meilleure

(1) Cet aphorisme, ainsi que bien d'autres, est pris d'Hypocrate.

nourriture & la plus facile transpiration. Quant à la quantité qu'il convient d'en prendre, on peut dire qu'elle est au moins désirée, lorsque, après le repas, le corps se sent aussi léger & aussi actif que si l'on n'avoit rien mangé.

5.° Se coucher sans souper, quoiqu'on ait faim, c'est le moyen de transpirer peu; si on le fait souvent, on s'expose à prendre la fièvre.

6.° Une excellente nourriture légère & de facile digestion, c'est la chair des jeunes animaux, tels que le mouton, le veau, &c., avec le pain de froment préparé avec soin.

7.° Quand on a mangé quatre onces d'un aliment fort & nourrissant, tels que sont le porceau, l'anguile, ou quelques poissons gras, le corps paroît plus pesant que si l'on avoit mangé six onces de quelques aliments qui nourrissent moins, comme du poisson de rivière, des petits oiseaux; car c'est une règle que là où la digestion est difficile, la transpiration est lente & embarrassée.

8.° Des jeûnes inusités rendent le corps trop léger; étant trop souvent réitérés, ils altèrent la santé.

9.° Six livres de nourriture prises tout de suite, dans un seul repas, causent plus de pesanteur & de mal-aise, que huit prises en deux ou trois fois. C'est ruiner peu à peu sa constitution, que de ne faire qu'un repas par jour, dans quelque mesure qu'on puisse manger.

10.° Qui mange plus qu'il ne peut, se

nourrit moins qu'il ne doit , & conséquemment doit maigrir.

11. Il est imprudent de manger d'abord après une grande fatigue de corps ou d'esprit , parce que le corps ne transpire pas.

12.^o Chacun a sa capacité propre des vaisseaux qui peuvent prêter & s'étendre jusqu'à un certain point , & après cela se rétablir eux-mêmes dans leur état naturel ; quatre livres de solides ou de liquides sont , autant qu'il en faut , à quelques personnes , pendant que d'autres pourroient , sans inconvénient , en donner le double à porter sur leur estomac.

13.^o Généralement on devroit prendre à son repas , la moitié plus de liquide que de solide.

14.^o Le gros pain ou le pain bit , tient le ventre libre , mais ne nourrit pas autant que l'autre. Le pain blanc de farine fine , bien séparée du son , nourrit plus & relâche moins ; celui qui est fait avec du levain , se digere aisément , & passe sans peine ; mais celui qui n'a point de levain , plus difficile à digérer , nourrit aussi davantage , quand l'estomac peut s'y faire.

15. Le pain du jour , pourvu qu'il ne soit pas chaud , vaut mieux que le pain de la veille ; la vieille farine fait du mauvais pain.

16. La chair des animaux sauvages est plus sèche que celle des animaux domestiques ; & celle des animaux nourris à l'étable , plus que celle des animaux qu'on tient à la prairie. La

chair des animaux , dans la vigueur de l'âge , & de ceux qu'on a mutilés , est la meilleure ; celle des animaux dont on ne sert pas pour un rude travail , est la plus tendre. La chair des oiseaux qui se nourrissent de grains , est moins humide & moins huileuse que celle des canards & des autres animaux aquatiques.

17. Le mouton convient également aux gens délicats & robustes , mais le bœuf est pesant. Quant au porc , il ne convient qu'aux personnes d'un bon tempérament , & qui font beaucoup d'exercice ; il est trop fort pour les gens foibles , & ceux qui menent une vie sédentaire.

18. Le poisson qui vit dans les étangs , ou , en général , celui qui est fort gras , est de difficile digestion ; mais celui qui vit près des côtes de la mer , est facile à digérer ; le poisson grillé est plus pesant que celui qui est bouilli.

19. Les nourritures amères dessèchent ou constipent ; les acides maigrissent & causent des douleurs d'estomac ; les choses salées excitent à aller à la selle , & à faire de l'eau ; les choses grasses nourrissent les flegmes

20. Le lait convient aux gens maigres , qui penchent à la consommation.

21. Les oignons , les pourreaux & les réforts sont acrimonieux ; la moutarde & le cresson donnent aisément des difficultés d'uriner ; le céleri , au contraire , est diurétique ; toutes les herbes odoriférantes & aromatiques , toutes

les especes de choux , dissolvent la bile. La laitue rafraîchit & relâche ; les concombres sont froids , crûs , pesants , indigestes. Les poires bien mûres relâchent , celles qui ne le sont pas , resserrent ; les pommes un peu aigres se digerent plus aisément que celles qui sont douces & fades ; toutes les especes de légumes sont venteuses , de quelque maniere qu'on les prépare.

22. Le miel pris pur , excite l'urine , purge trop , & affoiblit plus qu'il ne fortifie ; mêlé à d'autres aliments , il est une fort bonne nourriture , & contribue à donner de la couleur.

Du Vin.

23. Le vin pur , si l'on en prend trop , affoiblit ; au contraire quand on en use sobrement , il favorise la digestion & facilite la transpiration , ainsi que les secretions. Les vins doux donnent moins à la tête , & sont plus laxatifs que les vins forts & secs , mais ils gonflent les boyaux ; ils ne valent rien aux bilieux , parce qu'ils augmentent la soif ; ils favorisent plus l'expectoration , & sont moins d. u étiques que les vins blancs & secs. Les vins noirs ou oranges ne peuvent faire que du bien , quand on a le ventre lache , & lorsqu'en même temps on n'aura aucun mal de tête , ni rien qui empêche la salivation , ni de faire de l'eau. Observons encore que le vin trempé est favorable à la tête , à la poitrine , & à tous les

conduits de l'urine , au lieu que le vin pur , & mêlé avec très-peu d'eau , convient mieux à l'estomac & aux intestins ; un verre de vin suffit pour abattre la faim.

De l'Eau.

24. Les eaux qui coulent des terrains élevés, sont les meilleures. On préfère celles dont les sources sont tournées au levant , parce qu'elles sont les plus claires , sans odeur ni goût.

Toute eau produite par la glace ou par la neige fondue, est mauvaise.

SECTION QUATRIEME.

Du Sommeil & des Veilles.

1.° Un sommeil tranquille est très-favorable à la santé.

2.° Après une bonne nuit, on se sent le corps plus léger , tant parce qu'on a acquis de nouvelles forces , que parce qu'on s'est débarrassé d'un fardeau importun , en transpirant.

3.° Tout ce qui empêche le sommeil arrête la transpiration , que rien n'interrompt davantage qu'une nuit inquiète.

4.° La transpiration est plus dérangée par un vent frais du midi , pendant le sommeil, que par un grand froid , durant la veille.

5.° Il suffit de changer de lit pour dimi-

nuer la transpiration, parce que les choses auxquelles nous ne sommes pas accoutumés, nous conviennent rarement, lors même qu'en soi elles seroient préférables.

6.^o Quand, au sortir du sommeil, on baille, & qu'on s'étire bien dans le lit, la transpiration s'en accroît.

7.^o On transpire plus au lit qu'ailleurs, & les matieres qui s'échappent par les pores, sont retenues par les couvertures; c'est ainsi que les gens qui ne se portent pas bien, communiquent leurs maladies aux personnes en santé, avec qui elles couchent; de même, quelquefois, les gens qui se portent bien, s'incommodent respectivement, en se communiquant des humeurs qu'il auroit mieux valu qu'ils ne se transmissent pas.

8.^o On sent qu'on a sûrement bien dormi, quand, au matin, on se trouve l'entendement net, le corps vif & agile.

9.^o Trop de sommeil rend le corps froid, pesant, stupide.

10. La transpiration est plus empêchée, lorsqu'en dormant, on se défait de ses couvertures, que lorsque, durant la veille, on se dépouille de ses habits.

11. Un peu de bon vin fait dormir, & facilite la transpiration; dès qu'on en prend plus qu'il ne faut, il met obstacle à l'un & à l'autre.

SECTION CINQUIEME.

De l'Exercice & du Repos.

1.^o Le corps transpire beaucoup mieux , quand on se tient tranquille dans le lit , que quand on s'y remue & s'y agite.

2.^o Un exercice modéré donne au corps de la légéreté & de la vigueur ; cet exercice nettoie les muscles & les ligaments de toute saleté , & prépare la matiere à se dissiper par la transpiration.

3.^o Si , après le souper , on demeure tranquillement au lit sept à huit heures , on ne cessera point d'y transpirer librement ; passé ce temps-là , on ne fera , en y séjournant , que diminuer & la transpiration insensible , & les excrétiions les plus grossieres.

4.^o De violentes agitations du corps & de l'ame , si elles durent , accélèrent la vieillesse , & hâtent la mort.

5.^o Si , après avoir digéré deux fois dans le jour , les aliments dont nous sommes nourris , notre corps se trouve à peu près de la même pesanteur , avant que nous prenions un nouveau repas , c'est signe que l'exercice nous a fait tout le bien possible.

6.^o Le mouvement du cheval augmente la transpiration des parties supérieures du corps , plutôt que du bas , au-dessous de la ceinture.

Cet exercice fait d'un pas doux, est beaucoup plus sain que le rude trôt; s'il est des personnes infirmes, menacées, ou déjà atteintes de la consommation, qui se trouvent mieux d'une voiture commode que de l'exercice du cheval, il faut leur laisser préférer la première, parce qu'il est question de soutenir leurs forces, & non pas de les épuiser.

7.^o Trotter & galopper fortement dans un mauvais chemin, ou bien s'y faire traîner, soit en carrosse, soit en chaise roulante, est, de tous les exercices, le plus violent, le plus mal sain; outre qu'il précipite la transpiration, & qu'il fait transpirer des matieres encore crues & non préparées, il ébranle trop les parties solides du corps, sur-tout les reins: par la même raison, il est mal sain & dangereux de se livrer au plaisir de sauter.

8.^o On n'aide certainement pas autant la transpiration par le mouvement de la litiere, de la chaise à porteur, ou du bateau, qu'en se promenant; cependant si ces exercices sont continués quelque temps, ils ne peuvent que faire du bien, en disposant le corps à une facile transpiration.

9.^o La danse, si elle est modérée, facilite encore davantage la transpiration; c'est un des exercices le plus sain.

10.^o Les meilleurs exercices à prendre sous le toit, sont la paume à la main, le volant,

la danse , les armes (1) ; & à l'air , la promenade , la boule , le cheval & les voitures.

11.° Là où manque la respiration , on doit recourir à l'exercice ; c'est le grand remede.

SECTION SIXIEME.

De l'abstinence.

1.° L'abstinence entiere & l'excès dans l'usage du mariage , sont également nuisibles à la santé , sur-tout le dernier.

2.° L'excès en ce genre , affoiblit l'estomac , diminue la chaleur naturelle , obstrue la transpiration , d'où naissent les indigestions , les vents , les palpitations de cœur , la gravelle , les catharres & la perte de la mémoire.

3.° Il est encore plus pernicieux en été qu'en hiver , parce qu'en été la digestion se fait plus foiblement ; de sorte que ce qu'on perd , se répare alors avec plus de peine , ajouté que la transpiration étant plus ouverte dans cette saison , l'on s'apperçoit d'abord du plus léger empêchement qui y survient.

4. Après l'estomac , rien ne souffre plus de l'excès dans le commerce des femmes , que les yeux ; il a plus d'une fois attiré la goutte fereine.

(1) On peut y ajouter le tremouffoir qui imite le mouvement du cheval , & qui est excellent pour faciliter la digestion.

5.° On peut s'assurer qu'on ne s'est point excédé, quand après ce qu'on s'est permis, le sommeil n'est suivi ni de foiblesse, ni d'abattement, & quand au contraire la respiration est libre & facile, l'urine d'une couleur & d'une consistance convenable, tout le corps alerte & vigoureux.

6.° Le moindre effort de cette espece, est funeste aux vieillards; tout ce qu'ils en rapportent, c'est du froid, de la pesanteur & de la foiblesse.

SECTION SEPTIEME.

Des Passions.

1.° La colere & la joie augmentent la transpiration; la crainte & la douleur la diminuent. Les autres passions agissent selon qu'elles participent ou qu'elles repugnent plus ou moins à la nature des précédentes.

2.° Ce principe est la clef de ce qu'on observe dans les personnes timides & mélancoliques; elles sont sujettes à des obstructions dans les intestins, à des tumeurs dures dans les diverses parties de leur corps, à des désordres hypochondriaques, & à d'abondantes sueurs froides; rien ne rend la transpiration plus languissante que la crainte & l'affliction; rien ne l'anime davantage que le contentement & la gaieté.

3.° Les maladies que l'on contracte par

l'effort des passions , ne se guérissent pas par les remedes de la médecine ; ce sont des passions contraires qu'il faut y opposer : cependant quelques remedes propres à faciliter ou à affoiblir la transpiration , selon l'exigence du cas , n'y font pas inutiles.

4.^o Une douce joie aide le corps à se décharger du superflu d'une matiere qui n'a pas transpiré ; mais quand elle est extrême & soudaine , elle expulse jusqu'au nécessaire , & si cela dure , elle nuit au sommeil , & dissipe les forces.

5.^o Une nourriture de facile digestion , augmente la gaieté avec la transpiration ; au contraire , celle qu'on digere avec peine , diminue la transpiration , & occasionne la mélancolie.

6.^o Quand la transpiration a été trop violente par une suite de l'effort des passions , on ne se rétablit pas aussi-tôt de l'épuisement qui en résulte , que s'il eût été occasionné par un violent exercice.

7.^o Les gens qui , trop sensibles au gain , jouent avec trop d'ardeur , feront bien de ne pas jouer souvent ; la joie du gain nuirait à leur sommeil , ce qui affoiblirait leur santé , ou bien le dépit que leur causeroit de trop fréquentes pertes , altérerait en eux la transpiration par l'obstacle qu'il y mettroit.

8.^o Il est plus avantageux à la santé de remporter une victoire médiocre qu'une victoire brillante ; tous les extrêmes nuisent.

9.^o Une violente passion donne un choc plus rude à la santé que le plus violent exercice.

10.^o. Les passions qui nous agitent, si elles plus variées ; contribuent à une transpiration font aisée & plus saine, que si nous livrions à une même passion, quelque agréable qu'elle soit.

CHAPITRE DEUXIEME.

De la longue vie, des indications qui l'annoncent, & des moyens qui la procurent.

Il est aisé de voir qu'une longue vie n'est autre chose que l'ouvrage de la nature ou celui de l'art, mais sur-tout des secours de ce dernier, prêté aux forces de la nature par une heureuse association, par l'assiduité constante à employer régulièrement les moyens indiqués par un habile médecin.

Il est des signes naturels auxquels on peut probablement juger qu'un homme est fait pour vivre long-temps. Les principaux signes sont, 1.^o. d'être né d'une famille où l'on vit long-temps, 2.^o d'être toujours tranquille, content & de bonne humeur, 3.^o. d'avoir le corps bien proportionné ainsi que ses parties, 4. le tronc bien nourri, les membres bien articulés

& bien fermes, 5^e. la tête & le col plutôt longs que courts, plutôt gros que petits, à proportion de la taille, 6.^o d'avoir les vaisseaux d'une consistance solide & ferme, les fibres pas trop grosses, les veines larges & élevées, quelque chose de creux dans la voix, la peau ni trop douce, ni trop blanche, 7.^o. de dormir profondément & long-temps. Pour aider la nature à nous procurer de longs jours, on obtient ces effets salutaires, d'un air sain, d'une eau pure, d'une dicte simple & frugale, d'une sage attention à tenir les passions & les inclinations en ordre; en un mot, d'un choix éclairé & prudent de tous les moyens qui peuvent concourir à prolonger la vie, conserver & affermir la santé.

Selon Boerrhaave (1), » une grande abstinence, un régime de la dernière exactitude, des desséchants & des amaigrissants, dont on feroit usage de loin en loin, mais très-rarement, contribueroient admirablement à prolonger la vie ». Ce grand homme s'explique dans la suite avec encore plus de clarté.

» Un changement, dit-il, presque total des humeurs par des résolvents & après cela leur sécretion opérée, par préparation ordinaire de mercure, ou par des décoctions d'attenuants, de dissicatifs & sudorifiques,

[1] *Instit. med.* num. 1059, 1062.

» disposent souvent le corps très-bien, à se
» débarrasser de ses vieilles humeurs, & à
» remplir ses vaisseaux, de suc d'une nou-
» velle matiere vitale; c'est ainsi que l'art,
» ménagé avec intelligence, peut achemi-
» ner à une prolongation de vie. »

Mais oserai-je dire que cette méthode de rajeûnir & de prolonger la vie, doit être employée avec modération par les vieillards, & par les personnes d'une constitution foible & délicate: l'on doit commencer ce traitement par l'usage des aliments liquides, c'est-à-dire, suivre le régime adoucissant, en se purgeant tous les huit, dix & douze jours, pendant le temps de deux ou trois mois, avec des purgatifs doux. Les personnes robustes doivent commencer par quelques saignées plus ou moins réitérées, suivant leurs forces, l'âge, la constitution de leur tempérament. Dans un âge un peu avancé, on feroit bien de travailler à changer toutes les humeurs du corps, en les atténuant par un régime adoucissant, pendant quinze, vingt, trente, quarante jours ou deux mois, si le cas l'exige, & cela au moins une fois tous les six, huit ou dix ans.

CHAPITRE TROISIEME.

Des causes des maladies.

Les maladies sont causées par diverses choses, qui blessent l'action, qui altèrent & déperissent l'équilibre, dont j'ai parlé plus haut : la justesse se perd entre les fluides & les solides, les sécretions se dérangent, les fucs dérangés dans leurs cours, croupissant dans les veines capillaires, ou ralentis, causent tous les maux qui traversent la vie des hommes.

Tout cela vient du dérangement de la circulation du sang, tant de sa partie rouge que blanche : ces désordres produisent des catharres, des fluxions, des rhumatismes, des congestions flegmoneuses ou sanguines, qui se font dans les visceres, les inflammations qui s'ensuivent dans les uns, & les sécretions suspendues dans les autres, les suppressions des humeurs qui font les évacuations naturelles, soit sanguines, séreuses ou lymphatiques, soit la transpiration qui doit se faire par la peau, ou celle qui se fait à travers les membranes, dans les entrailles, &c. ; d'un côté, le genre membraneux excite dans les entrailles différentes coliques, des douleurs, spasmodiques, histériques, des obstructions dans les glandes, causées par la lymphe ralen-

tie & durcie , enfin tant d'affections chroniques qui ont souvent leurs sieges dans le méfenteré.

SECTION PREMIERE.

De l'Enfance.

L'enfance commence au moment de la naissance , & se prolonge jusques à l'âge de quatre ans ; c'est de ce moment que nous apportons la cause originaire de mille maux , ou peut être le germe de tous ceux de notre vie : le méconium est cette cause originaire , s'il ne se vuide en peu de temps.

La plus grande partie des causes des maladies , nous vient dès notre naissance par la négligence des meres , assez dénaturées pour abandonner le soin de leurs enfants à des nourrices dont elles ne connoissent le plus souvent ni les mœurs , ni les facultés , ni les tempéraments : il faut qu'une mere ait bien peu de tendresse pour le fruit de son amour , puisqu'elle l'abandonne aussi-tôt qu'il est né.

La premiere cause vient donc de ce que les meres ne nourrissent pas leurs enfants en les privant du colostum , c'est-à-dire du premier lait qui est le purgatif naturel qui doit évacuer la cause originaire des maladies : la nourrice étrangere donne le teton à l'enfant avant l'expulsion du méconium , qui est une matiere noirâtre qui ressemble assez bien à

la poix, dont son estomac & ses intestins se trouvent remplis en naissant; le lait que l'enfant tette n'est pas plutôt reçu dans son estomac, qu'il s'aigrit & fait naître des vomissements, des coliques violentes, des diarrhées, des convulsions, & enfin il devient une source intarissable d'infirmités qui les conduisent le plus souvent à la mort.

Les convulsions naissent des matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les intestins ou boyaux de l'enfant; l'acreté de cet excrement irrite les nerfs de ses visceres, & de là il passe dans le sang, & lui donne une mauvaise qualité qui dérange pour toujours les fonctions qui entretiennent la santé & la vie. On peut faciliter la sortie de ces matieres par l'usage qu'on fait faire à l'enfant de quelques cuillerées à café de sirop de chicorée composé avec la rhubarbe, en le mêlant avec partie égale de bonne huile d'amandes douces : on peut même leur en donner toutes les fois que l'on croit que l'enfant est atteint de coliques ou de quelques dérangements dans ses fonctions, en le dilayant dans une partie égale d'eau tiède. La dose est d'une once qu'on leur fait boire dans l'espace de cinq à six heures, en l'augmentant suivant l'âge. On peut aussi employer le sirop de fleurs de pêchers ou celui de rose pâle, de la même maniere & à la même dose que le précédent.

La seconde cause est certè mauvaise méthode de les emmailloter fortement avec des bandes qui les privent de tout mouvement : ces entraves sont la source la plus ordinaire d'un grand nombre de maux dont les tendres nourrissons sont affligés.

La troisieme cause est l'usage pernicieux, des aliments au-dessus de la force de leur estomac : la quantité qui surcharge ce viscere, l'affoiblit, le détend, & le rend incapable de faire la digestion. Ces aliments pris à l'excès étant mal digérés, ne nourrissent point l'enfant ; mais, au contraire, ils deviennent la source de plusieurs maladies, comme les obstructions, la noueure, les écrouelles, les fievres lentes, la goutte, le scorbut, la consommation, & enfin ils finissent par la mort.

La quatrieme cause vient souvent de la mauvaise santé des peres & meres ; on peut regarder l'intempérance & la mauvaise constitution des parents comme la source de la mauvaise santé des enfants : il en résulteroit un grand bien pour l'état, si les personnes qui sont nées mal-saines passoient leur vie sans se marier, à supposer que l'un ou l'autre se trouvât attaqué d'écrouelles, scorbut, vérole ou de toutes autres semblables infirmités : ces maladies prennent racine dans les familles, & elles se transmettent aux descendants. Quel affreux héritage laissent de tels parents à leurs enfants ? Ne vaudroit-il pas

mieux que ces malheureux restassent célibataires, que de multiplier à l'infini, des maladies incurables ?

Je vois avec regret un grand nombre d'enfants infirmes ou mal sains par les mêmes causes que je viens de décrire ici en abrégé : je m'estimerois très-heureux, si la description de toutes ces effrayantes causes des maladies qui nous affligent pendant le cours de notre vie, pouvoit ramener quelques femmes à leur devoir : j'ai trop de confiance en la tendresse d'une mere, pour croire qu'elle ne puisse trouver des moments & des moyens de donner une seconde vie à un être intéressant, qui aura un jour le désir ardent de connoître celle à qui il est redevable de son existence physique. Il convient donc qu'ils soient nourris du lait de leur mere, qui naturellement leur doit être plus propre qu'un lait étranger.

On dira peut-être qu'il est impossible que toutes les femmes puissent nourrir leurs enfants, parce que les meres n'ont pas toujours du lait immédiatement après l'accouchement ; mais ce n'est point alors une raison suffisante pour les confier à des mains étrangères, parce qu'en essayant de faire tetter l'enfant, on trouve le moyen de faciliter la venue du lait. Une autre raison qui devrait y engager, c'est que la mere préviendroit par là toutes les maladies auxquelles elle est ex-

posée dans ses couches : si en attendant la venue du lait de la mere, la foiblesse de l'enfant exigeoit l'usage de quelques aliments, on lui donneroit quelques cuillerées d'eau légèrement miellée, ou du lait de vache, mêlé avec partie égale de bonne eau.

Ce premier lait, que la nature destine au nouveau né, peut lui nettoyer les premieres voies, lui être avantageux, lui éviter des tranchées & prévient les autres maladies qui naissent des mauvaises digestions, qui arrivent toutes les fois qu'on lui fait prendre un lait plus âgé que celui que la nature lui a préparé dans les mamelles de sa mere. Cet abus est pernicieux non seulement au nouveau né; mais encore aux meres, par les dangers qu'elles courent, & les inconvénients auxquels elles s'exposent de perdre leur lait.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une nourriture destinée à des enfants qui périront peut-être, ou languiront toute leur vie par la privation d'une substance dans laquelle ils ont été conçue.

Les meres qui se refusent au devoir naturel de nourrir leurs enfants, ou bien qui ne peuvent s'en acquitter, doivent au moins lui donner le premier lait, dix ou douze jours, & ensuite faire le choix d'une nourrice vertueuse, saine, gaie, propre, & que son lait soit blanc & doux, de bonne odeur, sans aucun goût étranger; & s'il est possible qu'il

soit nouveau autant que faire se peut, & plutôt un peu plus séreux qu'épais, afin que l'enfant puisse le digérer plus aisément. En un mot, que la femme veuille nourrir ou non, elle préviendra toujours les funestes effets qu'un lait repercuté peut causer, en présentant le tétou à l'enfant dès que les mamelles commencent à fournir le premier lait & toutes les fois que leur gonflement l'exige; & quand elle voudra faire passer son lait, elle aura soin d'éloigner peu à peu les distances de l'allaitement, en observant une diette convenable, en usant d'aliments doux & légers, de boissons & de lavements diurétiques. Ces moyens dissipent peu-à-peu le lait, & éviteront tous les accidents dont les femmes en couches sont menacées: on évite que le lait une fois séparé dans les mamelles, ne rentre dans le sang. Si nonobstant ce secours, les mamelles s'engorgent toujours plus, ou deviennent tendues, on observe alors une diette plus sévère, & on adapte des cataplasmes anodins sur ces parties.

A l'égard du régime du nourrisson, l'on suivra celui des enfants, décrit dans cet ouvrage, au chapitre des régimes.

La nourrice doit bien faire attention, si l'enfant rend des matières par les selles, & s'il urine au bout de sept ou huit heures après sa naissance, si non elle ne tardera point à le faire visiter par quelques personnes instrui-

tes pour savoir si les voies des parties excrémenticielles ne sont point percées.

Elle doit être continuellement attentive à remarquer ce qui excite leurs cris & ce qui leur cause des agitations violentes, pour empêcher qu'ils ne tombent dans quelques maladies; la propreté leur est très-nécessaire, leurs cris viennent souvent de ce qu'ils sont dans un état de mal propreté: » j'ai connu » un enfant, dit Galien, qui crioit jour & » nuit, sans que le mouvement ni la musique » le pussent appaiser un instant: après bien » de recherches, je trouvai que le lit, les » linges & le corps de l'enfant étoient extrêmement sales, je le fis laver, on lui donna » du linge blanc, & le moment d'après il » tomba dans un doux sommeil qu'il continua pendant plusieurs heures ».

Les habits des enfants ne doivent être ni trop étroits, ni trop pesants, la nourrice ou la gouvernante aura soin de rejeter la cruelle méthode de les habiller avec des corps de baleine ou autres vêtements étroits, qui, sous un vain prétexte de former la taille, gênent la respiration & empêchent la circulation du sang: ces mesures inutiles ne servent le plus souvent qu'à leur causer plus d'incommodités & de difformités qu'elles n'en préviennent & les empêchent de profiter & de croître: on évitera de se servir d'épingles, crainte de les blesser. Ces nourrices doi-

vent , autant qu'il leur est possible , concourir à conserver la santé de ceux qui leur sont confiés , & dès qu'ils tombent malades elles consulteront sans délai une personne de l'art : elles leur donneront quelques mouvements dans un air sain , soit dans le berceau ou sur les bras ; & lorsque leur santé sera rétablie , elles les accoutumeront peu à peu à faire la plongette dans l'eau froide & cela par gradation , c'est-à-dire qu'elles commenceront par les plonger dans de l'eau un peu tiède de trois en trois, de quatre en quatre jours, en augmentant ou en diminuant suivant la force & la constitution de l'enfant ; ensuite elles l'essuyèrent bien avec un linge avant que de l'habiller. L'on doit commencer cet usage à quatre , à cinq ou à six mois après sa naissance & pendant l'été.

Les meres ou les nourrices feront attention de ne pas faire coucher leur enfants avec elles , ni avec d'autres personnes avant l'espace d'une année , & même il seroit très-avantageux pour eux de ne les jamais coucher avec des personnes au-dessus de leur âge.

SECTION DEUXIEME.

De l'Adolescence.

Elle commence à quatre ans & va jusqu'à dix ou douze , c'est l'âge où les enfante com-

mencent à être un peu raisonnables ; c'est dans ce temps où les parents doivent travailler à les accoutumer à l'obéissance & leur inspirer tous les principes de la vertu, comme parle le célèbre Locke, relativement à l'éducation des enfants, §, 35, 36 & 37. » C'est le temps, dit-il, de renoncer à ses propres désirs, » de réprimer ses passions & de suivre purement & simplement ce que la raison lui » propose comme le meilleur, quoique sa » passion l'en veuille détourner pour l'entraîner ailleurs ; on voit tous les jours des » parents qui, par l'indulgence excessive qu'ils » ont pour leurs enfants lorsqu'ils sont encore » petits, gâtent en eux tous les principes » de la nature & qui s'étonnent ensuite de » voir des ruisseaux impurs, après qu'ils en » ont eux-mêmes empoisonné la source. Si » un enfant a été accoutumé à avoir tout » ce qui lui venoit à la fantaisie, dans le temps » qu'il étoit à la robe, doit-on être surpris » qu'il mette tout en usage pour être traité » sur le même pied, lorsqu'il porte le haut » de chausse ? Les peres & meres ne doivent » donc pas ignorer combien les complaisances » excessives sont funestes à des enfants qu'ils » aiment. Les libertés qu'ils prennent, augmentent peu à peu leurs fantaisies & forment en eux des habitudes qui ruinent leur » santé, & gâtent leur cœur. C'est principalement dans la jeunesse que les parents

» doivent travailler à l'éducation de leurs
» enfants ».

C'est dans cette aimable saison de la vie qu'on doit former les jeunes gens aux habitudes vertueuses qui contribuent toujours à leur santé & à leur réputation. Car sans la vertu les meilleures constitutions ne sauroient parvenir à la fleur de l'âge, moins encore à la vieillesse.

Les jeunes gens qui s'abandonnent à la volupté & aux autres passions effrenées, avant l'âge viril, s'apperçoivent bientôt que leur tempérament à demi-formé ne sauroit soutenir long-temps une vie livrée aux excès du vin, des femmes, &c.

Le libertinage les prive pendant le reste de leur vie de la jouissance de cette brillante santé que l'on doit si chèrement conserver.

L'homme sage qui n'a mis aucun obstacle aux vœux de la nature, est devenu à l'âge viril un homme robuste, capable de soutenir sans fatigue les plus violentes passions : guidé alors par une raison mûre qui fait le garantir des illusions de l'imagination, par laquelle la jeunesse séduite est souvent entraînée dans l'erreur, il jouit sans excès des plaisirs réels qui lui sont destinés.

La prudence lui fait éviter tout ce qui est nuisible à sa santé, & prolonge la jouissance de ses plaisirs; si les passions lui ont coûté des peines, il se trouve bien dédommagé,

par l'avantage de la longue durée des plaisirs modérés.

Qu'il est heureux pour des enfants de naître d'une constitution vigoureuse & d'une santé parfaite ! ils font la félicité présente de leurs parents & leur préparent dans leur vieillesse la plus douce consolation.

Les enfants étant parvenus à l'âge de puberté, ont donc plus besoin d'être veillés dans leur conduite, de crainte qu'ils ne se familiarisent avec divers vices, comme l'impureté, l'ivrognerie, le luxe & la paresse ; vices qui les rendent malheureux en abrégeant leurs jours par des souffrances mortelles qui font payer cher à ces intempérants les débauches auxquelles ils se sont livrés, & qu'ils ne quittent que lorsque les sources de la vie sont épuisées ; trop heureux encore s'ils ne transmettent à leur famille les maux qu'ils se sont attirés par leur inconduite ! Quels regrets ne doivent pas avoir les peres & meres de voir périr leurs enfans par le trop de complaisance qu'ils ont eu pour eux, & par le peu de soin qu'il ont pris à veiller sur leur conduite ! Les parents doivent donc bien profiter de l'heureux temps de la jeunesse, pour plier l'ame au devoir, pour lui faire contracter les habitudes de la vertu, pour la former, sur toute chose, à la modestie & à l'obéissance ; c'est là le moyen d'assurer au corps tout ce qui est essentiel à la santé dans le cours de la vie.

Mais, me dira-t-on, il n'est guere possible de faire entendre raison aux jeunes gens & d'empêcher que dans l'ivresse des passions ils ne se livrent à des excès qui abrègent leurs jours dès le printemps de leur vie, ou qui en empoisonnent la fin par l'amertume des remords & les douleurs des maladies dont ils sont tôt ou tard incommodés. Si la chose est difficile, elle n'est pas impossible, c'est l'ouvrage d'une sage discipline, celui du bon exemple, d'une éducation vertueuse, que les parents doivent donner à leurs enfants, & s'ils ne se trouvent pas en état de la leur donner, ils sont obligés de la leur faire donner par des personnes vertueuses, en les plaçant dans des écoles, pensions ou colleges, où la religion, la vertu & les mœurs brillent dans tout leur éclat; c'est aux peres & aux meres à veiller de près sur leurs enfants & à se faire de leur éducation une affaire capitale: enfin ils ne doivent rien négliger pour les faire entrer de bonne heure dans le chemin de la vertu, afin qu'en avançant en âge, ils ne s'en détournent jamais. L'esprit & le corps des enfants doivent être nourris suivant l'âge, la force & la constitution du tempérament, c'est-à-dire que les jeunes gens doivent être nourris d'aliments simples & faciles à digerer, leur boisson sera de l'eau pure ou mêlée avec quelques gouttes de bon vin. L'exercice modéré leur est très-nécessaire, ainsi que le sommeil.

SECTION TROISIÈME.

De l'âge viril.

Cet âge commence à 25 ans, & s'étend jusqu'à 50 ; c'est le temps où la force, & la consistance de la santé, dépendent principalement des habitudes de tempérance & de modération, que l'on a prises dès l'enfance & dans lesquelles on s'est affermi pendant sa jeunesse.

Un homme qui est parvenu à cet âge doit connoître son tempérament ; savoir, s'il est sanguin, phlegmatique, mélancolique ou colérique ; le connoissant, il sera attentif sur lui-même pour contenir ses passions dans de justes bornes du côté qu'elles pourroient être funestes à sa santé, en se refusant les excès que l'expérience lui aura appris être contraires à sa constitution, & il persistera par la même raison à faire usage de ce qui lui convient le mieux ; alors ou jamais, on doit connoître que si on ruine la force de son tempérament, on risque de le détruire sans ressource.

Ces exemples, hélas ! ne sont que trop fréquens & sur-tout dans les villes.

Les jeunes gens devroient bien employer le temps de leur jeunesse & de l'âge viril, afin qu'après cela ils pussent se retirer de la fatigue des affaires qu'il ont eu pendant tout ce temps là, pour se livrer à des amusements

ou au plaisir de cultiver quelques plantes dans leurs jardins ; afin de faire tout ce qui pourra contribuer à l'agrément de leur esprit & à la vigueur de leur corps.

SECTION QUATRIEME.

De la vieillesse.

Personne n'ignore que de tous les biens temporels , la santé est le plus précieux ; c'est un bien sans lequel tous les autres seroient insipides , & qui seul nous met en état de remplir convenablement nos devoirs. Qu'y a-t-il donc de plus intéressant que de donner tous ses soins à la conserver & à l'affermir , en observant , autant qu'il est possible , les regles qui peuvent y contribuer ?

En général , chaque individu doit favoir par sa propre expérience quelles sont les choses dont on a trouvé que l'usage étoit nuisible : cette connoissance doit suffire pour porter tout homme sage à se les refuser , comme soins immodérés , soucis rongeurs pour la fortune , application profonde & passionnée pour l'étude , humeurs inquietes & chagrines : en un mot , on doit éviter tout ce qui peut altérer & affoiblir une bonne constitution , à tout âge , mais principalement dans la vieillesse , autant que l'on peut , on doit fixer sa demeure dans un lieu où l'air est pur & sain ,

proportionner soigneusement la nourriture que l'on prend à l'exercice que l'on fait, étant fort modéré dans l'un & dans l'autre ; c'est la maniere de se conserver en santé & de vivre long-temps.

Un vieillard doit se retrancher peu à peu des aliments solides pour en prendre de liquides, il doit toujours sortir de table avec un reste d'appétit : s'il lui arrive de faire quelques excès, il doit les réparer le jour suivant, par la diette & même la continuer, jusques à ce que l'estomac soit parfaitement rétabli ; il doit faire en sorte que toutes les fonctions & les évacuations aient lieu régulièrement, ainsi que le sommeil, il faut qu'il se tienne le corps bien propre & bien couvert, sur-tout l'estomac, les bras & les jambes ; & pour faciliter la digestion, il portera une piece piquée sur sa poitrine & sur son estomac. Il se brosera ou se frotera souvent pour augmenter le mouvement du sang, il tâchera d'être toujours content, de bonne humeur, d'avoir une conversation agréable, de se faire aimer des jeunes gens & de se plaire à les fréquenter, en leur racontant quelques aventures des plaisirs de sa jeunesse.

SECTION CINQUIEME.

Des personnes robustes.

Quand on jouit des douceurs d'une fanté affermie, que ne doit-on pas faire pour se conserver cette heureuse existence ! Les personnes de cette constitution ne doivent abuser de leurs forces, ni se permettre des emportements dans aucune passion, ni se livrer trop à la joie & aux plaisirs ; ils peuvent néanmoins boire & manger indifféremment de tous les aliments dont les hommes font usage, ils peuvent même varier leur manière de vivre, c'est-à-dire, qu'ils mangeront tantôt plus, tantôt moins ; ils habiteront tantôt à la ville tantôt à la campagne, ils feront beaucoup d'exercices & tantôt moins ; en un mot, il convient qu'ils s'accoutument à tout, afin d'être prêts à la destination où la divine providence jugera à propos de les placer. Malgré ce que j'ai avancé, il est de la prudence que le tout soit avec modération & sans excès ; leur vigueur & leur force sont un trésor, il faut donc qu'ils les conservent pour se soutenir au milieu des infirmités inséparables de la vie humaine.

SECTION SIXIEME.

Des gens foibles & délicats.

Ils doivent continuellement travailler à gagner par la tempérance ce qu'ils perdent

journallement par une fuite naturelle de leur foiblesse, de leur situation ou de leur application, cette classe est en grand nombre dans les grandes villes, & sur-tout parmi les gens qui menent une vie studieuse & sédentaire ; ces personnes doivent prévenir les accidents dont il sont menacés. Les gens de lettres, dit » M. VansWieten, qui menent une vie » sédentaire & qui pâlisent sur leurs livres, » sont souvent exposés à une apoplexie. » On doit sur-tout s'accoutumer à souper légèrement.

Gallien nous cite un bon exemple : » j'étois » né, dit-il, d'une constitution foible & infirme, & pendant ma jeunesse je fus successivement attaqué de diverses maladies assez sérieuses, mais à l'âge de 28 ans, & alors instruit qu'il y a des règles sûres pour la conservation de la santé, je pris la résolution de m'y soumettre, & depuis ce temps là les ayant observées avec exactitude, j'ai eu le plaisir de me voir délivré de toutes maladies jusqu'à ce moment, à la fièvre près que j'ai eue de temps en temps pour un jour, & qui n'étoit que le fruit des fatigues attachées à ma profession & à une pratique pénible.

» Quiconque fait préserver son corps de toutes humeurs vicieuses & nuisibles, n'a à craindre aucune maladie, à moins qu'elles ne viennent ou de quelques contagions,

» ou de quelques violences extérieures. Et
 » qu'est-ce qui empêcheroit qu'on ne réussît
 » à garantir son corps de ces pernicieuses
 » humeurs ?

Cet auteur se nourrissoit toujours des aliments les plus simples, & quand il étoit accablé d'affaires, il ne mangeoit que du pain seul : je conviens cependant que les aliments liquides sont plus faciles à digérer, mais il faut qu'ils soient simples : enfin ce grand homme nous fait bien voir que la tempérance est très-nécessaire à tous les hommes, mais principalement aux personnes d'une mauvaise constitution. Jean-Jacques Rousseau observe que la tempérance & l'exercice sont les deux meilleurs médecins du monde.

Il auroit pu ajouter que si tous les hommes les pratiquoient exactement, la médecine seroit inutile ; mais la plupart des gens vivent comme s'ils n'avoient ni maladie ni mort à craindre, ils appellent au contraire l'une & l'autre par l'intempérance & la débauche qu'ils pratiquent tous les jours.

On demandoit un jour à Boerrhaave quelles étoient les causes de plusieurs maladies ignorées des anciens, il répondit *coquos numera*, comptez les cuisiniers : il auroit pu ajouter, dit M. Clerc, histoire naturelle de l'homme malade, tom. I. pag. 167, & *otiosos*. L'inertie & la mollesse influent plus sur le physique que sur le moral ; mais malgré l'exemple &

les préceptes des anciens, on dédaigne la gymnastique ; & le disciple d'Hérodius qui en fut l'inventeur, ne persuade personne ; cependant tout le monde convient que la santé est le plus précieux de tous les biens : par quelle fatalité en abuse-t-on aussi-tôt qu'on en jouit ? Pourquoi même en la recherchant fait-on absolument le contraire de ce qu'il faut pour la conserver ? Ressembleroit-elle à la liberté dont on ne connoit le prix qu'après l'avoir perdue ? On veut se bien porter, & on change l'ordre de la nature, la nuit prend la place du jour, l'homme aussi ennemi de lui-même que de ses semblables, emploie dix bras au service d'un ventre, on lui sert dans un repas les productions des deux hémisphères, les fruits & les vins des différentes parties du globe : accablé de nourriture, il ne quitte la table que pour digérer dans un fauteuil ; le café & les liqueurs viennent l'y trouver, il ajoute de nouveaux feux au feu vital, mais bientôt l'estomac en souffrance lui reproche ses excès ; c'est un volcan qui renferme des matières en fermentation, la chaleur se répand dans les veines, les vapeurs montent à la tête, & Lucullus accablé s'endort. A son reveil, il se plaint de flatuosités, de gonflements, &c. ; on appelle un médecin qui prescrit l'usage du thé ou des boissons délayantes tièdes qui le font digérer par indéjection. Voilà

notre maniere de vivre ; mais ceux qui se conduisent ainsi ne vivent pas long-temps.

L'auteur de la nature nous a créé avec des passions, des desirs & des appétits naturels ; pourquoi ne pas suivre l'inclination de la nature ? elle se plaît dans des aliments simples & sans apprêt. Imitons les autres animaux, & mettons en pratique les leçons qu'ils nous donnent dans toute leur conduite : l'homme seul se livre aux excès & court à sa propre destruction.

Un grand écrivain parle en ces termes, au sujet de la tempérance (Adisson) : » quant
 » à moi, quand je vois ces tables à la mode,
 » couvertes de toutes les richesses des quatre
 » parties du monde, j'imagine voir la goutte,
 » l'hydropisie, la fièvre, la léthargie & pres-
 » que toutes les autres maladies cachées en
 » embuscade sous chaque plat.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes suivissent l'avis que donne un grand auteur moderne (M. Tissot) ; c'est, dit-il, d'éviter les mélanges de différents aliments, & de ne jamais se permettre plus de deux, ou tout au plus trois plats à chaque repas ; celui qui se borne à un seul, fait encore mieux : je connois, ajoute-t-il, un vieillard respectable, qui étant assez valétudinaire à 40 ans, s'imposa la loi de ne jamais manger que d'un seul plat, il a tenu parole, & est parvenu à l'âge de 90 ans, jouissant d'une excellente
 santé,

santé, de toute la force de son esprit & de toute la vivacité de ses sens.

Si l'on réfléchit un moment sur cette variété étonnante de mets, dont les tables sont servies, sur le nombre des choses différentes dont on surcharge son estomac en très-peu de temps, on trouvera peu d'usages plus ridicules; & quand on en observe les suites, on voit qu'il y en a peu de plus dangereux.

» Voyons, maintenant, dit Horace, (1) quels
» sont les avantages de la frugalité. Pre-
» mierement avec elle on se porte bien;
» pour en être bien convaincu, rappelez-
» vous quelques-uns de ces repas simples dont
» vous vous êtes si bien trouvé; mais dès
» qu'avec les ragoûts & le rôti on mêle le
» gibier, le poisson, &c. les viandes douces
» se changent en bile, & une pituite vis-
» queuse fait mille ravages dans l'estomac.

*Accipe nunc victus tenuis quæ quantaque secum
offerat, &c.*

(1) Sat. II. Liv. II.



CHAPITRE QUATRIEME.

Des préceptes les plus importants sur la maniere de prévenir les maladies.

R E G L E G E N E R A L E.

On est toujours maître de prévenir les maladies, quand on cherche à en éviter les causes; pour cela, on doit commencer dès l'enfance.

1°. Les peres & meres ne doivent jamais perdre de vue la santé de leurs enfants, leur bonne ou mauvaise constitution s'établit dans leur enfance; il est donc bien nécessaire que les parents remplissent les devoirs les plus essentiels de leur état; c'est de nourrir, d'élever, de former eux-mêmes, le corps, l'esprit & le cœur de leurs enfants, en employant tous les moyens capables de fortifier leur constitution, & d'éloigner d'eux tout ce qui peut tendre à l'affoiblir.

2°. Les meres ne doivent point manquer au devoir naturel, qui est de nourrir elles-mêmes de leur propre lait leurs enfants

3°. Les faire laver avec de l'eau un peu tiède, mêlée avec quelques gouttes de bon vin, & continuer ce lavage tous les deux, trois ou quatre jours, ensuite les mettre sur des linges fins, secs & bien lessivés, sans les priver d'aucun mouvement par des bandes,

comme on est en usage de faire ; & si absolument on veut les bander , que ce soit sans les serrer , après quoi on les couvrira de pareils linges & d'une simple couverture , & on leur changera de linges quand ils seront sales.

4°. Si les meres n'ont pas du lait pour donner à leurs enfants , lorsque la nature paroît avoir besoin de quelques aliments , on y substituera l'eau miellée ou sucrée, le lait de vache, ou celui de chevre , mêlé avec partie égale de bonne eau. 5°. On leur donnera à tetter de deux en deux ou de trois en trois heures dans le commencement , & de trois à quatre dans la suite, de sorte qu'au troisieme ou au quatrieme mois , l'enfant doit être accoutumé à passer la nuit sans tetter.

6°. Quand les dents de l'enfant commencent à s'annoncer par un gonflement des gencives , on lui donnera une croute de pain à mâcher , & on lui frotera ces parties avec un petit morceau de drap ; ces moyens previennent tous les accidens qui pourroient survenir dans la suite.

7°. On lui refusera toute espece de sucrerie, ainsi que les mauvais fruits , & au contraire les fruits bien murs, de bonne qualité, pris avec modération, leur sont très-salutaires.

8°. On abandonnera les enfants dans le temps où ils doivent marcher, au soin de la nature ; quand leurs bras & leurs jambes auront assez de force , ils marcheront seuls sans

aucun secours , on ne doit cependant pas les abandonner à eux-mêmes , crainte qu'ils ne tombent & se fassent mal ; on les tiendra bien propres, soit dans le berceau, soit ailleurs, on les habillera dans toute saison avec des vêtements très-simples , légers , aisés & libres, & le tout attaché avec des rubans ou avec des cordons.

9°. On les accoutumera peu-à-peu aux intempéries de l'air & aux changements des saisons, c'est-à-dire, au chaud & au froid ; ils doivent toujours avoir la tête découverte au-dessus de l'âge de 15 à 18 mois, c'est l'âge où l'on peut sevrer les enfants : si on les prive du teton avant un an pour le moins, on fait tort à leur constitution, on les accoutumera peu-à-peu au sevrage en leur donnant à tetter de temps en temps & par l'usage des aliments que j'ai recommandé au régime des enfants, décrit dans cet ouvrage, au chapitre des régimes. On proportionnera toujours les aliments à la force de l'enfant, sans le forcer à manger ni à boire, comme on est en usage de faire ; on les réglera pour la quantité des aliments & pour l'heure du repas, leur boisson sera de l'eau miellée, de l'eau avec un quart de lait, ou de l'eau pure. On leur fera faire un exercice modéré dans un bon air, autant que leurs forces le permettront : on les fera amuser pendant la promenade à jouer, courir, sauter, jusqu'à ce qu'ils soient un peu fatigués.

Les peres & les meres ne forceront jamais leurs enfans à aucun travail que ce soit, avant l'âge de cinq ou six ans : alors on peut commencer à leur apprendre à lire par une espece d'amusement , continuant ainsi jusqu'à l'âge de puberté ; ensuite on peut les forcer tout doucement à l'étude ou à d'autres occupations , suivant leurs inclinations. On les fera coucher dans des appartemens bien aérés, sans rideaux ni alcove.

SECTION PREMIERE.

*Des moyens de prévenir les maladies des labou-
reurs & des artisans.*

1°. Les laboureurs doivent éviter tout excès de travail , d'exercice & de toute occupation quelconque ; & lorsqu'ils seront obligés à quelques excès , ils doivent les tempérer par le contraire de ce qui les cause , & par l'usage des aliments adoucissans & rafraîchissans , en suivant les régimes humectans ou adoucissans , que l'on trouvera décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes. Ils doivent bien faire attention à ne pas dormir sur la terre humide , à l'ardeur du soleil , au ferein de la nuit , ni de rester dans leurs habits trempés par des pluies fraîches , & de ne pas se reposer dans un endroit froid ayant chaud , ni de boire de l'eau ou toutes

autres liqueurs froides , crainte d'arrêter la transpiration sensible ou insensible , qui deviendroit pour lors la cause de plusieurs maladies très-dangereuses , comme inflammation de poitrine , pleurésie , fausse ou vraie , esquinancie , rhume , inflammation de bas-ventre , érisipelle , &c.

Si on a le malheur de commettre une de ces imprudences , il faut recourir promptement à une abondante boisson chaude , d'une infusion de mauves & de fleurs de sureau , qu'on peut couper avec moitié de lait : l'usage des lavements est très - nécessaire , ainsi que les fomentations de mauves sur les parties affligées. Si , malgré ces secours , la transpiration ne s'établit pas , & qu'au contraire la fièvre se déclare , il faut sur le champ se faire saigner , & même réitérer la saignée si le cas l'exige , & continuer les autres secours , en suivant le régime des maladies aiguës , décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes ; continuant ainsi jusqu'à parfaite guérison. Si la maladie paroît se déclarer sérieuse , l'on suivra le traitement des maladies aiguës , qui se trouvera décrit dans ce même ouvrage.

Enfin , l'on suivra l'inconstance du temps & de la saison dans la manière de s'habiller ; c'est-à-dire que lorsque le temps sera froid , on prendra les habits d'hiver pour ne les quitter que quand les chaleurs seront bien rétablies , & en agir de même dans les degrés de chaleur.

Les artisans sont partagés en différentes classes, les uns sont exposés à travailler continuellement auprès d'un feu ardent, les autres, dont le métier les oblige à être habituellement dans l'eau, & en un mot, tous ceux qui par profession sont obligés de rester dans la malpropreté, & qui pour la plupart respirent un air corrompu par les vapeurs fétides & animales, &c.

Toutes ces personnes doivent faire construire leurs forges ou métiers, de manière à pouvoir les ouvrir de tous côtés, afin que l'air y circule plus facilement; les autres feront en sorte de respirer un bon air, autant qu'il leur sera possible: enfin les uns & les autres doivent avoir la propreté en partage, c'est-à-dire qu'ils changeront de linge & d'habits toutes les fois qu'ils seront sales, & se laveront très-souvent, & sur-tout les mains, avant de prendre leur repas. Tous les ouvriers auront soin de se nourrir avec des aliments de bonne qualité, afin de réparer les forces qu'ils perdent journellement par le trop grand travail, & ils éviteront toutes sortes de débauches; ces précautions préviendront un grand nombre de maladies.

Il est encore très-nécessaire pour prévenir les maladies & se conserver en santé, de connoître son tempérament, afin de suivre un régime analogue à la constitution de chaque individu.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des tempéraments en général & en particulier.

Hypocrate nous a enseigné que (1) le corps humain contient quatre humeurs d'un caractère tout différent, par rapport au chaud, au froid, à l'humide & au sec; savoir, le sang, le phlegme, la bile jaune & la bile noire, qui se décharge souvent de ses humeurs, soit par des vomissemens, soit par les selles; que la santé dépend d'une juste proportion dans leur mélange, & dès qu'il en est une qui prévaut sur les autres, il en résulte quelques maladies.

Tous les hommes ont donc chacun leur tempérament, c'est-à-dire qu'il y a une proportion particulière au mélange différent des éléments qui composent leur corps: toute la nature est composée des mêmes éléments simples; ce n'est que la diversité des combinaisons qui différencie les êtres entr'eux, une infinité de circonstances font changer la constitution originaire des tempéraments, comme l'âge, les aliments simples dont on fait usage, l'air qu'on respire, le climat qu'on

(1) *De natur. hom.* pag. 225, 226.

habite , la maniere de vivre que l'on observe les exercices que l'on fait , &c. Voilà pourquoi on ne trouve jamais une seule qualité dans le même sujet ; elles sont presque toujours combinées ensemble ; ce qui le modifie de différentes manieres. Ainsi nous distinguerons quatre sortes de tempéraments : le chaud & l'humide est le sanguin , le chaud & sec est le bilieux , le froid & sec est le mélancolique , & le froid humide , est le phlegmatique. On peut encore appeller un cinquieme tempérament , le parfait.

SECTION PREMIERE.

Du temperament parfait.

On appelle un tempérament parfait un homme médiocrement grand , bien proportionné : une fraîcheur douce & humide occupe l'habitude de son corps , son esprit n'est ni téméraire , ni timide , il tient un juste milieu entre la précipitation & la lenteur , la compassion & la justice ; il aime ses amis , il est prudent , mange & boit modérement , son tein vif & animé , répond au reste de son corps , il dort peu & d'un sommeil tranquille , il soutient bien les veilles , ses cheveux blonds dans sa jeunesse deviennent bruns avec l'âge.

Ce portrait est bien difficile à rencontrer dans la nature humaine , il y a tant de cir-

constances qui s'opposent à cette constitution parfaite, qu'elle est presque imaginaire; tous les hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe, les uns vers le chaud, les autres vers le froid, quelques-uns vers le sec, & les autres vers l'humide.

SECTION DEUXIEME.

Du sanguin.

On connoit le tempérament sanguin par une égale & facile circulation du sang, le pouls grand, fréquent & médiocrement fort, par beaucoup de chairs fermes, de larges veines bleues, distendues; par une quantité de poils bruns, par un visage ou un teint de couleur de rose, la peau douce, l'esprit gai & sociable, par un contentement & une générosité bienfaisante; cela le dispose à une santé affermie & à de longs jours. Il faut dans ce tempérament, évacuer, tempérer & rejeter les échauffants & les irritants.

SECTION TROISIEME.

Du bilieux.

On distingue le tempérament bilieux, par un pouls dur, grand & prompt, & par une grande quantité de poils noirs répandus sur le corps; par la dureté & la maigreur de

la chair, par une couleur pâle, brune, sèche & jaunâtre, causée par une abondance de bile; par une dureté sèche & fort élastique, dans les fibres & dans les veines, par l'opiniâtreté, la colere, auxquelles ce tempérament est sujet; par des urines rouges & des matieres fécales, jaunes & d'une odeur fétide. Les gens de cette complexion ont le sang chaud & léger, circulant avec grande vitesse, il dispose le corps à des maladies aiguës & donne à l'ame une promptitude & une impétuosité habituelle dans toutes ses délibérations & dans toutes ses actions: ces personnes doivent éviter toute occasion de dispute, ainsi que l'usage des liqueurs, l'exercice violent & tout ce qui peut les enflammer.

SECTION QUATRIEME.

Du mélancolique.

Les signes du tempérament mélancolique sont un pouls dur, petit & lent, la peau lisse & polie, d'une couleur terne & brune, causée par la bile noire, & ont le poil très-noir, une grande maigreur, ou grand dessèchement, ils dorment peu & sont timides, fins, obstinés, craintifs, tristes, sujets à la colere & à la rancune; ils ont une grande pénétration d'esprit, les vaisseaux ferrés, robustes, maigres, les humeurs tenaces qui

se séparent ou se changent difficilement; le sang épais & pesant, circule lentement, dispose le corps tant à des obstructions glandeuses qu'à des abattements & des épuisements fâcheux; les substances seches, âcres, sont très-nuisibles aux mélancoliques; mais ils se trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amolit ou dissout doucement & sans âcreté.

SECTION CINQUIEME

Du phlegmatique.

Les signes qui caractérisent les phlegmatiques sont un teint pâle, un pouls petit, lent & paresseux, la peau unie, molle, les poils blonds, fins & croissants lentement, le corps blanc, enflé, mou, gras, foible & pesant, les vaisseaux larges, flasques & profonds; ils ont l'esprit timide, craintif & sans vivacité, le sang gluant, qui circule avec lenteur, dispose le corps à des tumeurs purulentes, affections hydropiques, & l'ame à la stupidité. Les personnes de ce tempérament sont sujettes à la pituite & ont très-peu de passion de l'ame, ils ont l'esprit froid: les choses humides & froides leur sont contraires, tout ce qui échauffe, fortifie ou dessèche, leur convient.

Je n'ignore pas qu'on ne sauroit toujours

distinguer aisément au premier coup d'œil, quel est le tempérament de chacun en particulier ; mais au moins n'est-il point d'homme de bons sens, qui, par sa propre expérience sur des observations réfléchies, ne puissent parvenir à savoir avec certitude, quel tempérament existe en lui ; ce qui suffit dès qu'on se connoit. On peut prendre ses précautions & au moyen de quelques soins, prévenir les maux à craindre dans sa constitution. S'il survient quelque maladie, on ne doit jamais faire aucun remede que l'on n'ait n'examiné la cause de la maladie & la nature de son tempérament, pour faire les remedes & y adopter un régime convenable suivant le cas.

CHAPITRE SIXIEME.

Du régime en général.

Le régime est une maniere de vivre, qui comprend ce que nous appellons proprement diete & tout ce qui a rapport à la conservation de la vie ; car on ne doit pas s'imaginer qu'on n'entende par ce mot que ce qui regarde le boire & le manger ; la diete embrasse généralement tout ce qui peut être avantageux au corps humain : on renferme dans cette classe le choix de l'air que l'on respire, le boire & le manger, le repos & l'exercice, les bains, l'usage des femmes, le sommeil &

les veilles , les évacuations auxquelles le corps est sujet , enfin toutes les passions de l'ame.

On distingue deux sortes de régime , celui qui convient dans l'état de santé , & celui qui est nécessaire dans la maladie ; ce ne sont pas seulement les malades qui ont besoin de régime , mais ceux qui se portent bien , pour éviter les maladies.

CHAPITRE SEPTIEME.

Du régime des tempéraments.

Pour bien proportionner le régime à tous les hommes en particulier , il faut les distinguer selon leur âge , leur tempérament , leur force , leur profession & le climat qu'ils habitent.

SECTION PREMIERE.

Régime du parfait.

Le régime du tempérament parfait consiste à entretenir la juste proportion des évacuations , suivre les loix de la sobriété , comparer l'usage des aliments au degré de l'exercice.

Les aliments qui n'offrent point de difficultés à digérer , qui cependant exigent un certain travail de l'estomac , sont ceux qui conviennent le mieux à ce tempérament , comme

le bon pain de farine de froment ou mêlé avec un tiers de seigle , la chair des animaux , tels que le bœuf , le mouton , le veau , &c. les pois , les fèves , les riz , l'orge , le gruau , leur conviennent aussi , leur boisson sera mêlée de partie égale de vin avec de l'eau ; il faut en même temps un exercice modéré , peu de veilles & des passions douces.

C'est pourtant de tous les tempéraments celui qui est le plus en état de supporter le froid & le chaud , les excès dans le boire & le manger , & qui peut s'accoutumer à une vie plus variée.

Le tempérament parfait , qui est celui auquel tout le monde doit aspirer , est extrêmement rare , & quand quelqu'un a le bonheur d'en jouir , il en est bientôt privé , parce qu'il ne peut guere subsister au milieu des agitations inévitables de la vie ; c'est pourquoi nous ne nous arrêtons pas beaucoup à lui tracer des loix.

SECTION DEUXIEME.

Régime du sanguin.

Ce tempérament approche plus du parfait que les autres ; en conséquence les personnes sanguines doivent user avec modération pour leur nourriture ordinaire , du pain bien levé & bien cuit , des viandes des animaux

qui vivent d'herbes ou de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau & la volaille, bouillis ou rotis, les herbes potagères leur font très-utiles; en un mot, ils feront usage de toutes les choses nécessaires à la vie, avec prudence & modération; ils éviteront tous excès de table, de moleffe, parce que l'intempérance détruiroit facilement l'heureuse & robuste constitution dont ils jouissent. Leur boisson sera du bon vin mêlé avec partie égale d'eau de ruisseau ou de fontaine, & ceux qui abondent beaucoup en sang, doivent absolument éviter l'usage des mets salés, des vins & de toutes liqueurs spiritueuses, de même que des viandes animales, pour se borner au pain & aux substances végétales; leur boisson sera de l'eau pure, du petit lait, &c. Ils feront un exercice proportionné à la quantité des aliments qu'ils prendront, pour faciliter & entretenir toujours la liberté de la transpiration, en ne s'exposant point mal à propos à l'alternatif d'un air chaud & froid. Les gens délicats de ce tempérament doivent faire usage de l'exercice modéré, à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie: ils doivent éviter la trop grande quantité de pain, les mets trop succulents, qui peuvent augmenter la quantité du sang, & quand les unes ou les autres de ces constitutions se trouveront dans le cas d'avoir trop de sang, ce qu'elles connoîtront par un pouls fort,

plein & vif, des maux de tête, des pesanteurs, des étourdissements, des saignements de nés, des vaisseaux pleins ou gonflés, l'haleine chaude, le visage coloré, les yeux allumés ou appesantis, cet état menace des accidents qu'on doit prévenir par ce qui suit. Or, pour remédier aux maladies inflammatoires auxquelles ce tempérament est fort sujet, il faut qu'ils se mettent à un régime très-simple & qu'ils se fassent saigner, qu'ils prennent des lavements & boivent beaucoup d'eau, & peu ou point de vin, qu'ils se nourrissent des fruits bien murs & d'herbes potageres; enfin, ils éviteront en général tout ce qui peut échauffer & augmenter la quantité du sang.

SECTION TROISIEME.

Régime du bilieux.

Comme la bile domine sur les autres humeurs, les organes digestifs sont forts & vigoureux dans ce tempérament. La digestion se fait promptement, l'appétit est vif, aussi ces personnes ne peuvent soutenir le jeûne: les laboureurs & les artisans de ce tempérament, ou toute personne qui se fatigue par l'exercice, digèrent facilement les aliments mucilagineux; le pain le plus dur & le moins fermenté se digere dans leur estomac, & y fait assez de résistance, pour

qu'ils puissent s'en contenter ; la nourriture , au contraire , qui seroit trop légère , se dissiperoit trop promptement , & ne suffiroit pas à la force de ses organes. Les personnes qui ne font point ou très-peu d'exercice , peuvent manger du pain bien fermenté , peu de viande , éviter sur-tout les poissons de mer pourris , ou ceux qui tendent à le devenir ; il en est de même du gibier , dont ils ne doivent faire usage que rarement & en l'assaisonnant avec du vinaigre & du sel. L'usage des légumes , comme les pois , les fèves , les riz , l'orge , le gruau & les soupes de farine , leur conviennent bien ; ils devroient presque toujours boire de l'eau , parce que le vin & les liqueurs leur sont très-contraires , ils doivent même boire plus abondamment que dans tout autre tempérament , parce que leurs fibres trop tendues , ont besoin d'être relâchées par des humectants , des rafraichissants & des adoucissants.

Les fruits bien murs , comme les mûres , cerises , pêches , poires , raisins & fraises , de même que le légume frais , les cardes , les choux-fleurs , artichaux , asperges , petites fèves , sont les meilleurs aliments dont ils puissent se nourrir ; ils éviteront l'air chaud , l'usage du vin , des liqueurs spiritueuses , des aliments échauffants , les veilles & les passions vives ; en un mot ils tâcheront de se procurer un exercice & une dissipation modérés. Ce

régime prévientra des maladies très-graves qui naissent d'une tension forte, de l'excès de chaleur, de sécheresse & d'acreté dans les humeurs, dont ce tempérament est susceptible.

SECTION QUATRIEME.

Régime de phlegmatique.

Dans ce tempérament, la pituite est surabondante, les fibres en sont relâchées & toutes les humeurs sont épaisses & visqueuses, il est donc bien nécessaire que les personnes de cette complexion préviennent les maladies dont ils sont menacés, & cela en s'affujettissant à un exercice constant & à l'usage des aliments convenables. Le bon pain bien fermenté, bien cuit & rassis, doit faire la base de leur nourriture; il seroit encore meilleur s'il étoit cuit deux fois, on peut leur permettre la viande des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton & la volaille, grillé ou rôti, les végétaux qui ont des sels qui portent aux urines, ceux qui ont un léger principe à l'alkali volatil, enfin ceux qui contiennent un aromate gracieux, doivent servir d'assaisonnement à leur nourriture; leur boisson ne doit pas être abondante, ils peuvent boire du vin pur, quelquefois même des liqueurs fermentées, de forte biere, du café & du

chocolat ; il faut sur-tout avoir soin de ne pas noyer les digestions par des lavages inutiles ; il n'y a pas de constitution dans le corps humain qui supporte mieux la diette exessive & le jeûne , il est même salutaire pour elle de manger peu & rarement : l'exercice leur est extrêmement utile , l'augmentation de chaleur qui en résulte , est propre à fondre & à briser les glaires ; aussi ne voit-on point de tempérament pituiteux parmi les soldats , les laboureurs & tous ceux qui sont obligés de vivre du travail de leurs mains , c'est le tempérament propre de l'enfance , il appartient plus aux femmes qu'aux hommes , il fuit l'oïsveté , & le travail le détruit insensiblement ; ils éviteront l'usage des jeunes animaux , tels que le veau , l'agneau & le cochon de lait , comme aussi des aliments & boissons acides ; ils feront usage de temps en temps de quelques purgatifs , qui , pris à propos , réchauffent & dégagent ; ils doivent éviter l'air froid & humide ; les maladies qui affligent ce tempérament sont toutes celles qui dépendent d'une abondance de sérosité : telles sont les extravasations d'eau , les engorgements , l'œdeme , l'hydropisie , la langueur , la foiblesse , la pituite , les obstructions froides , les glaires & les flatuosités.

SECTION CINQUIÈME.

Régime du mélancolique.

Le régime de ce tempérament doit être fort exact ; en conséquence, ceux qui sont mélancoliques doivent faire usage d'un grand air, des aliments de facile digestion, comme le bon pain bien fermenté & cuit de la veille ; les viandes des animaux qui ne mangent que de l'herbe, & la jeune volaille, doivent être la base de leur nourriture ; les herbes potageres doivent en être l'assaisonnement ; on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la melisse, la cannelle, le melilot, &c., l'eau pure, le petit lait est pour eux la boisson la plus convenable, un bon vin rouge en petite quantité, le vin blanc, la petite bière, le cidre coupé avec partie égale de bonne eau sont les boissons qu'on peut employer ; les fruits bien murs conviennent dans cette constitution : il faut aider à la digestion de tous ces aliments par un exercice modéré, soit à cheval ou autrement, pris dans un bon air, par l'enjouement d'une compagnie gaie, aisée : toutes les dissipations agréables sont des remèdes pour les mélancoliques ; ils doivent éviter la grande dissipation & l'oïssiveté, afin de prévenir les maladies vaporeuses & hystériques

dont ils sont menacés : les gens de ce tempérament doivent avoir un ami dans leur médecin, qui les traite avec complaisance, sans quoi les malades s'impatientent, se dégoûtent de même que les médecins.

Pour pouvoir juger de la nature de ces différents tempéraments, il faut d'abord consulter, comme nous l'avons dit, les signes qui caractérisent chaque espèce de tempérament, & adapter les règles que nous venons de prescrire à chaque personne en particulier. Il est vrai qu'il y a toujours complication dans ces différents tempéraments, les uns avec les autres, qui changent les indications du régime : souvent les caractères de deux ou trois tempéraments sont dans un même sujet, au même degré de prééminence, le sanguin s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le phelgmaticque avec le bilieux, &c. ; il faut pour lors assortir ensemble les régimes & les remèdes de ces deux constitutions, en ayant égard à l'humeur dominante.

SECTION SIXIEME.

Du régime des femmes.

La première différence qui se présente est celle des sexes constitués pour la propagation de l'espèce ; mais quelques différents que soient les corps des deux sexes à certains égards,

ces différences n'influent en rien sur les loix que nous allons leur prescrire pour le régime. Le corps des femmes est naturellement plus fluët, plus mince & plus délicat que celui des hommes; cette texture rend la respiration moins considérable, la circulation y suit les mêmes loix; mais l'espace qu'il parcourt est moins vaste, & les vaisseaux sont plus petits; ce qui fait que les femmes ont ordinairement plus de chaleur que les hommes, que les vibrations de leurs fibres sont plus vives, leur estomac est plus foible que celui des hommes, l'éruption des regles porte presque toujours une atteinte aux fonctions de ce viscere.

Les femmes doivent s'observer sur la nourriture encore plus que les hommes, elles devroient préférer de faire plusieurs repas au lieu d'un grand, éviter l'usage de tout ce qui peut être difficile à digérer, se faire d'autant moins d'habitude, qu'elles sont plus vives & qu'elles éprouvent plus que les hommes, tous les inconvénients des désirs déréglés; d'ailleurs la femme doit suivre les préceptes que nous avons tracés en général sur les tempéraments, selon la nature de celui dont elle se trouve.

SECTION SEPTIEME.

Du régime des enfans.

Aussi-tôt que l'enfant vient au monde, il doit se nourrir du lait de sa mere; mais souvent on le confie à une nourrice, qui sans amitié pour lui & par intérêt pour elle, lui refuse la nourriture qui lui est nécessaire, & lui en substitue une autre fort dangereuse; on ne sauroit donc être trop attentif à choisir d'abord la nourrice que l'on veut donner à un enfant, & avoir continuellement les yeux sur elle, pour qu'elle ne lui donne pas une nourriture indigeste, comme la bouillie du pain de seigle, du vin, du fruit & autres aliments dangereux qui sont la cause de la mort de la plupart des enfans qui viennent au monde.

La seule nourriture qui leur convient pendant les six ou sept premiers mois, est le lait de la mere ou celui de la nourrice, & à cet âge on peut y suppléer par la panade suivante :

Prenez une demie de lait de vache, faites la bouillir avec deux onces de mie de pain écrasée; ajoutez ensuite un un jaune d'œuf, un peu de sucre, délayez le tout ensemble pour en donner à l'enfant en plusieurs fois. Mais si au bout de deux mois après sa naissance,

naissance, la mere n'a pas suffisamment de lait pour nourrir l'enfant, on lui fait prendre de temps en temps quelques cuillerées d'une bouillie faite avec le lait de vache, le sucre, le jaune d'œuf ou du lait avec un peu de sucre : on l'accoutume à cet usage en lui en donnant petit-à-petit avec une petite cuiller à café ; on peut même en donner lorsqu'il tette, en mettant la cuiller près du teton de la nourrice.

Ces précautions ne sont bonnes que pour suppléer au défaut du peu de lait de la mere ou de la nourrice, qui est toujours préférable à toute autre nourriture, jusqu'à l'âge de neuf ou dix mois ; & alors on peut leur donner de la soupe faite avec le bon pain trempé au bouillon gras, ou quelques soupes très-légères faites avec la farine de froment, de riz, d'orge, &c. La nourrice qu'on donne à un enfant doit éviter l'usage des aliments âcres & échauffants, de même que les liqueurs spiritueuses & les exercices violents, pour ne prendre avec modération que les aliments qui sont de bonne qualité, ainsi qu'un exercice & des passions modérées.

Elles doivent observer que comme les enfants sont d'une nature fort chaude, & qu'ils croissent beaucoup, ils doivent prendre de la nourriture très-souvent en petite quantité & faire beaucoup d'exercice ; c'est par cette raison qu'on ne devoit pas gêner leurs nou-

vements ; les aliments mucilagineux les mieux cuits & bien fermentés sont ceux qu'on doit leur donner ; on leur fera manger peu de viande ; les œufs , les panades , les légumes légers & les fruits doux leur sont bons ; on doit détremper leur nourriture avec de la boisson , pourvu qu'elle ne soit pas abondante , il faut leur interdire le vin, le thé, le café & les boissons échauffantes.

S E C T I O N H U I T I E M E.

Du régime de l'âge de puberté.

La puberté est le temps où le corps des deux sexes commence à différer. Les viscères paroissent acquérir une action qu'ils n'avoient pas, & toute la nature semble renaître ; la force des vaisseaux est plus grande, la chaleur plus vive, le sang plus fougueux ; on doit donc éviter à cet âge les aromates, les aliments de haut goût, spiritueux, les exercices violents & sur-tout l'usage des femmes, qui est extrêmement pernicieux dans cet âge, ou on a besoin de toute sa force pour l'accroissement du corps, qui est très-considérable ; par la même raison on doit user des aliments très-nourrissants, comme les farineux, la chair des vieux animaux, le bœuf, le mouton ; le pain bien préparé, & ne faire aucun usage du vin pur ni des liqueurs spiritueuses, qui resserrent prodigieusement l'action des fibres

& empêchent leur extension, qui est si nécessaire pour l'accroissement.

SECTION NEUVIEME.

Du régime de l'âge viril.

Lorsque l'homme est parvenu dans l'âge viril, il est dans toute sa force, & peut par conséquent se nourrir de tous les aliments qu'on lui présente; il doit avoir pour regle générale de proportionner sa nourriture aux différents exercices qu'il fait & de s'accoutumer à tout; il ne s'agit plus pour lors que de modifier le choix de ses aliments, selon ses forces & son tempérament.

SECTION DIXIEME.

Du régime de la vieillesse.

La vieillesse est sèche & froide, & approche beaucoup de la mélancolie; ainsi on doit tâcher de la retarder en entretenant la souplesse des fibres par l'usage du régime humectant ou adoucissant, en évitant l'usage des aliments d'une nature âcre & échauffante; ainsi que les exercices violents & les passions vives.

La panade, les soupes de farine de froment, le chocalat doivent faire la base de la nourriture des vieillards; & après un léger repas, ils peuvent prendre un peu de repos; ensuite un peu d'exercice dans un air plutôt humide que sec.

Ils peuvent faire usage le matin ajeun d'une

décoction de chicorée douce & du miel , pour fondre & diviser les humeurs épaissés.

Leur Boisson doit être un vin léger , mêlé avec un peu d'eau.

Le travail de l'esprit desseche encore plus que celui du corps , sur-tout quand il est joint aux veilles & aux fortes méditations ; c'est ce que les vieillards doivent éviter soigneusement , & proportionner l'usage des aliments , ainsi que leur sommeil ; à l'exercice qu'ils auront pris.

S E C T I O N O N Z I E M E.

Régime des hommes livrés aux exercices violents.

Les hommes qui sont livrés par leur état à des exercices violents , doivent faire plus de dissipation que les autres ; il convient par conséquent qu'ils prennent plus de réparation & qu'ils fassent usage d'aliments qui résistent plus long-temps à l'action des vaisseaux : ainsi le pain de seigle le moins fermenté , les légumes , comme les pois & les fèves , peuvent servir de nourriture à toutes les personnes occupées à des travaux pénibles : l'orge , le riz , le millet & les autres substances farineuses qui se digerent très-bien , n'entretiendroient pas assez long-temps les organes digestifs.

C'est un soin essentiel de faire succéder un long repos aux travaux forcés ; sans cette précaution les fibres fatiguées perdroient leur ressort.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux artisans & aux soldats, lorsqu'ils ont souffert des sueurs excessives ; il faut aussi, quand ils changent de climat & d'aliments, qu'ils s'y habituent par degré : leur boisson ne doit être que de l'eau dans les temps chauds ; on peut ajouter à l'eau quelques gouttes de vinaigre sur chaque verre, la limonade faite avec les citrons, les plantes acides, comme l'oseille, sont aussi très-salutaires : toute l'attention qu'on doit avoir, c'est de n'user jamais d'eau croupie ni mal saine.

SECTION DOUZIÈME.

Régime des artisans sédentaires.

Il y a des gens qui sont obligés par état de mener une vie sédentaire, par conséquent faisant moins d'exercice que les autres, ils doivent aussi beaucoup moins prendre de nourriture. Le pain bien cuit, le suc des viandes, les fruits bien murs doivent être la base de leur nourriture ; il faut qu'ils évitent l'ivrognerie & ne fassent usage du vin qu'en médiocre quantité, ils ne doivent pas non plus trop boire de l'eau, parce qu'elle relâcheroit les fibres & les rendroit encore plus foibles ; ils peuvent de temps en temps faire usage des plantes antiscorbutiques, comme

le creffon , le raiffort , & tout ce qui peut élever le ton de leurs fibres.

SECTION TREIZIEME.

Du régime des gens de lettres.

L'étude qui fait le principal ornement de l'esprit & qui l'éleve au dessus des autres hommes , ne sert qu'à affoiblir le corps & à le rendre encore plus sujet aux maladies ; le travail d'esprit , l'attention profondément fixée sur un objet , occupe l'ame , & laisse toutes les fonctions du corps en suspens. Cette distraction des sens mene aussi à la suspension des fonctions ; il faut donc regarder l'étude & la méditation comme des obstacles à la santé , l'estomac des gens de lettres fait presque toujours mal ses fonctions , leurs sécrétions sont plus lentes , leurs humeurs moins travaillées , la posture qu'ils tiennent en étudiant nuit à l'action du bas ventre ; aussi les gens de lettres sont-ils assez généralement constipés , maigres & sujets aux infirmités.

Ces personnes devroient faire plus d'exercice à proportion que les autres , pour réparer , autant qu'il est possible , les effets de l'inanition dans laquelle ils sont habituellement , ils devroient faire usage des bains , ne jamais se mettre à l'ouvrage pendant que l'estomac est en digestion ; il ne faut pas non plus qu'im-

médiatement après leur repas, ils fassent de grands exercices; il est nécessaire que l'esprit & le corps restent en repos pendant deux ou trois heures, de maniere que l'on peut prendre un exercice modéré après ce espace de temps, & ensuite se mettre à travailler. Les heures du matin & celles qui précèdent le repas, sont les plus avantageuses pour le travail de l'esprit.

Le choix des aliments est aussi essentiel aux gens de lettres que l'exercice; leur nourriture doit être composée de pain cuit de la veille, du mouton & de la volaille, rôtis ou bouillis, les fruits bien murs, les herbes potageres bien apprêtées leur sont convenables, ils peuvent aussi faire usage après leurs repas d'une décoction legere de café; mais la meilleure façon seroit de le prendre en infusion; parce qu'il contient moins de parties acres & échaufantes.

Ils ne prendront point d'échaufants, tels que les liqueurs, fausses au jus ou épices, ainsi que des végétaux aromatiques & acres, tels que les oignons, la muscade, la moutarde, la canelle, &c.

Leur boisson doit être de bon vin mitigé avec de l'eau, ils doivent boire le matin une légère infusion de chicorée douce, coupée avec du lait, pour laver leur sang qui est sujet à s'épaissir, & avoir l'attention de modérer toujours leur travail d'esprit à celui du corps.

SECTION QUATORZIEME.

Du régime des maladies aiguës.

Les maladies aiguës sont celles qui parcourent leur temps avec rapidité , & qui se terminent par la vie ou par la mort du malade dans peu de temps ; le régime de vivre y est très-essentiel , & la moindre erreur qu'on y commet, peut éloigner la guérison ou même hâter la mort.

Comme ces fortes de maladies sont en partie commises par la nature , le grand point consiste à ne pas opposer d'obstacles à ses efforts.

Si la nourriture est donnée à propos , elle devient une source de force pour la nature , si non , c'est un fardeau pénible qui l'accable plutôt que de la soulager.

La fièvre qui n'est autre chose qu'un effort de la nature , pour broyer & diviser la matière de la maladie, est le symptôme principal des maladies aiguës.

Quand la fièvre est trop vive , il faut en arrêter les efforts , en donnant beaucoup de boissons délayantes , des lavements pour détendre les fibres & diminuer leurs forces & peu de nourriture ; car autrement on partageroit les forces de la nature qui seroit occupée à travailler la nourriture , tandis qu'elle

doit réunir ses efforts pour préparer & chasser la matiere morbifique.

Lorsque la fièvre commence à paroître, il faut retrancher toute nourriture solide, & ne prendre pendant les trois premiers jours qu'une décoction légère d'orge mondée, qui sert de nourriture & de boisson au malade; on peut encore faire usage d'une décoction de chicorée, de fleurs de violette, d'oseille, ou d'une tisane de veau, avec une poignée de chicorée & de bourrache, de la limonade faite avec le citron, le petit lait, l'eau de poulet, &c.

A mesure que les symptômes de la maladie diminuent, on peut donner du bouillon au maigre ou quelques crèmes de riz, & à mesure qu'ils déclinent, on augmente peu-à-peu la nourriture jusqu'à la parfaite convalescence, & alors on suit le régime des convalescents décrit ci-après: enfin le régime des maladies les plus graves, comme celles des poulmons, les fluxions de poitrine, les pleurésies, celles qui affectent l'estomac, les intestins, les inflammations du bas ventre, les plaies faites à l'estomac, au foie, aux intestins ou aux autres parties nécessaires à la digestion rendent la nutrition de la nourriture très-difficile; aussi ne faut-il dans les premiers jours de ces maladies nourrir les malades qu'avec de l'eau de poulet ou de veau. Les

enfants, les vieillards & les personnes délicates

sont moins sujets à la diete dans les maladies aiguës que les autres personnes ; en conséquence ils peuvent faire usage des bouillons faits avec ce qui suit :

Prenez de la laitue , de la chicorée , du cerfeuil & de l'oseille une poignée , six onces & demie de pain, faites bouillir le tout pendant demi-heure dans trois livres & demie d'eau , coulez ensuite avec expression , & jetez dans cette décoction , gros comme deux noix du beurre frais , deux pincées de sel , après faites lui jetter un bouillon & divisez la en quatre parties pour la donner au malade de trois en trois ou de quatre en quatre heures : enfin on suivra le régime analogue à la maladie , à l'âge , à la constitution & au tempérament.

S E C T I O N Q U I N Z I E M E .

Du régime des maladies chroniques.

On appelle maladies chroniques toutes celles qui passent le terme de quarante jours ; ainsi il arrive souvent que les maladies aiguës dégènerent en chroniques ; de ce genre sont tous les ulceres tant intérieurs qu'extérieurs , soit qu'ils soient occasionnés par des causes dépendantes du mécanisme du corps ou qu'ils soient produits par quelques opérations chirurgicales.

Une autre classe est celle de la goutte , des rhumatismes & des autres maux douloureux

très-long, les maladies de la peau, comme la galle, les dartres & les érisypelles.

De toutes ces maladies, les unes sont accompagnées de fièvre, les autres sont sans fièvre décidée, il est nécessaire d'examiner l'état de la fièvre, la force & la durée des symptômes, & de suivre un régime plus ou moins exact, suivant la violence du mal. Au reste, on doit toujours proportionner la nourriture à la force de la nature & à l'exercice que l'on fait : on peut suivre le régime adoucissant.

Toutes les maladies qui dépendent de la foiblesse des fibres & de la mauvaise qualité des liqueurs, sont les squirrhés, les hydro-pisies, la cachexie & toutes celles qui sont accompagnées de langueur : les aliments plus corroborants que nourrissants, comme les vins les plus forts, donnés en petite quantité, les échauffants, conviennent dans cet état.

On ne doit point se départir du principe de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent, de ne prescrire que des aliments aisés à digérer, comme le pain bien fermenté & bien cuit, la viande des vieux animaux, bouillis ou rotis, les œufs, &c. & de ne se permettre aucune nourriture lourde & malfaisante ; on doit se procurer sur-tout un air pur & serein, faire beaucoup d'exercice à pied ou à cheval, prendre de la dissipation, bannir le chagrin & l'inquiétude.

SECTION SEIZIEME.

Du régime humectant.

Nous entendons par ce mot , tout ce qui peut humecter le sang & les humeurs , & relâcher doucement les fibres ; tel est un air frais & humide , une boisson abondante , des aliments humectants , comme la soupe , les légumes ; c'est - à - dire , les crêmes de riz , d'orge & de gruau , les herbes potageres , le lait même , s'il peut passer ; c'est de toutes les nourritures la plus convenable ; mais il faut commencer par le prendre à petite dose , en augmentant graduellement la quantité , jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. La meilleure façon d'en user , est de le prendre aussitôt qu'il est tiré ; on doit avoir attention de mettre un linge fin sur le pot pour recevoir le lait de l'animal & le boire tout de suite : si l'estomac ne peut pas s'y accoutumer , on le donne coupé avec partie égale d'eau d'orge , ou une décoction de chicorée douce. L'usage des lavements , des bains tièdes , un exercice modéré , un sommeil long & tranquille , de la dissipation , point de chagrin ni d'inquiétude : il est essentiel sur-tout d'éviter les liqueurs spiritueuses , les exercices violents , les passions de l'ame & les aliments échauffans.

SECTION DIX-SEPTIEME.

Du régime adoucissant.

On entend par ce régime tout ce qui peut adoucir le sang & en détruire l'âcreté ; tels sont les aliments mucilagineux & adoucissants, comme les riz, l'orge, le gruau, les gelées de viande, le lait de femme, de chevre, d'ânesse, & sur-tout, pour la facilité d'un chacun, celui de vache ; le petit lait (1) pris en boisson tous les matins, les bouillons, & eau de poulet, de veau, de grenouille, de tortue, l'eau de riz, d'orge, les infusions des plantes adoucissantes, les décoctions des bois sudorifiques, les lavements, les bains réitérés, un

(1) Voici comme on le prépare, on prend une pinte de lait de vache qu'on met dans un pot de terre vernissé, on le place sur les cendres chaudes, on y met dix grains de presure qu'on a délayée dans trois cuillerées d'eau, on la mêle avec le lait, & à mesure qu'il s'échauffe il se caille, & lorsque le petit lait est bien séparé de la partie cazeuse, on le passe au travers d'un tamis ou d'un linge fin, & quand il est bien égoutté, on le clarifie de cette manière ; on met un blanc d'œuf dans une bassine d'argent ou de terre vernissée, on le fouette dans un verre de petit lait, & douze ou quinze grains de crème de tartre, (un grain veut dire le poids d'un grain de froment.) on ajoute le reste du petit lait, & l'on fait bouillir le tout jusqu'à ce que le blanc d'œuf se congele &

air frais , un exercice doux & modéré , des passions douces , un sommeil paisible , & généralement tout ce qui peut mettre le calme dans la machine.

SECTION DIX - HUITIEME.

Régime des Convalescents.

Ils doivent premièrement renoncer à toute application sérieuse , telle que la lecture , l'écriture , le jeu , & généralement tout ce qui peut fatiguer les organes & déranger les fonctions , comme le chagrin , la colere , les passions violentes , les mauvaises odeurs , &c. Ils auront soin de chercher à se distraire par la compagnie ou par les plaisirs innocents , & à

enveloppe la partie cazeuse ; lorsque le petit lait est parfaitement clair , on le fait filtrer au travers d'un linge fin , qu'on arrange sur un entonnoir ; ce petit lait doit avoir une couleur verdâtre.

Autre maniere de clarifier le petit lait.

Prenez une pinte de lait de vache , délayez-y gros comme une fève de presure , mettez le pot dans l'eau bouillante & l'y laissez pendant une demie heure , ensuite retirez le du feu , laissez le refroidir & passez le par une étamine fine ou par un linge très-fin sans expression. On prépare encore le petit lait en le faisant bouillir , soit avec l'ozeille , soit avec des pommes renette coupées par rouelles , &c.

bien mâcher les aliments dont ils feront usage , & que ces aliments soient pris avec beaucoup de modération , afin qu'ils ne se surchargent point l'estomac , qu'ils soient simples & de bonne qualité , comme le bon pain , le bœuf , le mouton & la vollaille boullie ou rôtie. Leur dessert sera d'une compôte de poires ou d'une pomme ou poire cuite , de confiture ou de gelée de groseille , & le tout en petite quantité.

Leur boisson sera d'un quart ou un tiers de bon vin dans de bonne eau de fontaine ou de ruisseau ; un demi verre d'eau à la fin du repas aide à la digestion : leur potage se fera de riz , d'orge , de gruau ou de pâte de bonne farine de froment.

Leur bouillon sera fait avec du bœuf , du cœur de veau ou de celui de mouton , en y joignant un quartier de poularde ou de chapon , & de quelques petites herbes potageres.

Leur repas doit être pris par intervalle de quatre , cinq ou six heures les uns des autres , l'on joindra à ce régime l'usage de la bière qui suit :

Prenez des racines de benoîte ou cariophilata , de gentiane , d'angelique sauvage bien épeluchée , de grains ou baies de genievre légèrement concassés , de limaille de fer , de chacune quatre livres ; mettez le tout dans un petit tonneau , & versez-y dessus cent pintes

d'eau bouillante, laissez la infuser dans la cave ou dans un lieu frais pendant douze jours, ajoutez ensuite six paquets de melisse & la laissez encore le même espace de douze jours, ayant bien soin de la remuer une ou deux fois le jour, après quoi on la tirera au clair & on la mettra dans des bouteilles que l'on placera dans une cave pour en prendre le matin à jeun, un ou deux verres, & après l'on se promenera une heure & demie.

Cette boisson est très-saine & fort stomachique, elle convient à toutes sortes de personnes de tout âge & de tout état. Plus cette bière est vieille, meilleure elle est.

Nous finirons cette partie, en observant que le régime de vivre est une fonction des plus importantes de la médecine, & mérite toute l'attention de ceux qui se chargent de soigner les malades; il est même nécessaire à toutes sortes de personnes, en quelque état qu'elles se trouvent, soit pour se maintenir en santé, soit pour prévenir les maladies, soit pour s'en délivrer, & avancer le temps de la convalescence.

Pendant que l'homme se nourrit d'alimens convenables à son tempéramment, & qu'il n'en prend que la quantité nécessaire pour s'entretenir & réparer ses forces, la digestion se faisant sans peine, le chyle qui se forme dans l'estomac & dans les intestins est toujours affiné, délié, doux & balzamique; il est

très-propre à s'assimiler avec le sang, & par conséquent à nourrir & vivifier les parties qui se conservent dans leur état naturel & s'acquittent aisément de leurs fonctions.

En général, les mets les plus simples doivent toujours être préférés aux ragoûts & aux mets qui sont composés.

Il est avantageux de s'assujettir à la sobriété d'un régime exact, & il est dangereux de s'en écarter; le peu d'aliments, bien digérés forme un chyle louable & nourrissant, au lieu qu'une nourriture trop diverse & trop abondante, devient plus nuisible que profitable.

CHAPITRE HUITIEME.

De la connoissance des maladies.

Notions préliminaires très-nécessaires à toute personne qui va consulter un Médecin.

La connoissance des maladies est la boussole du médecin; le succès de la guérison dépend d'une exacte connoissance de la maladie, avant d'en entreprendre le traitement, soit sur les signes qui différencient une maladie d'avec une autre; la vraie d'avec la fausse, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec la bénigne; soit sur les différentes causes qui les caractérisent; en conséquence ceux

qui sont obligés de consulter un Médecin ou un Chirurgien , doivent 1°. commencer par les informer du mal dont ils se plaignent , & en quelle partie du corps réside la douleur la plus vive ; si c'est à la tête , à la poitrine , au ventre ou ailleurs ; quel est son âge , son tempéramment , son régime de vivre ; quelles sont ses occupations , à quelles indispositions il est sujet , quelles sont celles qui ont précédé la maladie ; si elle a été causée par un air mal sain , contagieux , par quelque débauche , par l'usage des mauvais aliments , par une nourriture trop forte & trop succulente , par celui du vin pris par excès , par des travaux & fatigues excessives , par quelques emportemens ou passions outrées , par des chagrins violents ou invétérés ; enfin par une vie trop molle & trop sédentaire , ou par un sommeil trop long & trop fréquent. 2°. On les instruira du temps où la maladie aura commencé & de la manière dont elle se sera déclarée , du progrès qu'elle aura fait , des accidens qui sont survenus & des remèdes qu'on aura mis en usage ; enfin il est nécessaire que les personnes qui sont dans le cas d'envoyer consulter un Médecin ou un Chirurgien , mettent par écrit toutes les causes , les signes & les symptômes de la maladie , comme la situation présente du malade , sa force ou sa faiblesse ; elles s'attacheront principalement à l'état de son pouls , à la couleur ou qualité

de ses urines ; si le ventre est libre , s'il n'y a point d'embaras & d'inflammation dans le cerveau , dans la poitrine & dans le bas ventre , s'il n'y a point de transport , délire , rêverie , assoupissement , insomnie , si les yeux ne sont point trop allumés , trop brillants , trop sombres , trop mornes ou trop convulsifs ; si le visage n'est point enflammé , d'une couleur pâle ou pourprée , livide ou plombée ; si la langue n'est point chargée , blanchâtre , noirâtre , dure , sèche , raboteuse , si la bouche n'est point amère & pâteuse , s'il y a des envies de vomir.

On regardera exactement la superficie de la peau sur tout le corps , si elle est humide , gluante , visqueuse , sèche , âpre & brûlante , si elle est gonflée & bouffie , si la couleur est naturelle ou trop rouge ou jaunâtre , noire , livide & semée de taches , de quelles couleurs elles sont , si elle est chargée de dartres , pustules , charbons , &c. On fera attention à la poitrine , si le malade souffre des points violents dans le dos & aux côtés , une sécheresse , une extinction de voix & des mouvements d'asthme , des douleurs aiguës , des pesanteurs ou des étouffements , des oppressions , des difficultés de respirer , si l'inflammation se forme , si elle est suivie de crachements , des vomissements de sang , de fluctuations , d'abcès & d'ulcères.

Il faut aussi examiner la consistance , la couleur & la quantité des crachats , principalement dans les maladies du poulmon , les palpitations & les battemens de cœur doivent être soigneusement remarqués , ainsi que les langueurs , foiblesses , syncopes & perte de connoissance , qui arrivent sur-tout dans les vapeurs , les fievres lentes , les sueurs & les flux de sang & d'urine.

L'estomac peut être affecté diversement ; tantôt il est chargé de différentes humeurs , & d'aliments même qui causent des gonflement , des crudités , des aigreurs , des vents , des rapports , des nausées , des vomissements , des coliques & des cours de ventre , & souvent , quoiqu'il n'y ait point de plénitude , il est travaillé de foiblesse , de convulsions , &c.

C'est principalement par le toucher qu'on doit reconnoître s'il n'y a point de gonflement , de dureté ou de squirrhe au foie , à la rate , au pancréas , au mésentère , aux intestins ; on doit aussi toucher le ventre afin de s'assurer , s'il n'y a point de tension douloureuse ou inflammatoire ou d'épanchement d'eau , qui indiqueroient l'hydropisie naissante ou confirmée ; si l'on consulte pour une femme , on informera le médecin , si elle est régulièrement réglée , si elle est enceinte , depuis quand ; si elle est en couche , si elle a heureusement accouché , si elle perd suffisamment , si elle a du lait , si elle nourrit &

si elle est sujette aux pertes blanches, s'il y a sujet de craindre que la matrice ne soit attaquée, & qu'on soit bien assuré qu'il n'y a point de grossesse; il faudra distinguer les causes & les suites de ce désordre, comme suppression de regles ou de voidange, gonflement, inflammation, obstruction, squirre & dureté schirreuse, fleurs blanches, perte de sang, ulcères, écoulements purulents; enfin le relâchement, la chûte, l'hydropisie de la matrice. Tous ces symptômes sont presque toujours accompagnés de vapeurs, de traîs-faillements, de convulsions & d'évanouissements.

L'on examinera les fonctions des reins, s'il n'y a point de douleur nephretique, de gravelle, de pissement de sang & d'abcès.

Quant à la vessie, elle peut se gonfler, se dilater, s'enflammer & être attaquée de la pierre, d'où naissent des suppressions d'urine, des urines ensanglantées & glaireuses, des excoriations, des champignons, des ulcères, &c.

Enfin on prendra garde que le malade ne cache aucune des maladies qu'on ne déclare pas volontiers.

Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles, à la qualité & quantité des urines & des excréctions, comme la sueur, la transpiration & la situation dans laquelle le malade se

couche, l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue & du pouls, tout cela fait souvent connoître la nature & le degré de la maladie; la connoissance du pouls est sur tout très-nécessaire, puisque c'est la vraie bouffole & le thermometre du corps humain; c'est lui qui annonce le calme ou l'orage de la circulation, & qui marque les degrés des forces vitales; ce n'est aussi que d'après lui qu'on peut tirer un juste pronostic dans les maladies aiguës, c'est la justesse du pronostic qui annonce le grand Médecin.

Le pouls est le mouvement du sang, & le sang est le principe de la vie humaine; c'est ce fluide seul qui, dans son cours, arrose, nourrit & vivifie toutes les parties; le cœur pousse le sang à chaque instant dans les artères, & les artères secondant par leur ressort l'impulsion que le cœur lui a donnée, le distribuant dans toutes les parties, d'où il revient au cœur par les veines & se transporte de nouveau dans les artères, & chaque fois que le sang est poussé dans la cavité des artères, il en dilate les parois & cause le battement du pouls: les différences qui s'y rencontrent sont les plus sûres indications des maladies, les connoissances sont essentiellement nécessaires au Médecin, ainsi qu'à tous ceux qui se chargent de soigner les malades, & enfin, il seroit même très-nécessaire aux personnes de bons sens de connoître le pouls

la maniere de le toucher & le tâter avec précision, afin que ces personnes pussent rendre quelques services aux malades, & sur-tout ceux des campagnes qui se trouvent éloignés des Médecins & Chirurgiens, & alors ces personnes connoissant le danger, n'attendent pas que la maladie soit déclarée dangereuse pour faire appeller un Médecin ou un Chirurgien des environs, afin qu'ils préviennent les dangers.

SECTION PREMIÈRE.

Maniere de connoître le pouls.

Les personnes intelligentes qui voudront apprendre à connoître le pouls, commenceront par toucher souvent leur pouls & celui des autres, & par ce moyen ils se mettront à portée de juger de l'inégalité dans les maladies. Pour le toucher, l'on applique sur la partie interne du poignet le doigt indicateur & les deux suivans, ne se servant du pouce, qu'on pose sur la partie externe, que pour tenir le poignet en état; on le peut sentir non-seulement au poignet; mais encore aux tempes, à la gorge, à la cuisse & même au cœur. Il est nécessaire de tâter le pouls aux deux bras & cela plusieurs fois le jour.

On touche le pouls légèrement, en appuyant peu-à-peu jusqu'à-ce qu'on en sente

distinctement le mouvement ; dès qu'on le sent , on laisse les doigts dans la même situation pendant quelques minutes , & l'on examine plusieurs battemens pour connoître la foiblesse du pouls , sa dureté ou sa mollesse , sa vitesse ou sa lenteur , son égalité ou son inégalité.

Dans un homme tranquille & qui se porte bien , les battemens sont égaux , soit par rapport aux pulsations , soit par rapport à l'intervalle qui se trouve entr'elles. Ces pulsations se font sentir entre cinquante & soixante & dix fois par minute chez les personnes bien portantes , depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante ; mais cet ordre change une infinité de fois pendant le cours de la vie.

Le pouls des enfans est fréquent , vite & modérément élevé ; à mesure qu'ils avancent en âge , cette fréquente pulsation diminue & le pouls devient plus grand & plus fort ; enfin il est foible & languissant dans la vieillesse.

Pour bien juger de l'état du pouls , on doit le toucher aux deux bras & observer qu'il y ait quelques temps que la personne n'ait pris aucun aliment ni fait aucun mouvement , & que le bras où on le touche soit étendu & appuyé , libre sur toute sa longueur & sur le bord qui répond au petit doigt. Il y a des personnes dont le pouls a toujours quelques défauts , même dans la meilleure santé.

Par exemple , certains vieillards l'ont inter-

mittent

mittent, les vapoureux l'ont inégal, les sanguins & bilieux l'ont fort & dur, les pituiteux ou phelgmaticques, l'ont foible ou mou.

Le pouls se manifeste de différentes façons; dans l'état de santé, il est naturellement égal ou inégal, grand, vite, petit, lent, fort, foible, dur ou mou.

Le pouls égal, annonce l'équilibre parfait des deux puissances du corps, l'action égale à la réaction.

Le pouls grand, est celui où l'artere se fait sentir fort dilatée; il marque l'abondance du sang & exige la saignée dès le commencement des maladies.

Le pouls petit, est celui qui fait peu sentir la dilatation de l'artere; il annonce peu de sang & indique de ranimer & nourrir.

Le pouls vite, est celui où l'artere frappe fréquemment. Cet état annonce l'embarras des petits vaisseaux artériels, qui accélere le cours du sang dans les gros; les délayants, les atténuants doux sont indiqués.

Le pouls lent par foiblesse, est celui où la dilatation de l'artere se fait peu sentir & rarement; ranimer, fortifier en nourrissant sont l'indication.

Le pouls est fort, lorsqu'il est grand & vite en même temps; on remédie aux accidents par l'usage de la saignée, des boissons délayantes & des lavemens.

Le pouls est foible, lorsque au contraire il

est à la fois petit & lent ; les indications sont les mêmes du pouls lent.

Un grand nombre de circonstances font varier le pouls dans la santé même , l'âge , le sexe , les saisons , l'exercice , l'air , les passions de l'âme , le boire , le manger causent des changements considérables.

Lorsque le pouls est d'une vitesse extraordinaire , il indique la fièvre , qui est quelquefois précédée de frissons , & qui est toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins considérable.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux , lorsqu'il est joint à la force , à l'égalité & à la grandeur ; mais quand il est vite , petit , dur , inégal , intermittent ou convulsif , c'est une mauvaise marque.

Le pouls dur , indique un sang épais & une plénitude dans les vaisseaux des parois de l'artère , l'obstruction & l'embarras dans les vaisseaux capillaires , la difficulté dans les sécrétions , &c.

Le pouls inégal , est celui où les pulsations sont tantôt grandes , tantôt petites ; il fait voir que le sang circule difficilement , & indique les délayants ou atténuants & les fondants doux.

Le pouls intermittent , est celui où les pulsations sont très-entrecoupées , c'est-à-dire , que de deux en deux , de trois en trois , de

quatre en quatre pulsations, le pouls cesse de battre une ou deux fois ; il exige une diete & des remedes capables de fondre doucement la coction des humeurs & de rendre le ressort aux vaisseaux.

Dans le pouls convulsif, les battemens se font par soubressaut, avec tremblement & tiraillement, comme si l'artere se retiroit vers le cœur: il indique que le cours des esprits dans les nerfs du cœur & des arteres est fort irrégulier, c'est proprement le pouls des moribonds.

Le pouls qui est à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent est très-mauvais, & indique une mort prochaine, quand il est convulsif.

Dans l'asthme & dans la pulmonie, le pouls paroît souvent foible, embarrassé, & quelquefois beaucoup plus fort & plus grand que dans l'état naturel.

Dans l'apoplexie de sang, il est ordinairement plein & dur.

Dans l'apoplexie séreuse, il est languissant & mou.

Dans les migraines, les foibleesses & les vapeurs, le pouls est petit & enveloppé, ainsi que dans les évanouissements & les syncopes.

Dans les palpitations de cœur, le pouls est foible & intermittent, quoique les contractions du cœur soient très-fortes.

Enfin, lorsque le sang est chargé & em-

barrassé de matieres étrangères , qui en troublent & en alterent la fermentation , le pouls n'est pas moins intermittent & toujours inégal ; ce qui arrive aussi quand les organes , qui poussent le sang , ne sont plus dans leur état naturel.

Je finirai ce chapitre en disant , que les personnes qui se chargent du soin des malades observeront la marche de l'administration des remèdes , & rendront un compte exact au médecin des changements survenus pendant son absence.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des sentences , prédictions ou pronostics, tirés des livres d'Hypocrate.

Ces sentences ou prédictions sont très-nécessaires aux Chirurgiens de campagnes , à MM. les Curés & aux personnes raisonnables qui voudront bien se donner la peine de visiter les malades , examiner les signes & symptômes de leurs maladies , & après en avoir observé les dangers que les sentences indiqueront , on se déterminera à demander la présence d'un médecin , ou on le consultera par lettre , en décrivant les signes & causes de la maladie.

Hypocrate nous dit : « Avant que d'entrer chez les malades , faites en sorte de savoir ce

que vous devez y faire , car la plupart ont plus besoin de secours que de raisonnemens ; il faut donc prédire les événemens que l'expérience apprend à connoître ; il ajoute encore , considérez les choses les plus viles , ce qui vous paroît de la plus petite conséquence est très-difficile à démêler ».

La premiere chose qu'il considéroit , surtout dans les maladies aiguës , c'étoit le visage. C'est un bon signe , selon lui , d'avoir dans la maladie un visage de santé ; le danger lui paroissoit grand à proportion que le visage s'éloignoit de cet état.

Quand un malade a le nez aigu , les yeux enfoncés , les tempes creuses , les oreilles froides & retirées , la peau du front dure , sèche & tendue , ses levres pendantes , troïdes , relâchées & d'un tein plombé , la mort est à la porte ; à moins , ajoute-t-il , que le malade ne soit épuisé par des veilles , par un flux de ventre ou par une longue diete. Il examinoit ensuite la disposition des yeux ; lorsqu'un malade ne peut supporter la lumiere , lorsqu'il répand des larmes involontaires , lorsqu'en dormant on ne voit qu'une partie du blanc des yeux , à moins que ce ne soit sa coutume de dormir ainsi , ou qu'il n'ait le flux de ventre , ce signe est funeste , ainsi que les précédents. Les yeux ternis présagent la mort , les yeux étincellants , fixes & hagards , marquent le délire & la frénésie présente ou pro-

chaine ; le malade voit-il rouge les objets , des étincelles , des éclairs ; attendez-vous à une hémorrhagie ; ces symptômes redoublent lorsque la crise prend cette voie d'évacuer. La maniere dont un malade se tient couché peut faire pressentir son état ; s'il est couché sur l'un des côtés , le cou , les bras & les jambes un peu fléchies , c'est la posture d'un homme en santé ; mais s'il se tient sur le dos , les bras étendus & les jambes allongées , c'est marque de foiblesse ; s'il glisse & si la pesanteur de son corps l'entraîne aux pieds du lit , la mort est prochaine ; s'il se couche sur le ventre , il est en délire , ou s'il sent de la douleur dans cette partie , lorsque ce n'est pas sa coutume d'être couché ainsi.

Dans la fièvre ardente , si le malade tâtonne continuellement des doigts ; s'il porte ses mains devant ses yeux ou devant son visage , comme s'il vouloit en écarter quelque objet , c'est signe de délire & de mort.

Hypocrate met encore le symptôme suivant entre les avant-coureurs du délire ; lorsqu'un malade , naturellement taciturne , commence à parler plus que de coutume , ou lorsqu'un grand parleur s'obstine à garder le silence , ce changement , ajoute-t-il , tient lieu de délire , ou marque que le malade est sur le point d'y tomber.

ART. I. Des sueurs.

Les sueurs qui arrivent au commencement des maladies aiguës, sont symptomatiques & mauvaises. *Coac. Sect. 3. p. 434. n°. 241.* Les sueurs symptomatiques sont dans le commencement occasionnées par la vigueur de la fièvre ou de l'inflammation, & vers la fin par le dépérissement des forces du corps. *Trait. des Pronost, page 398, n°. 81.* Les sueurs qui ne se portent point par tout le corps sont inutiles & incommodes. *Ibid. p. 389, n°. 759.* Lorsque la sueur vient aux fébricitants, si la fièvre ne diminue pas, c'est une fort mauvaise marque. *Liv. des Crises, pag. 383, n°. & Coac. sect. 1re.* Les sueurs froides sont mortelles dans les fièvres aiguës. *Coac. sect. 3, page 434, n°. 240.*

Les petites sueurs qui paroissent seulement autour de la tête & sous le nez sont bien mauvaises, car elles annoncent la mort dans les maladies très-aiguës, & de la longueur dans celles qui sont moindres. *Liv. des Pronost. pag. 439, n°. 239. & Porrh. liv. I. pag. 405. n°. 56.*

Les bonnes sueurs, dans les maladies aiguës, sont celles qui sont abondantes, chaudes & universelles, qui arrivent les jours critiques, qui guérissent ou soulagent, ou enfin qui mettent les malades au point de supporter plus aisément leurs maux. *Liv. des Pronost., page 398, n°. 72.*

Les sueurs , ainsi que les autres évacuation qui arrivent naturellement par les voies convenables , jugent & terminent heureusement les maladies.

ART. II. *Agitation.*

Quand les malades s'agitent beaucoup dans les maladies aiguës , ils sont en grand danger.

ART. III. *Accouchements , Lochies , Régles des femmes.*

La suppression des lochies annonce un état plein de difficultés & de dangers ; mais quand les frissons surviennent c'est un signe bien plus pernicieux , sur-tout lorsqu'il y a douleur à l'hypocondre. *Coac. sect. 3. pag. 433 , n°. 152.* La diarrhée est pernicieuse aux femmes nouvellement accouchées , soit qu'elles aient accouchées à terme ou non. *Coac. sect. III. pag. 433 , n°. 154.*

Les maladies aiguës sont mortelles aux femmes enceintes , les frissons qui viennent après les fausses couches sont pernicieux. *Coac. sect. III. pag. 433. n°. 153.* Les jours où les femmes en couches sont jugées , soit pour la vie ou pour la mort , sont précisément les mêmes que ceux des maladies aiguës ; savoir , le quatrième , le septième , le quatorzième & le vingtième. *Liv. des Pronost. pag. 402 , n°. 325.*

ART. IV. Convulsions & Hocquets.

Les idées tristes & effrayantes dans les maladies aiguës, annoncent un grand danger & conduisent ordinairement aux convulsions. *Coac. sect. I. pag. 421, no. 105 & Aphor. 53. sect. VI.*

La tête pesante & douloureuse, avec assoupissement, fait craindre les convulsions. *Coac. sect. pag. 423, no. 253.*

Quand le délire se trouve joint à l'assoupissement, c'est souvent un signe de convulsions prochaines. *Coac. sect. I, pag. 421, no. 110.*

Quand l'humeur qui affecte les lombes remonte aux parties supérieures & attaque convulsivement les yeux, en détournant l'axe de l'œil, de manière que les malades en deviennent louches, c'est un signe des plus funestes. *Porrh. L. I. pag., no. 88. & C ac. sect. II, pag. 427, no. 107.*

L'assoupissement joint à l'insomnie, avec des urines noires & aqueuses, font appréhender le délire & les convulsions. *Liv. des Pron., pag. 400, no. 176 & Coac. sect. I., pag. 423, no. 274.*

Les convulsions cedent, pour l'ordinaire, au sommeil tranquille. *Coac. sect. II, pag. 428, no. 176.*

Quand le hocquet paroît dans les fièvres laborieuses, c'est un signe pernicieux. *Coac. sect. I, pag. 420, no. 59.*

ART. V. *Déjections , diarrhées.*

Les déjections abondantes abbattent les forces , occasionnent des défaillances & souvent la mort. *Coac. sect. III , pag. 425 , n°. 223 , 331 & 332. Ibid. pag. 436 , n°. 352 & 385.*

Les déjections les plus mortelles sont les noires , les grasses & les vertes , soit qu'elles paroissent toutes à la fois ou séparément. *Livre des Pronost. , pag. 399 , n°. 152 & Coac. sect. III , pag. 436. , n°. 384.* De quelle façon que les humeurs s'évacuent , elles indiquent une mauvaise disposition des entrailles.

Toutes les déjections liquides & copieuses , qui commencent avec les maladies aiguës & qui perséverent , sont pernicieuses & mortelles.

Les déjections bilieuses & hautes en couleur , annoncent un fâcheux avenir , principalement quand elles paroissent telles dans un jour décrétoire. *Coac. sect. III , pag. 435 , n°. 336.*

Toutes les déjections bilieuses & moussieuses , sont très-suspectes dans les maladies aiguës , sur-tout à ceux qui ont des douleurs de reins. *Porrh. Liv. I , pag. 405 , n°. 71 & Coac. sect. III , pag. 435 , n°. 223 , 230 & 232.*

Tout flux de ventre rougeâtre est bien mauvais dans toutes les maladies aiguës ; mais il est pernicious quand il y a insomnie & assoupissement , avec des douleurs aux lombes & à

la tête. *Coac. sect. I, pag. 423, n°. 265 & Porrh. liv. I, pag. 404, n°. 4.*

Les déjections grises ou blanches, dans les maladies aiguës & bilieuses, sont mortelles, sur-tout lorsqu'il y a frénésie, délire ou affection au foie. *Pronost. liv. I, pag. 405, n°. 71, pag. 404, n°. 18.*

Quand les déjections soulagent les malades, qu'ils les supportent avec aisance, c'est un bon signe. *Aphor. 23, § I, l. des Pron. p. 400, n°. 215.* Si la matière fétide est molle & rousse, si elle a de la consistance, si elle n'est pas d'une puanteur extraordinaire, si elle répond à la quantité des aliments qu'on a pris, si on la rend aux heures accoutumées, elle est la meilleure. Elle s'épaissira lorsque la maladie sera sur le point d'être jugée, & l'on en pourra prendre bonne augure si l'on en voit sortir des vers longs & cylindriques. Lorsqu'elle est liquide, le malade sera soulagé, pourvu qu'elle ne sorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à plusieurs reprises, ou en si grande abondance & si souvent qu'il en survienne défaillance.

ART. VI. Délire & Frénésie.

Celui dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles, celui dans lequel le malade est joyeux & gai, a des suites moins fâcheuses.

Le trémoussement ou le trévailement des

tendons du poignet , annonce aussi le délire.

Le grand délire avec silence , chez les malades qui n'ont pas perdu la parole , est un signe mortel. *Coac. sect. 1 , pag. 420, n° 81.*

Les malades qui , dans le délire , s'occupent à palper leurs couvertures , les murailles ou qui grattent avec leurs mains , ou qui amassent des flocons , sont frénétiques & attaqués mortellement. *Coac. sect. 1 , pag. 421 , n° 96 , & pag. 424 , n. 355.*

L'agitation , les veilles & la respiration rare & grande , pronostiquent le délire , & quelquefois les convulsions. *Coac. sect. 2 , pag. 425 n° 2 , & liv. des pronost. pag. 399 , n° 236.*

Lorsque dans les fièvres continues , il y a délire & difficulté dans les organes de la respiration , c'est un signe mortel. *Aphor. 50. sect. 4.*

Les délires les plus pernicioeux , sont ceux pendant lesquels les malades refusent de prendre des choses nécessaires à la vie , car s'ils perséverent la mort est inévitable.

ART. VII. *Dégoût.*

L'aversion constante pour tous les aliments est un signe mortel. *Malad. popul. l. 2 , sect. 2. pag. 299 , n° 65 & liv. 3. sect. 3. p. 220 , n. 80.*

ART. VIII. *Douleur du cou.*

Les douleurs du cou sont dangereuses dans

Toutes sortes de fièvres, principalement dans celles où l'on craint que le délire ne survienne. *Coac. sect. 2, pag. 85, n. 26.*

ART. IX. *Douleur des lombes.*

La douleur des lombes ou des reins, rend les maladies très-graves. *Coac. sect. 2, pag. 427, n°. 114.*

Quand la douleur des lombes reflue à la tête, & que l'humeur, en passant, affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent aux bras, de manière qu'il en résulte un engourdissement paralytique aux mains; s'il y a en même temps douleurs à l'orifice de l'estomac & tintement d'oreille, il survient une abondante hémorrhagie ou une diarrhée, & presque toujours le délire. *Coac. sect. 2, pag. 426, n°. 98.*

Si les douleurs des lombes ou des parties inférieures montent au diaphragme, c'est un signe des plus funestes *Liv. des pron. pag. 401, n°. 289.*

ART. X. *Douleur des parties ignobles.*

Quand il survient des douleurs considérables aux cuisses, dans les maladies aiguës, pendant que les humeurs sont dans un état de crudité, c'est un signe de malignité & de délire prochain, soit qu'il y ait suspension dans les urines ou non. *Coac. sect. 2. p. 400. n°. 41.*

S'il survient, dans les maladies aiguës, des douleurs dans les parties ignobles, éloignées des viscères, & qu'elles y restent constamment, c'est un signe salutaire, si ces douleurs arrivent dans un jour décrétoire, avec quelques rudiments de coction, & si les parties, qui sont le siège de la maladie ont assez de capacité pour contenir toute l'humeur morbifique. *Porrh. liv. 2, pag. 407, n°. 276.* & *malad. popul. liv. 2, sect. 2, pag. 308, n°. 50.*

Lorsqu'une forte douleur commence avec la fièvre, & occupe un petit organe, tel qu'un doigt, un orteil, &c., il faut s'en méfier, par la raison que ces parties ne peuvent contenir une quantité suffisante d'humeurs morbifiques. *Malad popul liv. 2, sect. 2, pag. 308, n°. 57.* *Ibid, sect 2, pag. 308, n. 57.*

ART. XI. Douleur de la vessie.

Les douleurs de la vessie sont formidables dans les fièvres continues, car elles suffisent pour faire mourir. *Liv. des prénotions, pag. 402, n°. 297.*

ART. XII. Douleur de tête.

Les vives douleurs de tête qui continuent pendant la fièvre sont mortelles, s'il y a en même temps quelque autres signes pernicioeux. *Liv. des pron. pag. 402, n°. 326.*

ART. XIII. *Extrémités froides & livides.*

Lorsque la tête, les pieds & les mains deviennent froids, c'est un fort mauvais signe; mais quand la chaleur est long-temps à revenir, le danger est encore plus grand, & si elle n'y revient plus, la maladie est sans ressource. *Coac. sect. 3, pag. 432, n^o. 83.*

Dans les fortes douleurs de ventre, le froid des extrémités annonce qu'il y a un très-grand danger. *Aphor. 26, sect. 7, pag. 395.*

C'est un fort mauvais signe quand un malade a les extrémités froides & le ventre chaud. *Liv. des pronost. pag. 399, n^o. 122.*

Quand les doigts & les ongles deviennent livides, la mort n'est pas loin. *Liv. des pron. 399, n^o. 126.*

ART. XIV. *Frissons.*

Les frissons qui surviennent dans les fièvres les jours décroîtaires, avec des signes de coction, & auxquels succèdent des évacuations remarquables, sont salutaires.

Les frissons ou le refroidissement, qui reviennent souvent dans les fièvres aiguës, annoncent beaucoup de danger. *Coac. sect. 2, pag. 420, n^o 27.*

Les frissons à la suite desquels les malades ne se réchauffent point, ou qu'après un long intervalle, sont presque toujours funestes. *Porrh. liv. 2, text. 66.*

Il n'y a rien de plus pernicieux dans les maladies aiguës, qu'une suppression d'urine qui succède à un refroidissement, au frisson. *Coac. sect. 2, p. 419, text. 5.*

Les frissons qui surviennent le sixième jour d'une fièvre continue, annoncent beaucoup de danger. *Coac. sect. 2, pag. 419, n°. 19.*

S'il s'amasse ou s'il se fait du pus en quelque partie, on y sent de la douleur, & la fièvre cesse si-tôt que le pus est cuit ou formé.

Pour être de bonne augure, il faut qu'il soit blanc, égal, doux au toucher; & le pus clair, d'une couleur autre que blanche & d'une odeur puante, caractérise au contraire un ulcère malin de difficile guérison.

ART. XV. Hémorrhagie de nez.

Une copieuse éruption de sang par les narines délivre de bien des maux, ainsi qu'il arriva à Heragora, contre l'espérance des médecins, qui ne connoissoient ni cette crise ni ses avantages. *Malad popul., liv. 2, sect. 2, pag. 308, n°. 65.*

La pesanteur de tête, les insomnies, le délire, la douleur des yeux & la couleur rouge du visage, indique l'hémorrhagie du nez, principalement dans les fièvres ardentes, & quand les sujets n'ont pas encore atteint l'âge de 35 ans. *Coac. sect. 2, pag. 423, n°. 147, & livre des crises, pag. 383, n°. 133, & liv. des pronost.*

Lorsque les narines ne rendent que quelques gouttes de sang dans les maladies aiguës, c'est un fort mauvais signe. *Coac. sect. 1, pag. 420, n°. 72.*

ART. XVI. *Hypocondres & palpitations.*

Les tumeurs douloureuses aux hypocondres, sont un symptôme des plus pernicioeux. *Coac. sect. 2, pag. 426, n°. 35, & liv. des pron. pag 398 n. 90.*

Les pullations, battements ou palpitations qui surviennent aux hypocondres, pendant les maladies aiguës, annoncent souvent un délire funeste. *Coac. sect. 2, pag. 426, n°s 55, 82 & 86.*

Les hypocondres tendus ou douloureux, sans dureté extérieure, sont bien suspects dans les maladies aiguës, parce que cela signifie que l'inflammation est profonde comme au diaphragme, &c. *Coac. sect. 2, pag 426.*

Lorsqu'il n'y a que l'un des hypocondres affecté, la douleur est plus dangereuse du côté droit que du côté gauche. *Ibid n°. 36.*

Les fievres qui commencent avec douleur aux hypocondres, annoncent de la malignité. *Coac. sect. 1, pag. 420, n. 42.*

La boisson immodérée & l'usage du bœuf en été, occasionnent quelquefois au foie des maladies de conséquence. *Affect. interm. sect. 2, pag. 207, n°. 228.* Cet axiome est plus applicable dans les pays chauds; tels

qu'en Grece, en Italie, dans la Provence & dans le Languedoc, que dans nos pays tempérés.

Quand l'affoupissement est joint à la douleur des hypocondres, c'est un signe mortel. *Coac. sect. 2, pag. 420, n°. 42.*

ART. XVII. Oubli, fatuité.

Ceux qui oublient d'uriner ou qui n'urinent que quand on les avertit sont très-mal; l'urine dans ce cas ressemble souvent à celle dont on a remué le sédiment. *Coac. sect. 3, pag. 435, n°. 320.*

Ceux qui dans la frénésie se ressouvient de leurs rêveries, c'est une bonne marque, le contraire est un signe pernicieux. *Coac. sect. 1, pag. 421, n°. 126.*

ART XVIII. Longue altération.

Lorsque l'altération, dans les maladies aiguës, se trouve jointe à l'aridité de la langue, elle annonce souvent un délire prochain. *Coac. sect. 2, pag. 424, n°. 369.*

La soif qui disparoit contre la raison est un fort mauvais signe. *Coac. sect. 2, pag. 420, n°. 72.*

On peut juger par l'état de la langue celui de l'estomac ou des intestins, de même que la respiration indique l'état du cœur, du poumon, du diaphragme, &c.

Si la langue est sèche & que sa couleur

soit d'un rouge foncé, elle annonce une grande inflammation interne.

Si elle est recouverte d'une croûte blanchâtre, c'est un signe d'épaississement.

Si elle est sèche, brune, noire, elle annonce que l'acrimonie est jointe à la viscosité & à la chaleur.

Si elle est sèche, noire, aride & gersée; dans cet état l'acrimonie est d'une nature corrosive.

Si la langue est moite, couverte de petits ulcères blancs, c'est un fâcheux augure; mais si la sécheresse s'y joint, le malade périt.

La langue humide dans les maladies aiguës, est de bon augure.

Hypocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines; si la langue, dit-il, est jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur, & cette dernière sera de couleur naturelle, si la langue est rouge & vermeille.

ART. XIX *Parotides.*

Quand les parotides paroissent, dans les maladies aiguës, il est nécessaire qu'elles dissipent la fièvre selon la loi des crises, ou qu'elles se cuisent & se convertissent en pus louable, ou qu'il survienne une hémorrhagie convenable de nez, ou qu'il se fasse dans les urines un dépôt épais & copieux.

Coac. sect. 2., p. 424, n^o. 325.

ART. XX. *Perte de la parole.*

Lorsqu'un malade , bien affoibli , perd la parole , c'est un signe mortel. *Coac. sect. 1 , p. 425 , porrh. liv. 1 , p. 405 , n^o. 32.*

Ceux qui , dans les maladies aiguës , palpitent par tout le corps , sont en danger de perdre la parole & de mourir en cet état , sans pouvoir la recouvrer. *Porrh. l. 2 , p. 405 , n^o. 41 , & coac. sect. 2 , p. 427 , n. 161.*

Ceux à qui la voix manque après un jugement incomplet , mauvais , ou même après un défaut de crise , sont en danger de mourir avec un tremblement. *Coact. sect. 1 , p. 425 , n^o. 384.*

Ceux qui après être fortis hors d'eux-mêmes perdent la parole , sont proches de la mort. *Coac. sect. 1 , p. 425 , n^o. 391.*

ART. XXI. *Redoublement.*

Les fievres aiguës qui ont leur redoublement en jours pairs , sont les plus dangereuses. *Coac. sect. 1 , p. 421 , n^o. 100.*

Lorsqu'une fievre aiguë a ses redoublements , les jours impairs , s'il survient quelques crises un jour pair , cela annonce un état dangereux , une rechûte , & souvent la mort. *Malad. popul. liv. 1 , p. 2 , sect. 3.*

Les fievres qui ont leurs redoublements toujours impairs , sont malignes quand elles sont accompagnées d'anxiétés. *Coac. sect. 1 , p. 420.*

ART XXII. *Respiration.*

La respiration entrecoupée est un fort mauvais signe, ainsi que celle qui est rare & grande. *Coac. sect. 2, n^o. 2 & 6.*

La respiration courte & fréquente est bien suspecte, parce qu'elle indique de l'inflammation & de la douleur dans les parties qui sont au-dessus du diaphragme. *Coac. sect. 2.*

Dans toutes les maladies, il faut se défier d'une respiration courte, difficile, douloureuse, & la crainte doit être en raison de l'intensité de la douleur.

La respiration longue & profonde précède le délire; la respiration aisée & naturelle est de bonne augure, sur-tout dans les maladies aiguës.

Hypocrate s'attachoit beaucoup à la respiration, en matière de signe. Par le soin qu'il a pris de décrire les diverses manières dont respire un malade, il distingue la respiration en fréquente, rare, grande, petite & entrecoupée.

ART. XXIII. *Sommeil, assoupissement.*

Toutes les maladies dans lesquelles le sommeil fait du bien, c'est une fort bonne marque; mais quand il est laborieux, ou qu'il fatigue beaucoup les malades, c'est un signe bien pernicieux. *Aph. 1, sect. 2, p. 387.*

Lorsque dans les maladies aiguës, on ne

dort ni le jour ni la nuit, si les insomnies ne sont pas occasionnées par de grandes douleurs, c'est un signe de délire prochain.

L. des pronost., pag. 499, n°. 136, & Coac. sect. 3, p. 432, n°. 105.

L'insomnie, dans les maladies aiguës, marque la douleur actuelle, ou le délire prochain.

L'assoupissement est mauvais par-tout; mais il est funeste, quand il est accompagné de refroidissement. *Coac. sect. p. 423, n°. 262 & 268.*

Le sommeil comateux est pernicieux dans les maladies aiguës, principalement vers la fin. *Porrh liv. 1, texte 74.*

Quand le sommeil apaise le délire, c'est une bonne marque. *Aphor. 2, sect. 2.*

ART. XXIV. Soulagement qui arrive contre la raison.

Il ne faut pas se fier aux soulagements qui arrivent sans cause raisonnable, ni beaucoup craindre les maux qui surviennent aussi contre toute espérance; parce qu'ils sont incertains & qu'ils n'ont pas coutume de durer longtemps. *Aphor. 27, sect. 2, & Coac. sect. 1, p. 420, n°. 62.*

Quand un soulagement succède à des signes & à des symptômes pernicieux, c'est un signe de mort. *Porrh. liv. 1, p. 405, n°. 70.*

ART. XXV. *Surdité.*

Lorsqu'il y a de fortes douleurs dans les parties inférieures, la surdité qui survient les fait cesser, & reciproquement la surdité cesse ou diminue par les douleurs des parties inférieures. *Liv. des crises, pag. 383, n°. 129.*

Quand la surdité survient dans les fievres, elle annonce presque toujours un délire furieux, à moins que la fièvre ne cesse d'une maniere critique. *Liv. des crises, pag. 383, n°. 136.*

ART. XXVI. *Tremblement.*

Quand les tremblements cessent dans les fievres sans de bonnes raisons; c'est-à-dire, avant la coption complete, on doit craindre qu'il ne se forme dans la suite quelques abcès strangurieux vers le fondement. *Coac. sect. 1, pag. 422, n°. 188.*

ART. XXVII. *Des vomissements & des crachats.*

Tout vomissement d'humeurs noires & fétides, est des plus mortels. *Coac. sect. 3, p. 434, n°. 214 & 216, & liv. de pronost. , pag. 400, n°. 189 & 192.*

Ceux qui ont mal à la tête, dans les maladies qui ne sont pas mortelles, s'il leur survient un pincement ou une irritation à l'orifice de l'estomac, il arrive bientôt un vomis-

fement bilieux & le moindre frisson qui paroît dans cette circonstance, accélère le vomissement. *Liv. des pronost. , pag. 403 , n . 26.*

Le hocquet qui succède au vomissement est un fort mauvais signe. *Aphor. 3 , sect. 7.*

Tout vomissement noir, soulage quand il est l'effet de quelques médicaments ; mais il est très-dangereux quand il est spontané. *Aphor. 3 , sect. 7.*

Tout vomissement vert est bien dangereux par tout ; mais quand il est joint aux veilles, à la douleur de tête ou des reins, il annonce toujours le délire. *Coac. sect. 3 , pag. 434 , n°. 214 , & sect. 1 , p. 423 , n . 249.*

Lorsque dans les vomissements la soif se dissipe malgré la continuation des causes capables de l'augmenter ou de l'entretenir, c'est un très-mauvais signe, principalement quand les malades sont avec cela tourmentés de veillées & d'anxiétés. *Coac. sect 3 , p. 434 , n°. 224.*

Les matieres que l'on rend par vomissement, doivent être mêlées de pituite & de bile ; celles où on ne trouve que l'une de ces humeurs sont mauvaises.

Le vomissement de sang est souvent mortel.

Les crachats bilieux & sanglants sont d'un heureux augure, ils paroissent dès le commencement des maladies de la poitrine ; mais aux environs du septieme jour ils seroient mauvais.

Les crachats purement jaunes sont fâcheux, les blancs, gluants & écumeux, ne soulagent point, la blancheur des crachats n'indique la coction que quand ils sont sans viscosité, ni trop épais, ni trop clairs; il faut porter le même jugement des excréments du nez, relativement à la coction & à la crudité.

Les crachats noirs, verts & rouges sont funestes dans les inflammations de poumon. Le symptôme le plus fâcheux dans ces maladies, c'est lorsque les crachats sont retenus, & que la trop grande quantité de matière qui se présente pour sortir, cause un bouillonnement, du relâchement dans le gosier & dans la poitrine; le crachement de sang suivi du crachement de pus amène la phytisie & la mort.

Les crachats qui viennent promptement & sans peine soulagent dans les maladies du poumon & dans les pleurésies; il est bon qu'ils soient d'abord mêlés de jaune, mais s'ils conservent cette couleur ou s'ils sont roux long-temps, ils sont mauvais.

ART. XXVIII. *Urines.*

Les urines cuites, abondantes, c'est-à-dire, qui sont d'un jaune lavé, ou d'une belle couleur de citron, qui déposent beaucoup de sédiment blanc, léger, égal, & qui paroissent telles un jour décretoire, ou quelques jours auparavant, sont les meilleures de toutes,
liv. des pronos.

Les urines épaisses, troubles qui ne s'éclaircissent point, quoique reposées pendant bien du temps, sont mauvaises.

Les urines noires ne sont pas toujours mortelles, sur-tout aux liéneux & à ceux auxquels il survient un abondant saignement de nez ou des évacuations hémorrhoidales menstruelles, &c. qui coulent convenablement (il faut entendre par liéneux, non-seulement ceux qui ont des obstructions à la rate, mais aussi tous les mélancoliques ou hypocondres).

Les urines qu'on rend, tenues en petite quantité, & qui ne répondent pas à la quantité de boisson qu'on avale, sont par tout bien mauvaises.

Les urines qui s'arrêtent ou qui se suppriment dans les maladies aiguës, sont un signe bien pernicieux. *Coac. sect 3, p. 435, n°. 306.*

Il y a quelques cas rares, où les urines noires sont salutaires.

Les urines rougeâtres qui ont un sédiment rougeâtre avant le septième jour, sont un signe de guérison pour le septième, mais quand elles ne paroissent qu'après le septième jour, c'est un signe de longueur. Ces urines sont d'ailleurs d'une grande sécurité pour les malades, *coac. sect. 3, p. 434, n°. 244, & l. des pronot. p. 408, n. 168.*

Les urines blanches tenues transparentes, sont d'un très-mauvais augure dans les mala-

dies aiguës , sur-tout lorsqu'il y a frénésie ou délire. *Coac. sect. III, pag. 434, n°. 263.*

Les urines noires annoncent, dans les maladies aiguës, des événements sinistres. *Liv. des pronost. , pag. 400, n°. 176.*

L'urine noire, qui dépose un sédiment noir, est encore plus pernicieuse. *Coac. sect. III, pag. 434, n. 266.*

L'urine noire, qui se change en tenue claire, est très-dangereuse. *Coac. sect. III, pag. 434, n°. 254.*

Les urines qui sont noires ou tenues, sans couleur, avec suspension, annoncent la frénésie chez les malades qui ont de l'agitation, des insomnies, & qui sont en sueurs. *Prorrh. liv. I., pag. 404, n°. 6.*

Les nubécules qui restent suspendues dans les urines, sans tomber au fond du vase, annoncent le délire dans les maladies aiguës, sur-tout quand il y a en même temps surdité. *Prorrh. liv. I, pag. 405, n°. 42.*

Toute urine qu'on rend avec douleur & en petite quantité, est fort mauvaise. *Prorrh. liv. I, pag. 405, n°. 77, 78 & 79, & Coac. sect. III, pag. 435, n°. 318.*

L'urine qui, dans les maladies aiguës, ressemble à de l'huile d'un rouge foncé, tirant sur le noir ou sur le brun, est la plus mortelle, parce qu'elle indique le reflux de la bile dans le sang & un embarras inflammatoire au foie. *Coac. sect. III, pag. 434, n°. 262,*

265 & 266. Cette sentence est composée de trois autres.

L'urine qu'on rend involontairement ou sans s'en appercevoir, est un signe fatal. *Coac. sect. III, pag. 434, n^o. 269.*

Il faut condamner les urines à la superficie desquelles il surnage des pellicules graisseuses & semblables aux toiles d'araignées; car elles indiquent la collication. *Liv. des pronost. , pag. 400, n^o. 180.*

Lorsque les urines, dans les maladies aiguës, sont tantôt accompagnées de sédiment blanc & léger, d'autres fois rendues pures, cela signifie que la maladie sera longue & moins sure, principalement si dans cette alternative, l'urine est tenue bilieuse avec un sédiment modique & tenu. *Liv. des pronost. , pag. 399, n^o. 166, & Coac. sect. III, pag. 434, n^o. 248.*

Les urines qui varient en couleur & en sédiment, sont suspectes. *Coac. sect. III, pag. 434, n^o. 254.*

Les suppressions d'urine qui succèdent aux frissons ou au refroidissement, sont funestes dans les maladies aiguës. *Pronost. liv. I, pag. 405, n^o. 69.*

L'urine dont le sédiment ressemble à de la farine d'orge grossièrement moulue, est un signe pernicieux; de telles urines signifient quelquefois une affection pustuleuse ou galeuse dans la vessie. *Coac. sect. III, pag. 434, n^o. 254, & Aphor. 77, sect. 4, pag. 391.*

Lorsqu'avec des urines semblables aux précédentes, il y a plusieurs bons signes qui font espérer pour le malade, ces sortes d'urines signifient toujours que la maladie sera longue.

L'urine tenue & sans couleur, indique dans le commencement d'une maladie, que le jugement sera difficile & la maladie dangereuse.

Hypocrate a dit que les prédictions qu'on fait dans les maladies aiguës, soit pour la vie ou pour la mort, ne sont pas toujours certaines; en effet, il se trouve quelquefois dans les maladies aiguës une telle égalité de bons & de mauvais signes, que les Médecins ne peuvent porter aucun jugement sur la vie ou la mort. *Commentaire, pag. 297.*

Des Sentences qui facilitent bien le jugement sur la vie ou la mort du malade.

Quand les maladies doivent être longues, il est très-difficile dans les premiers jours de distinguer celles où les malades mourront, d'avec celles où ils guériront; car leurs commencements sont très-ressemblants; mais en observant avec attention chaque quatrain depuis le premier jour, on ne tardera pas à découvrir la marche que la maladie doit prendre. *Ibid. n°. 315 (1).*

(1) En effet, j'ai observé que quoiqu'une crise parfaite soit souvent prolongée jusqu'au quatorzième, dix-septième ou vingtième jour, il arrive néanmoins,

Les événements de celles qui doivent se terminer en fort peu de temps, soit pour la vie ou pour la mort, sont aisés à pressentir, car leurs commencements sont tout-à-fait différents; par exemple, ceux qui doivent guérir respirent facilement, sont exempts de douleurs, ou du moins les supportent aisément; ils dorment la nuit & ont d'ailleurs plusieurs autres bons signes; ceux au contraire qui doivent mourir, respirent difficilement, sont fatigués de douleurs, d'insomnies, de délire & ont encore plusieurs autres signes pernicioeux.

Pour connoître maintenant ce qui arrivera le septieme jour, il faut bien observer tous les signes qui paroîtront dans le quatrieme.

Par exemple, ceux qui doivent être heureusement jugés le septieme, rendent le quatrieme des urines d'une bonne couleur, dans laquelle il y a une nubécule rougeâtre. *Aphor. 72, sect. 4.*

Ou bien un sédiment blanc, égal & léger. Le onzieme, le dix-septieme jours indiquent les événements des quatorzieme & vingtieme.

Les fievres dont les redoublements arri-

dans l'intervalle, de légers mouvements critiques, qui enlèvent d'avance une partie de la matiere fébrile, en attendant que la nature soit en état, par un vigoureux effort, de l'enlever entièrement. Ordinairement elle tente à chaque quatrieme jour, à se décharger du fardeau qui l'incommode, à moins qu'elle ne soit détournée par quelque remede contraire.

vent en jours pairs , ont leurs crises en jours pairs ; celles dont les redoublements paroissent les jours impairs , sont jugées dans les jours impairs ; de sorte que le quatrieme jour est le premier des jours critiques pairs ; ensuite le 6me , le 8me , le 10me , le 14 , le 20 , le 28 , le 34 , le 60me , le 80 & le centieme.

Les jours critiques des fievres qui redoublent les jours impairs , sont le 3 , le 5 , le 7 , le 9 , le 11 , le 17 , le 21 , le 27 & le 31me , &c. *Malad. popul. L. sect. 3 , pag. 302 , n°. 35.*

Les coctions annoncent toujours une crise prochaine & une guérison assurée. *Malad. popul. L. I , sect. 2 , n°. 90.*

Il est bon d'observer que quand les malades doivent guérir radicalement ; c'est-à-dire , sans rechûte ni aucun reliquat , il y a toujours des signes d'une bonne coction vers le milieu de leur maladie.

Quand au contraire les malades doivent périr , on voit vers le milieu de leur maladie une augmentation de symptômes dangereux , comme putridité ou autres signes mortels.

Reflexions sur les causes générales des maladies & sur l'avantage qu'on peut retirer de la saignée.

Tous les Médecins conviennent que la pléthore & la cacochymie sont les deux causes.

de toutes les maladies, celle-là n'étant qu'une abondance de sang; ceux qui en sont incommodés, ayant une constitution charnue & même pleine de graisse, qui venant à se corrompre ou menaçant de quelques maladies, peuvent y remédier par la seule saignée copieuse & réitérée. *Hypocrate* ne qualifie pas du nom de graisse cet excès de réplétion corporelle; mais seulement celui d'embonpoint, qu'il dit être en même temps dangereux, étant capable d'étouffer la chaleur naturelle & de rompre les vaisseaux, à moins qu'on n'en diminue promptement l'abondance.

Toutes les maladies présentes ou sur le point d'arriver par la plénitude, demandent la saignée; entre les remèdes de ceux qui souhaitent de devenir maigres étant trop gras, la lancette en est un des principaux. La graisse & grosseur qui excèdent la médiocrité, effacent la beauté du corps, diminuent les actions, abrègent la vie des hommes, les rendent sujets à l'apoplexie & à l'asthme: & combien de personnes sont enlevées par une mort subite ou par une maladie très-aiguë, que l'on pourroit prévenir par la saignée!

Nous voyons plusieurs ulcères qui sont devenus incurables, faute d'y avoir remédié par une saignée revulsive & une locale, dès les premiers jours de l'apparition de ces sortes de maladies, qui se déclarent presque tou-

jours par une érésipele simple ou phlegmo-
neuse. Combien voyons-nous de femmes,
qui aussitôt que leurs évacuations périodiques
les ont quittées, ne passent pas un jour en bonne
santé, se plaignant toujours des maux de tête,
de cœur, coliques, douleurs dans les reins,
dans les vertèbres lombères, & enfin des
vapeurs qu'elles appellent vulgairement la
mere dérangée; elles peuvent éviter tous ces
inconvenients, en se faisant faire une saignée
tous les deux, trois ou quatre mois dans les
premiers temps de cette suppression; ensuite
tous les mois, & se réduisant à une par année
jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ou soixante ans,
ayant égard à la force & à la constitution des
tempéraments. Celles qui se font une déli-
catesse pour cette opération, ou n'étant pas
dans l'usage de la saignée, doivent se faire
saigner par les sangsues, ou elles se prescri-
ront, pendant un mois, toutes les années,
le régime adoucissant que nous avons décrit
ci-devant au chapitre des régimes, savoir:
quinze jours au printemps & quinze jours en
automne; elles peuvent encore y suppléer par
les bains réitérés, l'abstinence & l'exercice;
mais sur-tout elles doivent, autant qu'il leur
est possible, se procurer des exercices agréa-
bles, un air sain, & faire usage de la
bierre décrite ci-devant au régime des conva-
lescents; elles peuvent aussi faire usage des pi-
lules stomachiques N^o. 10. Enfin, nous obser-

vons que la saignée pratiquée à propos, est le meilleur remède qu'on puisse employer pour soulager la violence des maux aigus; mais aussi elle est suivie de conséquences bien dangereuses, quand on l'ordonne indifféremment & sans jugement.

DES MALADIES

Où la saignée doit être pratiquée, & de celles où elle seroit nuisible.

Nous croyons nécessaire de joindre ici une courte récapitulation des maladies où la saignée doit être pratiquée. Premièrement, dans toutes les maladies inflammatoires, sans en excepter une, ce seroit ne vouloir pas prévenir les dangers que de ne pas mettre la saignée en usage: comme, au contraire, ce seroit s'exposer au plus grand hasard que de la prescrire, lorsque les maladies proviennent d'un relâchement où la nature & la circulation sont languissantes, parce qu'alors les esprits sont dans un épuisement trop grand, & la nature est trop foible pour soutenir la moindre évacuation. On doit toujours l'ordonner & la répéter selon l'exigence, la violence & la durée de la maladie. Dans les pleurésies & les péripneumonies ou inflammations de poitrine, dès les premiers jours de ces attaques l'on doit pratiquer la saignée;

mais lorsqu'une fois la suppuration a pris son cours, elle devient inutile; car alors la matiere qui cause la maladie, doit se chasser par l'expectoration que la saignée pourroit retarder ou déranger; je l'ai cependant pratiquée avec succès dans des cas désespérés, le quatrième, 5me, 6me, 7me & même le huitième jour de la maladie, & sur-tout lorsque le malade avoit une toux violente, une difficulté de respirer, la peau sèche, peu ou point de crachat.

On peut donc pratiquer la saignée dans les appoplexies, dissenteries ou flux de sang, dans le commencement des fievres, dans les érysipeles phlegmoneuses, dans les maladies des yeux, dans les sciaticques, dans les toux seches, dont les crachats sont épais, dans les grossesses, si les femmes enceintes ont une toux violente, ou par précaution dans plusieurs cas, même pour appaiser une douleur excessive causée par un sang enflammé, ou pour avoir trop de sang, &c dans les plaies les contusions, les chûtes & coups réens; dans les maux de tête, dans les inflammations du bas ventre ou de l'urètre, dans les gonorrhées, bubons & douleurs vénériennes, dans les hémorroïdes enflammées, dans les rhumatismes chauds, dans les coliques, dans les strangeries, gravelles, douleurs néphrétiques, dans toutes les hémorragies dangereuses, dans les gales invétérées, &c. La saignée doit être prati-

quée dans chaque maladie, suivant l'âge, le sexe, la force des tempéraments, les signes & symptômes qui les caractérisent. On peut saigner avec la lancette ou avec les sangsues; mais toujours de l'avis d'un médecin éclairé.

On ne doit pas s'accoutumer à la saignée dans les moindres indispositions qui arrivent dans l'enfance; mais seulement y remédier par le régime, les fomentations, les fumigations, les bains, les lavements, les purgatifs doux; si ces moyens ne suffisent pas, on emploie la saignée, suivie de la potion purgative contre les vers, n°. 1.

Les cas où la saignée occasionne souvent la perte du malade, sont: 1°. L'hydropisie & toutes les maladies de dissolution. 2°. L'appoplexie séreuse. 3°. L'assoupissement avec délire obscur, ou l'appoplexie lactée des femmes en couches, après une suppression. 4°. La péripneumonie où le malade crache aisément, quand même la fièvre seroit un peu forte. 5°. Quand on est dans un âge très-avancé. 6°. Dans toutes les foiblesses & épuisements, quelle qu'en soit la cause. 7°. Quand le pouls est petit, mou, foible, intermittent & que la peau est pâle. 8°. Dans les maladies qui suivent la fréquence & l'abus des plaisirs des nouveaux mariés. 9°. Dans toutes les maladies excessivement putrides. 10°. Dans l'indigestion. 11°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents,

& qu'on dissipe beaucoup. 12°. Quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelques voies ; en un mot , on ne doit jamais saigner , étant assurés de quelques-uns de ces symptômes , à moins qu'il n'y ait des raisons particulières très-fortes , & dont les médecins seuls peuvent juger.

On peut bien me dire , avec raison , que le sang est presque la cause de toutes les maladies , tant aiguës que chroniques ; il est toujours , sous tous les rapports , l'unique cause morbifique : ainsi la bile , dans les maladies , provient d'un sang séreux ou pituiteux ; la mélancolie d'un sang mélancolique ou brûlé ; il se trouve imprégné de tous ses sucs , parce qu'il les tient renfermés dans lui-même ; mais comme il est toujours dans un état de pression , ils sont nécessairement assujettis dans les vaisseaux en direction , suivant laquelle les sécretions ou distributions doivent s'en faire dans les temps prescrits & désignés par la nature. Cette puissance est un ressort qui tient , comme sous la clef , tous ses succès ; ils ne se meuvent que par ses ordres pour se rendre à leur destination. Ce ressort est la vertu systaltique qui donne aux solides leur ton , leur communique la force , laquelle doit pousser les fluides (qui ne sont autre chose que les humeurs nées & à naître.) Toutes ces humeurs sont subordonnées à cette vertu systaltique ; & sur ce principe , il est évident de tout attri-

buer au sang , mu & poussé par cette vertu.

La saignée , pratiquée dès le commencement des maladies , prévient beaucoup de dangers ; tels sont les embarras des viscères , c'est - à - dire , les engorgements que le sang prend dans tous les vaisseaux par les dépôts qui s'y forment (1) ; elle est d'autant plus efficace alors , que dans le commencement le sang gardant encore quelque règle dans les directions spontanées de son cours & de la circulation , il peut s'y conserver dès qu'il se trouve dégagé de bonne heure de ce qui s'oppose à son cours. On peut donc détruire le principe de ce qu'il pourroit s'engager dans les différents viscères , & s'assurer par la soustraction du sang contre le désordre qu'il y porteroit. Or , ces dangers ne sont que trop communs à toutes les maladies aiguës , chroniques , sanguines , séreuses , humorales & spasmodiques : enfin , la saignée faite de suite est un moyen très-efficace pour prévenir les langueurs , qui ne succèdent souvent à de grandes maladies , que parce qu'on a laissé affoi-

(1) Hypocrate regardoit la saignée comme un moyen propre à calmer l'impétuosité du sang & à modérer les effets de la nature ; c'est dans cette seule vue qu'il l'employoit dans le commencement des maladies , où la rapidité & la violence de la circulation pouvoit causer de dangereux accidents ; tels sont la rupture des vaisseaux délicats , ou l'inflammation , la suppuration , la gangrene , &c.

blir toutes les parties qui se trouvent affaiblies par l'abondance des lues qui croupissent dans les vaisseaux.

Le climat des François exige plus de saignées que celui des Anglois, Hollandois & autres peuples du Nord, &c.

De la cacochimie & de la naissance des fièvres.

Les maladies causées par la cacochimie, sont celles qui proviennent de l'épaississement de la partie blanche du sang, du ralentissement, de la circulation & de l'embarras des viscères, soit par un levain d'acide visqueux, d'acreté, d'amer, de salé, d'âpre, provenant de naissance ou de la suppression de quelques-unes des évacuations naturelles du bas ventre, de la suppression des crachats, de la salive ou de la transpiration extérieure & intérieure. Les habitants des campagnes en sont très-affligés, soit par la fatigue des travaux auxquels ils s'occupent, soit qu'étant exposés jour & nuit aux injures de l'air, à l'ardeur du soleil, des vents du nord & du midi, qui par leur alternative journalière, relâchent & resserrent les pores de la peau, excitent sur les nerfs & sur le sang bien de maux différents, & sur-tout lorsqu'ils sont obligés de passer du vent du midi, qui relâche, au vent du nord, qui resserre les fibres de la peau & fait refluer la transpiration dans les grands vaisseaux;

ce suc étant un fluide étranger avec lequel la nature a des combats à soutenir ; de là naissent les fièvres , qui font des efforts de la nature irritée par un obstacle qui augmente la résistance des fluides & détermine les solides à une réaction plus vive , que l'on nomme fièvres.

Cet état annonce que les solides atténuent & détruisent l'obstacle qui déränge l'équilibre & le remet dans son état naturel , ou si l'obstacle devient de plus en plus considérable , le malade alors succombe & périt : c'est ainsi que la crise de la fièvre s'opere à l'avantage ou au désavantage du malade ; c'est ainsi que l'humeur viciée se corrige & se met en état d'être expulsée. Voilà comment les fièvres & bien d'autres maux deviennent les suites & les effets d'un levain de mauvaise matière , de la transpiration manquée ou dérangée , ainsi que des autres évacuations naturelles & habituelles.

La transpiration dérangée est la cause originaire de la plupart des fièvres ; cet obstacle tient la nature dans des efforts continuels , jusqu'à ce qu'enfin elle ait préparé & chassé la matière qui cause la maladie. Il est donc nécessaire de lui aider par l'usage d'un régime & des remèdes qui tendent à remettre dans le courant de la circulation des grands vaisseaux , les humeurs qui s'en sont écartées dans les petits , parce qu'elles demeurent ralenties dans

les capillaires , & cela en corrigeant l'acrimonie irritante , en dissolvant l'épaississement de l'humeur peccante; & l'évacuer, en calmant les symptômes. Si l'on s'apperçoit que la fièvre excède dans ses opérations, on la modere par l'abstinence , par une diette très-sévère , par une boisson délayante , par les calmants , les fomentations , les fumigations , la saignée , les lavements rafraîchissants , &c.

Si la nature paroît languissante, on la ranime par l'usage des toniques , des stomachiques , des cordiaux , des aromatiques , & des volatils ; ces moyens rétabliront les forces : les transpirations & les évacuations termineront les maladies , rétabliront l'équilibre & la santé. (1)

En un mot, toutes ces maladies se guérissent par la coction & par l'évacuation des humeurs qui les ont causées. Il est bien facile de croire

(1) Après avoir préparé le malade, & après le troisième accès de fièvre tierce ou quarte, on lui fera prendre l'opiate suivante : prenez quinquina en poudre une once & demi , thériaque deux onces , storax calamite une dragme , sel de centaurée , sel d'absynthe de chaque deux dragmes , sel ammoniac demi-dragme; mêlez bien le tout & faites une opiate avec le sirop violat. Divisez cette opiate en cinq doses, dont on prendra la moitié le matin , l'autre moitié le soir pendant cinq jours de suite.

Cette opiate tourmente quelquefois les malades, on peut les en prévenir. On diminue les doses prescrites selon le tempérament , l'âge , le sexe & l'état du malade.

que la plupart des maladies ne partent que de deux sources ou causes générales ; savoir , 1°. de la partie rouge du sang , 2°. de la partie blanche.

En examinant le tempérament du malade & la cause de la maladie ; l'on se trouvera tout d'un coup éclairé sur la connoissance des deux especes de maladies qui sont les plus ordinaires , c'est-à-dire les phlegmoneuses & les spasmodiques.

Des maladies phlegmoneuses.

Les maladies phlegmoneuses sont en général une inflammation , c'est-à-dire une chaleur immodérée & contre nature universelle ou particulière , avec tumeur ou sans tumeur. Le phlegmon en particulier est une tumeur tendue , ferme , accompagnée de rougeur , de douleur brûlante & de pulsation poignante ; symptômes auxquels se joint toujours une fièvre plus ou moins aiguë , suivant la violence du mal. Cette tumeur est causée par une abondance de sang arrêté , par fluxion dans les parties qui sont entourées de vaisseaux sanguins , tels sont les muscles , les glandes , les vitceres , &c.

Les signes d'inflammation sont les suivants : 1.° on sent un embarras , une pesanteur dans la partie , bientôt après on y sent de la chaleur , de la rougeur & de l'ardeur ; après

quoi il survient des douleurs de différente nature, lancinantes, pongitives, gravatives; insensiblement les symptômes augmentent jusqu'à ce qu'enfin ils se dissipent; l'inflammation est accompagnée de fièvre, sur-tout lorsqu'elle est considérable & de frissons plus ou moins fréquents.

Quand l'inflammation est interne, on s'en apperçoit par la sensibilité très-grande de la partie, par la chaleur, la soif considérable, la sécheresse des crachats, l'urine qui est rouge & enflammée, & par des douleurs très-vives.

Les causes de l'inflammation sont ou prochaines ou éloignées; la cause prochaine est l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, produit ou par la plus grande quantité du sang, ou par sa chaleur, son épaisissement & le relâchement des solides; ainsi tout ce qui peut augmenter la chaleur & l'épaisissement du sang, peut exciter l'inflammation: tels sont un froid vif & subit, une chaleur excessive, un air épais & grossier, des aliments pris en trop grande abondance, ou ceux qui sont d'une nature échauffante, comme les ragoûts, épices salées, la nourriture gluante & visqueuse, comme les légumes anciens, les farineux, l'usage des liqueurs spiritueuses, & des boissons à la glace, des purgatifs violents, des poisons, les mouvements & les grands exercices, l'attention, la

contraction des membres , les veilles immodérées , la suppression de quelques évacuations comme les hemorrhoides , les regles , les transpirations , les urines , la suppression des fievres mal arrêtées , & l'oubli des saignées habituelles , les passions vives , les coups , les chûtes , les brûlures , l'action des corps tranchants ou piquants , les frottements trop longs & trop continus , les ligatures & les vives démangeaisons.

L'inflammation est interne ou externe ; on distingue aisément l'inflammation externe de l'interne par les signes extérieurs.

Quand il se forme une inflammation dans le corps , elle est universelle ou particuliere ; cette derniere se connoit parce que les accidents se ramassent à quelques parties , au lieu que dans l'inflammation universelle , ils sont répandus par tout le corps.

Quand tous les signes que nous avons décrits ci-dessus se trouvent en total ou en partie , on peut en conclure qu'il se forme une inflammation , c'est-à-dire que le sang trouvant une résistance dans son passage , s'accumule dans les vaisseaux , y produit des engorgements , ce sang étant arrêté & fixé dans une partie quelconque & ne pouvant entrer dans les routes de la circulation , parce qu'il est trop épais ou parce que les vaisseaux ont perdu leurs ressorts ; il se fait pour lors une fermentation dans la partie. Les soufres du sang

s'exhalent , les principes se décomposent & le sang amassé, ainsi que les vaisseaux qui le contiennent , dégènerent en suppuration, & cette espece d'inflammation se termine par un abcès.

Quelquefois la chaleur du sang est si vive , la force des vaisseaux est si considérable , que la partie engorgée se trouve totalement privée de son humidité ; qu'il se forme pour lors un dessèchement des parties , qui les rend squirrheuses & par conséquent incapables d'aucune altération.

Enfin , quand la nature n'est point assez forte pour produire une résolution salutaire , une suppuration critique , ou que l'inflammation n'a pu dégènerer en squirre , la nature pour lors est totalement vaincue ; les vaisseaux sont sans mouvement , les humeurs sans action , & la mortification des parties s'ensuit : c'est ce qu'on appelle grangrene qui est l'état le plus fâcheux dans lequel le malade puisse se trouver & la fin de l'inflammation la plus funeste.

Dans les premiers temps de l'inflammation , c'est-à-dire dans ceux où l'on peut encore espérer la résolution , il faut mettre en usage les saignées pour empêcher le sang de se porter avec vivacité dans la partie. Celles que l'on fait dans les parties éloignées sont toujours les plus salutaires , comme aux pieds dans l'inflammation de la tête ; aux bras & aux pieds , dans celle des parties moyennes ,

comme inflammation de poitrine ou de bas ventre, &c., & aux bras dans celles des parties inférieures. On répète la saignée selon la force du malade & la vigueur de l'inflammation, on doit en même temps prescrire au malade beaucoup de boissons délayantes, des lavements en grande abondance, des cataplasmes émoulliens & résolutifs sur la partie, & généralement tout ce qui peut donner de la fluidité au sang, & le faire circuler avec plus de facilité (1). On reconnoit que l'inflammation est encore susceptible de résolution, quand tous les signes dont nous avons parlé ci-dessus subsistent, tels que la tension, la douleur, l'ardeur, les battements, & que le pouls est dur, prompt & ferré.

Quand dans l'inflammation intérieure la fièvre est beaucoup moins forte, & que les symptômes diminuent; que cependant le malade sent une pesanteur, un abattement constant & fréquent, un poids accompagné de douleurs, & qu'il se forme ensuite une espèce de fièvre lente, on doit présumer que

(1) On doit bien se garder de suivre le préjugé qui coûte la vie à un si grand nombre de personnes qui forcent la sueur par l'usage des choses chaudes, & par là ôtent la partie la plus liquide du sang & le laissent plus sec, plus épais, & plus enflammé: il est déjà trop épais, pourquoi augmenter le mal?

Bien-loin d'ôter l'eau du sang, on doit chercher à lui en donner par l'usage des humectants.

la suppuration est faite. Quant à l'extérieur, on voit, outre ces signes, la partie blanchir, devenir plus molette, s'élever en pointe, pour lors l'abcès est formé, & l'inflammation se traite comme une suppuration.

Des abcès ou tumeurs.

L'abcès est une tumeur qui contient du pus, toutes les fois qu'il y a un gonflement douloureux dans une partie; cette grosseur tourne en suppuration, à moins qu'elle ne dégénere en squirre ou en gangrene, ou à moins que les humeurs qu'elle renferme, ne se dissipent par la peau, ou qu'elles ne rentrent dans les routes de la circulation.

Il y a deux temps principaux à considérer dans l'abcès, celui où le pus se forme & celui où il est déjà formé.

Quand il y a de la fièvre, des élancements dans la partie, que l'on y sent une chaleur vive, qu'il y a tumeur rouge & douleur, on peut conjecturer avec assez de raison que le pus est prêt à se former; quand au contraire les battements dans la partie cessent, que la chaleur est moindre, qu'il y a une diminution de rougeur & de tension, que la tumeur s'éleve en pointe, & qu'en appliquant dessus les deux doigts alternativement, on sent flotter quelque chose, il n'y a point

de doute que le pus est formé & que la matière est parfaitement cuite.

Dans le premier cas, on doit employer des remèdes faits pour accélérer la formation du pus; dans le second, on se sert des moyens propres à l'évacuer.

On doit commencer le traitement du phlegmon & de l'érysipelle par la saignée plus ou moins réitérée, selon son étendue, le degré de chaleur & de fièvre. Il faut dans tout les temps se prescrire le régime humectant ou adoucissant; si la maladie est interne, & qu'elle se déclare dangeureuse, on suit le régime & le traitement des maladies aiguës, & si elle est externe on tient continuellement sur la partie des compresses mouillées d'une infusion de fleurs de sureau, mêlée avec un quart de vinaigre: on peut encore mettre en usage les cataplasmes, faits avec la même infusion, dans laquelle on mêle la camomille, le melilot & la farine de seigle; si malgré ces secours, la résolution ne se fait pas, on hâtera la maturité du pus par l'usage des cataplasmes émolliens & anodins, faits avec la farine de graine de lin, le lait, la mie de pain, le jaune d'œuf ou les feuilles de mauves, d'oseille, de seneçon, & de bouillon blanc.

Quand la partie est assez ramollie on facilite la suppuration par l'application des oignons de lys, l'oseille cuite dans la graisse de porc, l'onguent basilic, ou celui de la mere, en con-

tinuant

tinuant jusqu'à ce que l'abcès soit ouvert ; si cependant ces remèdes avoient un effet trop lent , on ne devoit pas tarder de le faire ouvrir par un chirurgien prudent & habile ; car si le pus y séjournoit trop long-temps , il deviendroit âcre , corrosif , & endommageroit les parties voisines. Quand les cataplasmes ont produit leur effet , & que l'ouverture de l'abcès est faite , on presse exactement tous les bords pour en faire sortir le pus , & ensuite on infinue dans l'ouverture un plumasseau imbibé d'onguent basilic , auquel on attache un fil , afin de pouvoir le tirer commodément en pansant la plaie.

On renouvelle la charpie deux fois par jour jusqu'à ce qu'on ne sente plus aucune dureté dans l'intérieur de l'abcès & chaque fois on comprime les parties voisines de l'ouverture pour en évacuer la matiere qui pourroit y être contenue : alors on met sur l'ouverture de la charpie , sur laquelle on étend du beaume d'arçœus , de l'onguent diachilon ou de celui de térébentine , battu avec un jaune d'œuf , &c.

On reconnoit que la plaie a suffisamment jetté de pus quand il en sort en moindre quantité , quand il est blanc & sans odeur , & que le vuide se remplit de chair rouge : pour lors on panse la plaie avec le diapalme , la charpie rapée pour dessécher & cicatrifer l'ouverture. Les plaies simples , causées par quelque instrument tranchant ou par coups

recus, seront d'abord lavées avec du vin miellé & ensuite couvertes d'un plumasseau chargé d'onguent digestif, simple, & dans les vieux ulcères, on se servira du digestif composé, ou de l'onguent styrax: il s'ensuit aussi que pendant l'application des remèdes externes, on doit administrer les internes, sur-tout si la maladie vient de la mauvaise qualité du sang.

Pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites, je dirai seulement qu'on doit faire choix des remèdes selon les circonstances de la maladie.

Si le sang est épais, visqueux, après les saignées selon le besoin, les purgatifs, les diurétiques, les résolutifs, les atténuants, sont indiqués; s'il est trop sec, les émollients, s'il est trop âcre, les adoucissants, s'il tend à la putridité, les antiputrides, s'il y a quelques virus, les antivénériens, s'il tend à la gangrène les antigangrêneux; enfin si la douleur est si considérable qu'elle ôte le repos, les narcotiques pris intérieurement conviennent.

Du Squirrhe.

Toutes les fois qu'il se forme une tumeur dans une partie, quand elle ne se termine point par la gangrène, par la résolution ou par la suppuration, elle dégénère en squirrhe.

Quand une tumeur est squirrheuse on la

reconnoit par sa durété, par son indolence, quoique en général le squirrhe n'est pas toujours sans douleur.

Le squirrhe devient plus ou moins dangereux proportionnellement à la partie qu'il attaque; le squirrhe du foie produit ordinairement des suites fâcheuses, & se guérit très-difficilement, celui de la râte, du pancreas, est moins important pour la vie; mais ceux de la matrice & du méfenteres sont très-dangereux.

Quand on veut traiter un squirrhe, on doit considerer d'abord, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament; car s'il avoit acquis une solidité trop forte, les remedes deviendroient inutiles: quand il n'a point encore acquis cette consistence, on peut s'y prendre de la maniere suivante.

Il est essentiel avant de placer les remedes propres à la guérison, de préparer le malade pendant long-temps par des bains chauds qu'on lui fera prendre au moins pendant un mois tous les matins, en lui faisant boire dans son bain une chopine ou trois demi-setiers de petit lait clarifié: le malade prendra en même temps des lavemens d'une forte infusion de mauves, dans lesquels on mettra un demi verre d'huile d'olive, il en prendra quatre dans la journée, de quatre heures en quatre heures, & en appliquera sur la par-

tie squirrheuse un cataplasme fait avec des plantes émollientes, en le renouvelant deux fois par jour : on continuera ces remedes régulièrement tous les jours pendant un mois ou six semaines, conjointement avec les bains ; si le malade se trouvoit affoibli, on pourroit suspendre ces remedes pendant une quinzaine de jours, pour les recommencer ensuite.

On ne sauroit être trop attentif à observer ces précautions ; car, quand on y manque & qu'on veut passer trop vite aux remedes propres pour le squirre, on augmente le mal loin de le diminuer, parce que l'humeur qui forme le squirre n'étant pas suffisamment détrempée, les remedes dont on se sert pour le résoudre, ne font que l'endurcir & le desfecher davantage : c'est pour cette raison que l'on voit tous les jours de si mauvais effets des opiat & des remedes que l'on emploie pour fondre le squirre.

Quand on aura fini l'usage des bains & du petit lait, on continuera les lavements & les cataplasmes ci-dessus, & on aura recours aux remedes fondants.

Tels sont les résolutifs : le sang de bouquetin, la petite marguerite, le cerfeuil, &c. Ensuite des résolutifs fondants, comme les tablettes fondantes de l'hôpital général de Grenoble, les pilules de ciguë prises de l'avis d'un médecin, l'opiat composé de savon d'aliquante, de mercure doux, de safran de

mars apéritif, de cloportes en poudre & de syrop de chicorée; l'usage des purgatifs est selon le cas très-utile, les remedes extérieurs sont les cataplasmes faits avec les herbes & les farines émollientes. Les emplâtres de mucilage, de diachilon gommé, de diabolitanum, de ciguë ou celui de vigo cum mercurio, les frictions faites avec la pommade mercurielle, &c.

De la Gangrene.

C'est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnées d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavereuse qui s'en exhale.

Tout ce qui peut détruire le mouvement dans une partie, peut y attirer la gangrene; c'est ce que l'on voit arriver après les inflammations, les coups, les contusions, les blessures, les étranglements, les compressions, & en un mot, toutes les causes qui peuvent gêner ou détruire ce mouvement de circulation.

Quand la gangrene vient à la suite de l'inflammation, & que les saignées ni la diete n'ont produit aucun succès, qu'on voit la tumeur s'épaissir, la chaleur s'éteindre, la rougeur s'obscurcir, l'élasticité s'anéantir, les chairs devenir compactes & un peu pâteuses, ce sont les signes de la cessation de l'action organique des vaisseaux engorgés: alors on

a recours aux remèdes vifs & actifs, pour rétablir le mouvement du sang.

On commencera d'abord par faire des scarifications sur la partie, & on y appliquera ensuite des compresses imbibées dans l'esprit de vin camphré, & on continuera de les tremper à mesure qu'elles sécheront, avec du vin, dans lequel on aura fait bouillir de la persicaire & des fleurs de camomille romaine, ou dans une forte décoction de quinquina, ou de petite sauge; on peut se servir dans les mêmes cas de la rue, de la tainaisie, &c.

On fait aussi prendre au malade de temps en temps un demi-verre d'une infusion de quinquina, de camomille romaine ou de petite sauge; on peut encore faire usage d'un bol fait avec un gros & demi de quinquina pulvérisé, incorporé avec une suffisante quantité de sirop d'œillet, partagé en trois doses pour donner dans la journée de quatre en quatre heures au malade.

Quand tous ces secours sont inutiles, il faut faire des scarifications profondes dans la partie malade, & y insinuer des compresses & de la charpie imbibée dans l'esprit de vin camphré, ou toucher les bords des chairs d'une dissolution de mercure dans l'esprit de nitre.

On se servira en pareil cas du digestif composé.

Lorsque la suppuration commence à s'éta-

blir , on ajoutera à l'onguent le camphre , l'esprit de térébenthine , &c.

Si la mortification avoit fait des progrès considérables , que toute la partie fût endommagée , & que les remedes ne produisissent aucun effet , il faudroit nécessairement avoir recours à l'amputation : on peut cependant dans ces sortes de cas , tenter, avant d'en venir à cette extrémité , une très-forte dose de quinquina en décoction dans de l'eau ; comme, par exemple , de mettre une demi-livre de quinquina bouillir dans cinq septiers d'eau , pour réduire à pointe , & dont le malade boira un verre toutes les trois heures , en suivant tout ce que nous avons prescrit ci-dessus.

On mettra sur la partie des compresses imbibées dans du vin , du vinaigre ou eau-de-vie , dans lequel on aura fait fondre du sel amoniac , du sel de nitre , & même pour la facilité de chaque individu celui de cuisine ; tous ces sels garantissent toutes les substances animales de la corruption.

Non seulement , on doit prévenir les atteintes de la gangrene dans les premiers temps des maladies externes ; mais encore dans les maladies internes , dans les fièvres malignes pestilentiennes , dans les inflammations de poitrine , esquinancies , & en un mot , dans toutes les inflammations , soit internes ou externes ; pour cela on doit faire usage des saignées & des autres remedes ci-devant cités , avant que

la gangrene soit déclarée, afin d'éviter ses mauvaises suites.

Il est bon d'observer que le quinquina en décoction est le meilleur remède que l'on puisse employer dans tous les cas, où il y a disposition à la gangrene, & on ne risque jamais rien d'en continuer l'usage dans ces fortes de cas, soit par lui-même ou associé avec les autres remèdes.

Je vais rapporter ici quelques-uns des aphorismes du M. Herman Boerhaave, relativement aux maladies phlegmoneuses, dont je viens de parler.

1°. L'augmentation du mouvement du sang dans les vaisseaux, fait qu'il est poussé avec plus de force; dans ceux qui le reçoivent; que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le sang, qu'il est fortement comprimé; que le frottement réciproque des solides & des fluides, ainsi que celui des parties du sang entr'elles est plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans toute la masse du sang, qu'il se dessèche par la dissipation de ses parties aqueuses, acquiert une viscosité inflammatoire, propre à former des concrétions & se résout en sel, en huile volatil & âcre, que le diamètre des vaisseaux s'élargit à leur commencement, que des fluides trop épais sont poussés dans les petits vaisseaux, les obstruent, les détruisent, les enflamment, y causent suppuration, gangrene, sphacèle,

squirrhe, & une infinité d'autres maux qui peuvent s'ensuivre.

2°. On connoit donc l'augmentation de la circulation par ses causes, par ses effets; mais principalement par la célérité & la dureté du pouls, par la respiration courte & laborieuse, par une grande chaleur.

3°. Les remèdes propres à ralentir le trop grand mouvement du sang, sont donc ceux qui empêchent le cœur de se contracter si souvent & si fortement.

4°. Les uns regardent l'esprit, les autres le corps.

5°. Les premiers consistent à distraire l'esprit des maladies par de nouveaux objets à détourner; ou à calmer leurs passions, par d'autres passions contraires.

Les derniers consistent à procurer du repos aux muscles, à relâcher les veines, à délayer, émousser, adoucir l'âcreté, quelle qu'elle soit, & à dissiper les causes de la douleur.

*Des maladies qui naissent du défaut de circulation
& de plethore.*

1°. Le défaut de circulation fait naître dans les humeurs, des maladies à-peu-près semblables aux spontanées des fluides, qui sont en repos.

Ainsi, c'est là qu'il faut apprendre à les connoître & les guerir; on pourra même en

déduire la nature, les causes, les effets, les signes & la cure du pléthore, si on fait attention à ce qui suit.

2°. La plethore est une abondance de bon sang, trop grande pour pouvoir supporter des changements qui sont inévitables dans la vie, sans qu'il en arrive des maladies.

3°. Elle a pour cause tout ce qui fait beaucoup de chyle & de sang louable, & qui en même temps en empêche l'atténuation, la dissipation & la transpiration.

4°. Telles sont les grandes contractions des viscères chilifques du cœur & des artères, & en même temps le relâchement des veines & des autres petits vaisseaux; l'usage des aliments doux qui se changent aisément en chyle, le long sommeil, la tranquillité d'esprit, l'inaction des muscles, l'habitude de perdre du sang naturellement, ou par l'art.

5°. Tous les effets de la pléthore dépendent de la raréfaction que cause la vélocité & la chaleur qui s'ensuit, ou d'autres causes que l'observation seule peut faire connoître. De-là la dilatation des artères tant sanguines que lymphatiques, le dérangement des sécrétions, la compression des veines sanguines & lymphatiques, l'étranglement de la circulation, l'inflammation, la rupture des vaisseaux, la suppuration, la gangrene, la mort.

6°. On peut donc aisément connoître la pléthore formée, & prévoir tous les effets qui pourront s'ensuivre.

7. Sa curation consiste dans la saignée, le travail, les veilles, à se nourrir d'aliments âcres après les évacuations, à supprimer peu à peu les évacuations.

Des maladies spasmodiques.

Nous ne dirons que deux mots sur les maladies spasmodiques.

Ces maladies se nomment convulsions, c'est-à-dire la disposition des fibres contractées ou resserrées, spasmodiques, flegmoneux, qui participent de la convulsion & de l'inflammation, &c.

Les convulsions sont de toutes les maladies qui affligent la nature humaine, les plus terribles, les plus funestes; ce sont des contractions violentes & involontaires des parties nerveuses, membraneuses & musculieuses qui arrivent, soit dans les membres soit dans tout le corps.

On reconnoit les convulsions à un pouls ferré, tendu & vif, à des agitations subites, irrégulières & involontaires dans le corps, au dérangement & à la distortion des membres, à la perte des connoissances, aux renversements des yeux, aux grincements des dents, à l'écume qui sort de la bouche, aux vomissements, aux lassitudes, à la soif, aux vertiges & aux sueurs fétides qui suivent l'accès.

Les convulsions viennent de l'irritation du principe nerveux, les causes éloignées sont l'épaississement du sang, la coagulation de la lymphe, l'effet de quelque humeur dartreuse ou galeuse, qui a été repoussée dans le sang, la suppression de quelques évacuations habituelles, l'interruption de la respiration occasionnée par quelques toux violentes, les matieres irritantes qui sont dans l'estomac ou dans les intestins; comme les poisons, les vers, les purgatifs, les maladies aiguës, surtout celles qui sont accompagnées d'éruption qui rentrent au dedans, les corps solides qui viennent dans l'intérieur du cerveau, comme du sang ou quelques portions d'os, les plaies faites aux nerfs, la morsure des animaux enragés, les douleurs violentes aux dents, les vives passions de l'ame, les débauches vénériennes, quelques accès de colere, ou autres agitations d'esprit: on ne doit rien négliger pour éviter les causes de ces maladies; mais lorsqu'on s'en trouve atteint, on doit examiner la cause qui les ont produites, & tâcher de les détruire par des moyens tout opposés aux intempérances ou aux accidents qui les ont causées.

Si la maladie a été causée par quelques humeurs ou suppressions d'évacuation, on les rappelle par les remedes convenables, comme la saignée, les scarifications ou cottes: l'usage du petit lait, des bains, des tisanes d'orge, convient dans toutes ces maladies;

ainsi que les infusions légères de racines de la grande valerienne sauvage, de fleurs de tilleul, de gui de chêne, de pivoine mâle, de muguet de bois, &c.

Il y a deux temps à considérer dans la cure de ces maladies, celui de l'accès & celui de la cessation.

Pendant l'accès, on peut faire usage des saignées, des potions huileuses, des lavements d'une infusion de mauves & d'un demi-verre d'huile d'olives, & ensuite on fait prendre une potion faite avec quatre onces d'eau de cerises noires distillées, demi gros de liqueur minerale anodine d'Hoffman, demi gros de poudre de guttete, deux onces d'eau de fleurs d'orange, une once de sirop diacode.

On mêle le tout pour une potion à donner au malade par cuillerée, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que l'accès soit arrêté; quand l'accès est passé, on en prévient le retour en faisant saigner le malade une ou deux fois selon ses forces, en lui appliquant les sangsues à l'anus, en le purgeant de temps en temps avec la manne, l'huile d'amende douce & du sirop de chicorée, ou avec les potions purgatives, n^o. 5, en lui faisant prendre des lavements soir & matin, composés, comme nous l'avons dit ci-dessus, en lui prescrivant un régime humectant ou adoucissant, que l'on trouve décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes.

Quand les convulsions sont causées par des vers , on fait usage de la potion , n°. 1.

Si les convulsions ont pour cause le poison des purgatifs âcres , ou des substances caustiques & vénéneuses , on fait prendre au malade en grande quantité des huiles d'amandes douces , d'olives , les décoctions mucilagineuses ou du lait.

Ceux qui sont atteints de ces maladies , doivent s'éloigner des lieux humides , froids ou marécageux , & préférer les lieux élevés , secs & serens , & ils feront usage d'un exercice modéré , le matin à jeûn ; ils tâcheront d'être contents , & d'une humeur serene , & éviteront toutes fortes de passions & débauches , ainsi que l'usage des aliments âcres & échauffants , comme les sauces au jus , épices , salé fumé & de haut goût , les oignons , les ails , les échalotes , la muscade , la moutarde & la canelle , de même que le vin , les liqueurs spiritueuses ; enfin ils apprendront de l'expérience ce qui leur est utile ou nuisible.

Aphorismes de M. Herman Bærrhaave , relativement aux convulsions.

1°. La convulsion est une contraction violente , involontaire & alternative des muscles qui en sont attaqués. 2°. Si ce mal dure long-temps ,

il affecte aisément tout le genre nerveux, par la communication que les nerfs ont entr'eux, d'où naissent de tristes maux.

3°. Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux, dans les muscles qui en sont attaqués

4°. Avant que de tenter la guérison de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cause particuliere, qui le produit & la partie affectée; en premier lieu, d'où il tire son origine, ensuite y appliquer au plutôt des remedes, qui puissent adoucir l'âcreté, résoudre la matiere engagée, & relâcher les parties qui sont en contraction; car pour guerir ces convulsions, il suffit presque ordinairement de délayer & d'adoucir.

DES MOYENS GENERAUX

Pour prévenir les maladies.

Dès qu'on est menacé d'une maladie quelconque, il faut en prévenir les atteintes, en se hâtant d'en détruire la cause. « Un homme, » dit Gallien (1), est dans un état mitoyen, » entre la maladie & la santé, lorsqu'il a » quelques indispositions qui l'affectent, sans » l'obliger pourtant de quitter ses affaires &

(1) De Med. art. constit. cop.

» de garder le lit ; un mal de tête supportable , par exemple , du dégoût , de la lassitude , de l'assoupissement , de la pesanteur ou d'autres symptômes ; mais il n'attendra pas que le mal empire , il ira aux sources ; il tâchera d'aller aux principes de ces légères incommodités , avant qu'elles se convertissent en des maladies plus sérieuses »

» Si , par exemple , la source du mal est une trop grande plénitude , il aura recours au jeûne , ou s'il faut quelque chose de plus efficace , à la saignée , aux purgatifs ou aux sudorifiques. Si elle vient d'une digestion & d'un amas de crudité , il se tiendra chaudement , il vivra quelques jours dans l'abstinence , dans une grande tranquillité , & il prendra peu d'un bon vin pour se fortifier l'estomac. En général , il opposera au principe des maux dont il se plaint , & dont il veut prévenir les suites , des moyens propres à produire des effets contraires à ceux qu'on doit attendre naturellement des causes qui ont produit ces maux ».

» Si les humeurs sont trop épaisses , il travaillera à les atténuer , si elles sont trop âcres à les adoucir , si elles sont trop abondantes à s'en décharger , si elles sont trop crues à faciliter la coction ; ici , à en détendre les parties en contraction ; là , à

» ouvrir une issue aux obstructions , ainsi du
» reste ».

Le célèbre Sydenhand dit avoir arrêté plusieurs fois la toux & prévenu la fièvre (1), en ordonnant de prendre l'air , de faire quelques mouvements , de boire quelques tisanes rafraîchissantes , de ne point manger de viande , & de s'abstenir de toute liqueur forte.

Écoutez Boërrhaave ; ce grand homme dit « Que l'on prévient les maux en allant » à leurs causes , pour y remédier , dès qu'on » en apperçoit les symptômes , & voici les » premiers préservatifs qu'il faut y opposer ». C'est l'abstinence , le repos , l'eau chaude bue en abondance ; ensuite un exercice modéré , mais continué jusqu'à ce que l'on commence à s'appercevoir d'une légère sueur , & enfin une bonne dose de sommeil , dans un lit où l'on ait pris soin d'être bien couvert. C'est le moyen de relâcher les vaisseaux , de délayer les humeurs épaisses & de se défaire de celles qui pourroient nuire , pour se préserver en général contre l'impression des causes extérieures. Rien ne convient mieux que d'être attentif à ne pas quitter trop tôt les habits d'hiver au printemps , & à ne les pas prendre trop tard en automne.

Enfin , il est encore fort nécessaire de s'assujettir à un régime , d'autant plus facile , qu'il

(1) De Tuss. épid. , pag. 207 , 208.

soumet à des regles simples & peu nombreuses.

En été, la diete doit être légère, émolliente, laxative, humide, douce; il faut se nourrir de légumes, de fruits, de laitage, de bouillon, boire beaucoup d'eau ou du vin trempé, & ne prendre qu'un exercice modéré.

En hiver, au contraire, la nourriture doit être solide, seche, succulente; il y faut plus de sel & d'épices; la chair rôtie & le pain plus cuit sont préférables; il faut boire moins, mais du vin pur & prendre plus d'exercice.

Enfin, au printemps & en automne, la diete & l'exercice doivent être tempérés de maniere qu'ils tiennent le milieu, entre ce qu'exigent le froid de l'hiver & la chaleur de l'été, proportionnellement à ce qu'on approche le plus l'un ou l'autre.

Qu'il me soit permis de joindre aux indications des grands médecins, une méthode très-simple que j'ai employée avec succès.

J'examine d'abord la cause de la maladie & je prescrit un régime tout opposé à celui qui l'a causée.

Si les humeurs sont trop épaisses, on fait usage des délayants, des atténuants; & ensuite des purgatifs, lorsqu'elles sont trop abondantes (1); si elles veulent se détourner du bon

(1) Ceux qui se trouvent bien de la saignée ou de la purgation doivent les mettre en usage au printemps & dans l'automne, afin d'évacuer les humeurs superflues à la nature, & éviter par là les maladies à craindre pendant l'été ou pendant l'hiver.

chemin & se jeter sur une partie non convenable , on doit les aider à s'y remettre ; si l'on a respiré un air froid , humide & renfermé , il faut chercher une demeure où l'air soit sec & tempéré.

Si l'on croit que la maladie soit causée par une vie sédentaire ou par le chagrin , la crainte , &c. ; il faut se procurer de la gaieté , de l'exercice dans un air libre , selon ses forces , & chercher une société agréable pour se recréer & s'amuser.

Lorsqu'elle est occasionnée par la mauvaise nourriture , il faut s'en procurer une contraire , & cesser ses occupations tout le temps qu'on est incommodé , en ne faisant usage que des aliments liquides , comme la panade , les soupes de riz , d'orge , de gruau , plus ou moins épaissés , selon les besoins , en ne buvant que de l'eau , du petit lait , & en faisant usage des lavements , &c.

Si malgré toutes les précautions qu'on aura pris , la maladie se déclare dangereuse , ce que l'on connoîtra par une difficulté de respirer , un resserrement autour du cœur , accompagné de frissons , de fièvre , quelquefois de crachement de sang , de toux & de douleurs vives à la tête & à la poitrine , de la difficulté à avaler les aliments , des points au-dessous des tetons & au bas des fausses côtes , de l'anxiété , des inquiétudes , une chaleur universelle , une grande altération , les urines

rouges dans les premiers jours , & qui quelque temps après se troublent ; enfin , dans ces cas on suivra le traitement qui suit :

Traitement des maladies les plus aiguës (1) & les plus dangereuses.

Aussi-tôt que l'on s'apperçoit que le pouls s'éleve insensiblement, que la respiration se trouve gênée, que l'on ressent des douleurs ou points de côté, des violents maux de tête, une grande chaleur, la peau sèche ; & enfin que la fièvre augmente, il faut promptement faire une forte saignée (2) suivant la force,

(1) Hypocrate appelloit maladies aiguës la pleurésie, la peripneumonie, la frénésie, la léthargie, la fièvre ardente & toutes les autres maladies inflammatoires, accompagnées de fièvres continues. (*Régime des Maladies aiguës, sect. 1, pag. 367, n°. 30.*)

Ces maladies se décident dans quatorze jours, soit pour la vie ou pour la mort. (*Aphor. 23, sect. 2.*)

(2) Hypocrate veut dans cette circonstance qu'on ouvre incessamment la veine qui est dans la flexion du coude, & qu'on en laisse couler le sang jusqu'au changement de couleur, sans craindre d'en tirer même jusqu'à la défaillance. *Ibid. n°. 15, sect. 4, pag. 378. n°. 244.*

C'est en conséquence de ces principes que Gallien & Boerrhaave ont proposé la saignée jusqu'à la défaillance, dans les mêmes cas conseillés par le pere de la médecine. On ne doit cependant pas éteindre la force de la fièvre, qui est nécessaire pour dissoudre l'épaississement des fluides ; on peut saigner jusqu'à ce que la diminution de la chaleur & l'adoucissement

l'âge, la saison de l'année, la couleur du sang, le sexe, le tempérament, & en un mot selon l'exigence des cas, afin de prévenir le dépôt qui pourroit se faire dans la capacité de la poitrine (1). Si la fièvre continue on réitere la saignée deux ou trois fois par intervalle de quatre à six heures les unes des autres; les vieillards, les constitutions foibles & délicates & les bilieux (2) ont

des symptômes annoncent qu'il n'y a plus de danger à craindre.

On doit bien examiner en quoi consiste la coction des humeurs, & comment on la peut procurer ou faciliter, puisque c'est l'unique moyen pour surmonter la cause des maladies; ainsi la nature se trouvant robuste, vigoureuse, & plus puissante que la matière morbifique qui cause les maladies, elle donne à ces mauvais suc toute la perfection & les meurt si parfaitement qu'il ne leur reste aucune faculté qui puisse nous troubler, & les ayant meurt elle les vuide par les voies qui lui sont les plus propres.

(1) On donne au malade une infusion de fleurs de sureau, dans laquelle on aura délayé deux cuillerées de bon miel, une heure après la saignée, afin de faciliter la transpiration & une égale circulation.

(2) Si le malade avoit depuis deux ou trois jours une répugnance pour toute espèce de nourriture, ayant la bouche amère, la langue chargée, des envies de vomir, des rapports, des soulèvements d'estomac, ces signes indiqueront que l'estomac & les intestins sont souillés par une sabure bilieuse qui doit être promptement évacuée par un vomitif suivi des potions contre les vers N°. 1.

Si on a lieu de croire que la maladie dépend uni-

moins besoin de la saignée que les personnes robustes où le sang est dans toute sa force & sa vigueur.

Dans les maux de gorge on peut saigner au cou avec les sangsues, après avoir pratiqué la saignée de bras ou celle de pied, & l'on se gargarise avec les gargarismes N^o. 4, on fait usage des lavements & des applications émollients sur la partie souffrante. Si ces moyens ne réussissent pas, on peut appliquer les vésicatoires à la nuque; s'il paroît une tumeur autour des amigdales, on tâchera de

quement d'une transpiration arrêtée, on doit sur le champ mettre le malade au régime, & avant que la fièvre ait épaissi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelqu'engorgement, on lui fait boire abondamment d'une infusion des fleurs de sureau & de mauves, en y délayant deux cuillerées de bon miel & autant de vinaigre dans chaque bouteille; on donne deux lavements par jour de la même infusion. En un mot, si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; si elle indique que les humeurs, qui causent la maladie, doivent s'évacuer par les crachats, on la facilite au moyen de la tisane pectorale N^o. 2; les sirops de guimauve & de bourrache: les looch, N^o. 3, pris par cuillerée d'heure en heure, sont très-utiles: enfin on doit observer avec attention les voies par lesquelles la nature tend à se décharger, & suivre son penchant en secondant ses efforts par des remèdes simples, qui ne dérangent point son ordre; mais qui facilitent ses jeux.

Pouvrir avec une lancette aussi-tôt que le pus sera formé.

Quand le pouls commence à s'amollir, que les points ont cessé, que la bouche est mauvaise, la langue chargée, humectée & pâteuse, l'on fait vomir le malade avec deux, trois ou quatre grains de tartre émétique, ou avec 20, 25 ou 30 grains d'hypécacua, délayé dans trois verres d'eau commune, que le malade prendra de quart d'heure en quart d'heure, excepté que le premier ou le second ne provoque le vomissement. S'il y a des cas qui empêchent de vomir, on fait prendre au malade une potion faite avec une once & demi d'oximel scillitique, délayé dans six onces d'une forte infusion de fleurs de sureau ou dans une chopine de petit lait que l'on donnera au malade en quatre fois par intervalle de deux en deux heures; on ne le purgera qu'après que la coction des humeurs sera faite, excepté que l'abondance l'exige, alors le vomitif seroit suivi d'une des potions purgatives, n°. 5.

On donne au malade des lavements d'une infusion de mauves, dans lesquels on mêle une ou deux cuillerées de bon vinaigre, on les fait aussi avec la casse ou le tamarin, on les emploie dès les premiers jours de la maladie, & cela de quatre en quatre heures, on lui fait respirer la vapeur de l'eau & du vinaigre, dans lequel on aura fait bouillir de

la petite sauge & de la fleur de sureau, de chaque une pincée, ayant soin de bien couvrir le pot avec un papier & un couvert par-dessus pour empêcher que la vapeur ne s'exhale. On mettra les jambes du malade dans de l'eau tiède, ensuite on lui couvrira la tête d'un linge, & on approchera le pot de sa bouche aussi près qu'il pourra le souffrir, on le découvre & le malade respire cette vapeur qui pénètre dans tout l'intérieur de sa poitrine, & par là facilite les crachats, la circulation & la transpiration. On pourra recevoir cette vapeur dans le gosier au moyen d'un entonnoir, dans les inflammations de gorge & même dans toutes les inflammations internes. Après que le malade aura resté dans cette posture pendant une heure, on le couchera & on lui fera prendre l'infusion de fleurs de sureau ordonnée, une heure après la saignée; on repete cela deux fois le jour, si le cas l'exige, on applique sur la partie douloureuse des linges ou une flanelle imbibée dans une infusion de mauves, de camomille & de graines de lin; on fait boire au malade régulièrement un demi verre, tous les quarts d'heure de la tisane d'orge, n°. 8 ou de celle n°. 9.

L'on peut aussi user du sirop de vinaigre mêlé avec de l'eau, de la limonade qu'on prépare avec le jus de citron, les eaux de poulet ou de veau, dans lesquelles on aura fait bouillir de l'oseille & de la chicorée, ou on employera

employera le vinaigre qui fait , avec le sucre & l'eau , une boisson agréable & très-saine. Les pauvres peuvent se tenir à la tisane n^o. 8 , ou à celle du n^o. 9. Toutes ces boissons doivent se prendre un peu chaudes en temps d'hiver.

Si malgré tous ces secours la maladie empire , que le malade soit beaucoup agité , on lui donne le julep n^o. 6 , ou celui du n^o. 7 , on applique les vésicatoires à la nuque quand le cerveau & la gorge paroissent s'engorger , & aux gras de jambes quand la poitrine paroît bien affectée ; on peut même les appliquer sur la douleur du poing & les entretenir pendant quelques temps s'il est nécessaire.

On doit aussi , autant qu'il est possible , faire respirer au malade un air pur & tempéré. On corrige la chaleur & la sécheresse de l'air par un vent artificiel , par de l'eau qu'on répand , ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait respirer. On corrige sa froideur & son humidité par le feu ; on empêche l'effet de son inconstance en faisant tenir le malade renfermé , en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur , à proportion que l'air se refroidit ou s'échauffe ; enfin on empêche l'effet nuisible de son infection par des odeurs ou par des fumigations faites avec le vinaigre , l'orange , le citron ou la graine de genievre. Si le cas l'exige , il faut transporter le malade en un autre lieu où l'air soit

plus propre au tempérament & à l'espece de maladie.

Il faut avoir soin de suivre le régime des maladies aiguës, & de ne prendre aucun aliment solide dans les premiers jours de la maladie; mais lorsqu'elle commence à décliner & qu'on s'apperçoit de la coction des matieres qui causent la maladie, on purge le malade une, deux ou trois fois, avec une des purgations n°. 10 (1), & l'on augmente petit à petit la nourriture liquide, en la joignant à des acides, comme l'épine - vinette, les groseilles, les prunes sauvages; ensuite à des stomachiques propres à fortifier les fibres de l'estomac; tels sont les bouillons de bœuf, de chapon ou de poularde, avec un peu de bon vin, de suc de citron, de sel de noix muscades & de cloux de girofle, en faisant précéder à cet usage celui d'une cuillerée de syrop de quina, mêlé avec la teinture de rhubarbe ou un verre

(1) Les gardes-malades auront soin de rejeter cette mauvaise habitude, de les forcer à prendre de la nourriture contre leur volonté; mais seulement de suivre leur penchant naturel, en ne leur donnant qu'une petite quantité de ce qu'ils demandent; la raison est, que la nature étant occupée de la coction des humeurs, ne peut quitter celle-ci pour s'occuper de celle des aliments, qui ne fait qu'augmenter le mal; ce n'est pas que je le désapprouve, lorsque les forcés de la nature le demandent: mais je voudrois que leur qualité fût choisie par elle.

d'une infusion faite avec la rhubarbe, la gentiane, la camomille romaine ou la petite absinthe; on peut faire usage d'une boisson faite par infusion de chicorée & de melisse, en mettant dans chaque verre une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crème & de jaune d'œuf battus ensemble, avec trois ou quatre gouttes d'huile de canelle; & lorsqu'on est dans un état de convalescence il faut user des aliments faciles à digérer, de nature à adoucir & à rafraîchir, en observant la plus grande sobriété & en prenant un exercice très-modéré. On peut suivre le régime des convalescents décrit ci-devant au chapitre des régimes, & enfin on peut encore faire usage de la potion cordiale n°. 11.

N. J'observe qu'on donne différents noms aux maladies inflammatoires; mais ces noms sont seulement appropriés aux parties qu'elles affectent; c'est pourquoi le traitement que je viens de décrire peut s'appliquer dans toutes les maladies inflammatoires, comme inflammation de poitrine, esquinancie, pluresies fausses ou vraies, inflammation du bas ventre, dans les fievres malignes, ardentes, putrides, &c., notamment à l'espèce des maladies épidémiques que j'ai vu regner & qui regnent actuellement dans Grenoble & dans les campagnes voisines, & dont le succès de la guérison a toujours répondu au zèle que j'ai mis à ser-

vir ceux qui ont bien voulu m'honorer de leur confiance.

N^o. 2. Potion contre les vers.

Prenez six onces d'eau distillée contre les vers, de la coraline, de racine de fougere mâle pulverisée, de la barbotine, de chaque demi gros, une goutte d'huile essentielle d'absynthe, mêlez le tout ensemble; cette potion se prend par cuillerée, à une ou deux heures de distance dans les affections vermineuses.

Autre potion purgative contre les vers qui doit suivre la précédente.

Prenez quatre onces décoction contre les vers, faites y fondre & délayer sel d'epsom & confection Hamech, de chaque trois gros, sirop de chicorée composé une once.

Ces potions conviennent très-bien dans les fievres, où l'on a lieu de soupçonner des vers, elles les chassent, les tuent, & les évacuent.

N^o. 2. Tisane pectorale.

Prenez deux figues grasses coupées par morceaux; demi once de raisin sec de damas, dont vous ôterez les pepins, une once & demie de racine de guimauve coupée par tranches, faites bouillir le tout dans trois pintes & demie d'eau commune jusqu'à la consommation de la quatrieme partie, ajoutez y ensuite un peu de reglisse, & la retirez du feu, gardez la sans la passer, & la faites boire au malade par demi verrée de

quart d'heure en quart d'heure, elle est très-nécessaire dans les fluxions de poitrine, & dans les maladies du poumon, &c.

N^o. 3. *Looch adoucissant.*

Prenez deux scrupules de blanc de baleine, une once d'oximel scillitique, deux onces d'huile d'amendes douces, une once de sirop de guimauve & demi once de sirop diacode, selon le besoin; on peut aussi employer le kermès à la dose de trois ou quatre grains, dans trois onces de sirop de guimauve.

Autre.

Prenez du sirop de guimauve, de l'huile d'amendes douces, de chaque une once, de blanc de baleine dissous dans l'huile ci-dessus, un gros; mêlez le tout ensemble pour un looch.

Ces loochs se donnent par cuillerée d'heure en heure dans les rhumes & les fluxions de poitrine, dans la pleurésie, dans la péripneumonie & l'asthme.

Ils divisent les viscosités qui obstruent les bronches & facilite en même temps la sortie des crachats.

N^o. 4. *Gargarisme.*

Prenez trois figes grasses, faites les cuire jusqu'à consommation de la quatrième partie, dans du lait & de l'eau commune, de chaque cinq onces.

Autre.

Prenez une fige grasse, de roses rouges une pincée, de miel deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi sepiier d'eau, pendant l'espace d'un demi quart d'heure, passez la liqueur & ajoutez y un verre de bon vinaigre; on peut aussi employer le sirop de meures, le miel rosat, &c.

N.º 5. Potion purgative.

Prenez cinq onces de décoction de casses, faites y fondre deux onces de manne; après avoir passé la liqueur, dissolvez y deux gros de sel d'epson, on y mêle deux onces de sirop de chicorée composé.

Autre potion purgative.

Prenez deux onces de manne, une once tamarin, deux onces pulpes de casse.

Faites fondre le tout dans quatre onces d'eau commune; passez & y ajoutez deux onces d'huile d'amendes douces.

Autre.

Prenez deux onces de manne, faites les fondre dans quatre onces d'eau commune; passez & y mêlez deux onces de sirop de chicorée composée.

Ces potions purgatives évacuent fort doucement les humeurs qui sont bien disposées; on les préfère pour première purgation dans les maladies aiguës & inflammatoires. L'usage de toutes ces potions doit être proportionné à l'âge, à la force, à la constitution des tempéraments & à violence de la maladie.

On doit les faire préparer par un Apothicaire ou par quelques personnes de l'art.

N.^o 6. *Julep temperant.*

Prenez cinq onces d'eau distillée tempérante; délayez y un scrupule de poudre tempérante, une once de sirop de limons; ce julep calme & tempere la trop grande agitation du sang & des humeurs, on le prend par cuillerée, d'heure en heure, ayant soin d'agiter la bouteille chaque fois que l'on en donne.

N.^o 7. *Autre julep tempérant.*

Prenez trois onces d'eau de laitue & demi once de sirop diacode, mêlez le tout pour prendre en deux fois à une heure d'intervalle.

N.^o 8. *Tisane d'orge.*

Prenez quatre onces d'orges & un quart d'once de crème de tartre, faites bouillir le tout dans cinq chopines d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit ouvert, laissez la infuser une heure, & ensuite la coulez.

N.^o 9. *Autre.*

Prenez fleurs de mauves, de violettes, de chaque une pincée, de bourrache trois feuilles, faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant demi heure, passez & y ajoutez deux cuillerées de bon miel & autant de vinaigre; on peut encore faire la tisane avec trois onces d'orge & une poignée d'oseille, en y joignant deux cuillerées de miel dans la même quantité d'eau que la précédente.

N.^o 20. *Purgation.*

Prenez rhubarbe demi dragme, crème de

tartre , jalap , de chaque vingt-quatre grains , faites un opiate avec le sirop de pêche , pour prendre en deux fois , à deux heures l'un de l'autre.

Pilules purgatives stomachiques.

Prenez deux onces d'aloës socotrin , du turbitif & de mirobolan citrin , de chaque demi once , de la rhubarbe choisie & du jalap de chaque deux gros , de la canelle , du bois d'aloës , d'hypécacuaana , de chaque demi gros , mêlez avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe , faites de la masse des pilules selon l'art.

Elles fortifient la digestion , entretiennent la liberté du ventre & donnent même de l'appétit.

La dose doit être très-petite lorsqu'il s'agit de fortifier l'estomac , depuis quatre jusqu'à dix , douze , quinze grains , le matin à jeun , en continuant plusieurs jours de suite , lorsqu'on veut purger en fortifiant , on en prend depuis vingt-quatre jusqu'à un gros , un ou deux jours de suite.

N.º 22. Potion cordiale.

Prenez quatre onces d'eau distillée cordiale , un gros de confection d'hyacinthe , une once de sirop cordial & demi once d'eau de melisse , mêlez le tout ensemble pour prendre par cuillerée , d'heure en d'heure ; dans les épuisements elle fortifie & ranime les forces perdues par une longue maladie.

Je vais joindre ici les principales maximes par lesquelles se conduisoit Hypocrate, dans le traitement des maladies; il disoit, en premier lieu, que les contraires se guérissent par les contraires, c'est-à-dire, que supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres (1).

Il explique ailleurs cet aphorisme de cette manière, la plénitude guérit les maladies causées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid & le froid éteint la chaleur.

2.^o Que la médecine est une addition de ce qui manque & une soustraction de ce qui est superflu; axiome expliqué par le suivant: il y a des sucs ou des humeurs qu'il faut chasser du corps en certain rencontre & d'autres qu'il faut y reproduire.

3.^o Quant à la manière d'ajouter ou de retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vider ni remplir tout d'un coup, ni trop vite, ni trop abondamment, de même qu'il est dangereux de refroidir subitement & plus qu'il ne faut; tout excès est ennemi de la nature.

4.^o Qu'il faut tantôt dilater & tantôt

(1) Hist. nat. de l'hom, malad. par M. le Clerc, tom. 1. pag. 379.

resserrer; dilater ou ouvrir les passages par lesquels les humeurs s'écoulent naturellement lorsqu'ils ne sont pas suffisamment ouverts & qu'ils s'obstruent: resserrer au contraire & rétrécir les canaux relâchés, lorsque les suc qui s'y rendent n'y doivent point passer, qu'ils y affluent avec trop d'abondance: il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir, d'autres fois épaisir, diviser & subtiliser, tantôt exciter, réveiller, tantôt engourdir, arrêter, & tout cela relativement aux circonstances, aux humeurs & aux parties solides.

5°. Qu'il faut observer le cours des humeurs, favoir d'où elles viennent, où elles vont, en conséquence les détourner lorsqu'elles ne prennent point la voie convenable, les détourner d'un autre côté, comme on change le cours d'un ruisseau, ou en d'autres occasions les rappeler en arriere, attirant en haut celles qui se portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables, ce qui ne doit point séjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chassées des lieux où elles ne doivent point se rendre, n'y rentrent de nouveau.

7°. Lorsqu'on suit la raison & que le succès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop vite, sur-tout si les causes sur lesquelles on s'est déterminé suffisent toujours: mais comme cette maxime pour-

roit induire à erreur, la suivante lui servira de correctif.

8.^o Qu'il faut observer attentivement ce qui soulage un malade, ou ce qui augmente son mal, ce qu'il supporte, & ce qui l'affoiblit.

9.^o Qu'il ne faut rien entreprendre au hasard, qu'il vaut mieux quelquefois se reposer que d'agir, en suivant cet axiome important, si l'on ne fait point de bien, l'on ne fait point de mal.

10.^o Qu'aux maux extrêmes il faut des remedes extrêmes, ce que les médicamens ne guerissent point, le fer le guérit; le feu vient à bout de ce que le fer ne guerit point; mais ce que le feu ne guérit point, sera regardé comme incurable.

11.^o Qu'il ne faut point entreprendre les maladies désespérées, parce qu'il est inutile d'employer l'art à ce qui est au-dessus de son pouvoir. Mais on doit les abandonner aux soins de la nature, en lui aidant par un changement d'air & un régime analogue à la maladie.

Dans les maladies chroniques la médecine d'Hypocrate se bornoit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions & à un très-petit nombre de remedes.

Il avoit observé que les maladies aiguës sont ennemies de tout exercice & de tout remede violent & que la nature ne souffre point ce qui peut la forcer; il n'avoit recours

aux remèdes violents, que lorsque les moyens les plus doux demeuroient sans effet.

Il savoit par expérience que dans les maladies violentes, la nature faisoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit presque toujours assez puissante pour préparer la matière morbifique, la cuire & amener une crise & l'expulsion; en conséquence de ces idées, sans la troubler dans les opérations salutaires par une confusion de remèdes, il se contentoit de l'aider avec circonspection, d'avancer la préparation des humeurs & leur coction, de modérer les symptômes quand ils étoient excessifs, & lorsqu'il s'étoit assuré de la maturité des matières & de l'action de la nature pour les expulser, il lui rendoit, pour ainsi dire, la main & la guidait où elle vouloit aller, en favorisant l'expulsion par les voies qu'elle paroissoit choisir de préférence.

Comme la tête est une partie sujette à différentes maladies, nous en dirons deux mots.

Des maux de Tête.

On distingue ces maux en universels & en particuliers. Le mal de tête universel se fait connoître par une douleur plus ou moins vive, qui occupe toute la partie qui est accompagnée de chaleur, quelquefois de lancemens, de pulsations & de fièvre.

Le mal de tête particulier se répand dans différents endroits de la tête ; telles sont les douleurs d'oreille , les migraines , les maux d'yeux & de dents ; quelquefois les fluxions se jettent sur le cou , les levres , la gorge , la glotte , le larinx , les bronches , les poumons , &c.

Les causes qui peuvent produire les maux de tête universels ou particuliers , sont la plénitude , la grande chaleur , la suppression de quelques évacuations accoutumées , comme le saignement de nez , les saignées habituelles , les scarifications , les hémorroïdes , les regles chez les femmes , la sueur des pieds , la transpiration arrêtée par l'action de l'air froid , les vices de l'estomac ; enfin tout ce qui peut causer un dérangement à la circulation du sang dans les vaisseaux de la tête , peut occasionner des douleurs dans cette partie. Ces maux s'annoncent le plus souvent par des alternatives de froid & de chaud , par la fièvre plus ou moins violente ; elle est tantôt continue , tantôt intermittente & accompagnée d'accablement , d'anxiétés & de dégoût. Les douleurs qui se font sentir à la partie affectée , semblent se répandre par tout le corps. Les fluxions des yeux , du nez , des levres & de la gorge se manifestent à la vue ; on juge au son de la voix , ou par la toux , de l'état de la trachée artère & des poumons.

Quelle que soit la cause des maux de tête

universels ou particuliers , on ne peut y remédier qu'en détruisant cette cause ; si elle dépend de quelque suppression d'évacuation habituelle , on tâchera de la rétablir , & cela en relâchant les vaisseaux par les lavements, les bains , les saignées de pied , & par l'application des sangsues à l'anus , quand le mal est produit par quelque suppression d'hémorroïdes , & aux parties naturelles des femmes , lorsque leurs regles sont supprimées ; l'on peut faire usage du tabac pour exciter l'évacuation de la sérosité , & quand le mal est moins violent , que la bouche est amère & pâteuse , que la langue est chargée & humectée , on fait vomir le malade avec vingt-cinq grains d'hypécacuaana , ou avec trois ou quatre grains de tartre émétique , donné comme il est indiqué ci-devant au traitement des maladies aiguës , & les jours suivans on le purgera une ou deux fois selon la nécessité , avec une des purgations n^o. 10.

Si le malétoit opiniâtre & violent, on appliquera des sangsues derrière les oreilles, & en suite un vésicatoire derrière le cou, qu'on entretiendra suivant le besoin. Si la maladie est causée par une transpiration arrêtée , on tâche de la rétablir par les fumigations en tenant la partie chaude & en y appliquant des cataplasmes faits avec des fleurs de sureau & de la mie de pain ; on tiendra le ventre libre par la diète , par des lavements , & enfin on doit suivre , dans

tous les cas , le régime adoucissant , plus ou moins sévère , selon la violence & la durée de la maladie.

Des remedes naturels pris dans les aliments.

Je vais proposer ici des remedes simples , pris dans les plantes & dans les graines qui forment les principaux objets de nos aliments. Les personnes qui menent une vie laborieuse , peuvent user d'une panade faite avec du pain rôti , du sucre & du bon vin , & cela quand ils seront atteints de quelque légère indigestion ou diarrhée , causée par foiblesse ou relâchement. On peut aussi user d'un bouillon fait avec six onces de pain de froment bien préparé ; les faire bouillir pendant demi heure dans un pot de terre , couvert , avec trois chopines de bonne eau , qu'on passera en décoc-tion ; on ajoutera ensuite une demi chopine de jus de citron , un gros & demi d'eau de canelle orgée , quatre onces de bon vin & une quantité suffisante de sucre.

1^o. Le pain avec du bon beurre frais , mangé tous les matins à déjeûné , est propre à détruire les aigres des premières voies. Un petit pain que l'on aura fait cuire , après y avoir enfermé des baies de genievre , coupé par moitié , sortant du four , & appliqué tout chaud sur l'oreille , soulage ou guérit la surdité.

La farine de seigle , mêlée avec du miel , fait mûrir les abcès.

Se frotter la tête avec du son bien chaud ,

soulage les pesanteurs de tête & les tintements d'oreilles.

Le pain bouilli dans un léger bouillon, est un bon aliment dans les fièvres. La mie de pain cuite dans l'eau, fait une panade très-utile, en y mêlant un jaune d'œuf & un peu de sucre. Si l'on presse le pain cuit à travers une passoire, cela formera la crème ou la gelée de pain. La mie de pain cuit dans le lait est un cataplasme anodin, en y ajoutant une pincée de safran. La mie de pain cuit dans le vin rouge fait un cataplasme confortant, la folle farine saupoudrée légèrement sur les dartres, ou autres maladies de la peau, les soulage.

2°. L'eau froide, bue après le repas, fortifie l'estomac & prévient les indigestions. Elle est bonne pour resserrer les vaisseaux après les coups, les chûtes, soit qu'il y ait échimose ou non. Dans les distentions violentes des tendons & des ligaments, l'eau fraîche, mêlée avec partie égale de vinaigre, est très-bonne pour arrêter les hémorrhagies qui arrivent après les accouchements. On applique des linges trempés dans cette eau sur le ventre dans ces cas urgents; & sur le front, pour arrêter celle du nez. L'eau chaude est propre pour atténuer ou diviser les humeurs épaisses. Si elle est bue par gorgée, aussi chaude qu'on peut l'avaler, elle facilite l'évacuation des vents.

3°. Lorsque le vin est bien mûr, c'est un cordial naturel, celui d'Espagne ou d'Alicanthe

est le plus sûr, parce qu'il n'aigrit pas; le rouge est préférable au blanc.

4. Le chocolat convient à l'estomac froid, à la poitrine, à la toux, au crachement de pus; il nourrit & fortifie beaucoup, il est bon dans l'éthisie, dans l'atrophie & dans le scorbut.

5. Le café fortifie, hâte la digestion, adoucit la douleur de tête, raréfie le sang, arrête les vapeurs, donne de la gaieté, empêche l'assoupissement après le repas; il excite l'évacuation des regles & des urines. On peut s'en servir comme du thé, en cette sorte: on prend un gros de café en fève, sans le faire rotir, on le fait bouillir dans un pot de terre bien bouché, afin d'empêcher l'exhalaison de la partie la plus spiritueuse, l'espace d'un demi quart d'heure, avec un demi septier d'eau, en suite on retire du feu la liqueur, & après l'avoir laissé reposer quelque temps, on la prend chaude avec du sucre. Ces fèves peuvent servir deux fois.

6. Le lait de vache, pour toute nourriture, guérit de la goutte & de plusieurs autres maladies chroniques. La bouillie & les panades qu'on en fait sont de grands adoucissants. On en fait une eau laiteuse, en mettant demi-septier de lait sur trois chopines d'eau, que l'on boit de quart d'heure en quart d'heure dans la matinée. Le petit lait, bien fait, sans être clarifié, est encore meilleur.

7. On fait des tisanes d'orge avec la racine

de scorfonere ou de chien-dent , &c. La crème d'orge , ainsi que l'orge , sont très-utiles dans les maladies inflammatoires , dans les convalescences & dans les maladies chroniques ; c'est un remede alimentaire ; il nourrit & restaure en humectant , en rafraîchissant la poitrine ; il provoque le sommeil & modere la toux. Une forte décoction d'orge ou d'avoine & de sucre , est excellente dans les même cas.

8. L'avoine ou son gruau , fait des bouillons excellents & très-utiles dans les plus grandes maladies , deux onces de gruau , un jaune d'œuf & un peu de sucre , pour deux bouillons. L'eau de gruau se fait avec deux onces de gruau sur deux pintes d'eau , en y ajoutant un peu de sucre ; ce qui forme une boisson fort bonne dans les maux de poitrine.

9. Le bouillon de pois lâche le ventre , excite les urines , nettoie les reins & la vessie.

10. La crème que l'on tire des lentilles , comme celle du riz nourrit , & est très-légere à l'estomac.

11. Les oignons cuits & mêlés avec des figues grasses , font mûrir les abcès. Cuits & appliqués sur le ventre ils font uriner les enfants atteints de rétention d'urine... Cuits ou rôtis sur la braise , & mangés en salade , ils forment un remede pour faire cracher dans les vieux rhumes. Un hydropique guérit par ce seul usage , pour toute nourriture , & en buvant du vin blanc à sa soif. L'oignon est chaud , sec , appétitif , incisif & détersif.

12. L'usage interne de l'ail guérit la colique venteuse, chasse les vers & la peste, avec du vinaigre; elle détruit les viscosités de l'estomac & excite l'appétit, &c.

L'ail est la thériaque des pauvres, elle est bonne contre la rage. Deux gousses d'ail, prises une fois la semaine, dans un demi verre de vin blanc où elles auront infusé, soulagent les retentions d'urine & la gravelle. On peut en user extérieurement dans les même cas que l'oignon. Le pourreau a à peu près la même vertu.

13 Le suc ou le bouillon de choux fait avec le veau, lâche le ventre; on y ajoute du cresson de fontaine, du lierre terrestre ou des feuilles d'orties mortes, suivant le besoin, dans la cachexie scorbutique, dans la phtisie, &c.

Les choux rouges sont pectoraux & plus sains encore pour la phtisie que les autres; avec leur suc on peut faire un looch dépuré, en les faisant bouillir & ensuite passés & mêlés avec partie égale de miel écumé ou de sucre, & on fait bouillir ce mélange doucement jusqu'à consistance de looch. Etant refroidi, on mêle trois dragmes de safran, il est excellent pour l'asthme & pour les autres maladies de la poitrine & des poumons; on en prend une cuillerée par heure.

14. Les cardes de poirées & celles d'artichaux, cuites & mangées en salade lachent le ventre. La beterrave cuite & mangée en salade ou au beurre frais, forme un aborbant très-naturel dans les maux d'estomac.

15. La décoction des raves du Limoufin, guérit les tenesmes & les cours de ventre opiniâtres des enfants, en y mêlant un peu de beurre frais... Ces raves pilées & appliquées sur les engelures les guérissent.

16. Les navets sont pectoraux, étant donnés en bouillon avec le veau.

On met les panais dans les bouillons, en y joignant des racines d'asperge, de persil, de fenouil & de chicorée, avec un chapon, pour les scorbutiques.

17. Le principal usage interne du persil est dans les obstructions, la jaunisse, la cachexie, la pierre, la gravelle, la suppression d'urine & des règles. Ses feuilles prises en décoction, dans du vin blanc ou dans des bouillons ou tisanes, sont résolatives & vulnéraires; c'est pourquoi on les applique avec un grand succès sur les coupures & sur les contusions, après les avoir froissées.

Les feuilles vertes de persil, infusées en maniere de thé & prises à jeun, sont excellentes dans la cachexie & dans la gravelle; étant cuites sous les cendres, l'on en exprime le suc pour les hydropiques.

18. Les épinars sont rafraîchissants & humectants, cuits dans du bouillon ou mangés en salade, ils lâchent le ventre, l'adoucissent & purifient le sang. Les choux fleurs, préparés de cette façon, produisent le même effet.

19. Les falfisis sont cordiaux, diaphorétiques

& adoucissans dans les tisanes ou bouillons.

20. Les escargots sont salutaires aux nerfs, aux poumons, à la phytisie, aux crachements de sang & autres affections de poitrine.

21. Les limaçons font des bouillons très-succulents dans la phytisie, & leurs coquilles réduites en poudre, desséchent les crevasses des pieds & des mains

22. Les écrevices de riviere sont propres pour la phytisie, l'asthme, pour atténuer la pierre des reins & de la vessie, pour exciter l'urine, pour déterger les ulcères de la gorge, pour purifier le sang, prises en bouillon ou en substance.

23 Les grenouilles sont l'antidote du venin de tous les serpens ; mangées en substance ou en bouillon, elles sont bonnes aux étiques, aux phytisiques & à ceux que de longues maladies ont desséchés, comme aussi dans les toux invétérées. Les bouillons sont humectans & adoucissans, &c. La verte, qui vit dans les rivières & dans les fontaines, est la meilleure.

24 Le poivre est usité dans la froideur & les pesanteurs d'estomac, indigestions, douleurs & plénitude, provenant de l'abondance des crudités. Le plus prompt remède est d'avalier, en forme de pilules, trois ou quatre grains de poivre noir, & ne rien prendre que quatre heures après.

Son usage externe est d'appaiser la douleur des dents & diminuer l'enflure de la luelle, ou la faire remettre à sa place quand elle est

relâchée, & de guérir ou soulager les affections froides en forme de gargarismes & de sternutatoire.

Cinq à six grains avalés après le repas, préviennent les indigestions, & en continuant plusieurs jours de suite, ils guérissent quelquefois la fièvre quarte.

25. L'usage de la muscade est de fortifier & réchauffer l'estomac, d'aider à la digestion, de chasser les venins, de corriger la puanteur d'haleine, &c.

Sa poudre convient souvent dans les douleurs de colique, les vomissements & les cours de ventre, au poids de quinze à dix-huit grains; on la regarde comme un spécifique, pour soulager ces maladies dans les femmes grosses & même après leurs couches.

26. Le gingembre en poudre, fait comme la muscade, en certaine foiblesse d'estomac... Le gingembre mêlé avec du miel, soulage les asthmatiques & les cachéchiques.

27. Le gerofle convient aux défaillances, maux de dents, aux crudités d'estomac, vertiges & aux maladies malignes; il est d'un très-utile usage dans les aliments maigres, par rapport à l'estomac. On attribue la même vertu aux poudres de marjolaine, de melisse, de romarin, de lavande, de basilic, & surtout de menthe.

L'usage du safran est bon dans la syncope & l'apoplexie, on met une goutte ou deux de

sa teinture sur la langue ; la dose est depuis deux grains jusqu'à un scrupule. Son usage externe est cordial ; mis sur l'estomac il empêche les nausées & soulage les coliques. On en fait des infusions avec la véronique dans l'asthme ; infusé dans l'eau de canelle , il soulage dans la suppression des regles. Il entre dans les cataplasmes & dans les cordiaux.

29. Le citron est le contre poison de toutes sortes de venin ; il est rafraichissant & propre à calmer les ardeurs du sang , à précipiter la bile , à chasser les vers , à déterger les humeurs grossieres & à tempérer la soif ; c'est un excellent anti-scorbutique. Son écorce battue avec le suc & arrosée d'un peu d'eau-de-vie , donne un excellent stomachique contre les vents. Les écorces d'orange ont la même vertu. Sa fleur est propre contre les vers.

30. L'anis infusé avec les semences de fenouil , les fleurs de camomille & mêlé avec un peu d'huile d'amande douce , un peu de savon de Venise , forme un excellent cataplasme dans les coliques des enfants. . . . L'infusion de ces semences , toute chaude , est fort bonne dans le hoquet & dans les flatuosités.

31. Trois onces d'huile d'amandes douces , dans un bouillon , appaisent les coliques & purgent doucement. Douze amandes douces , pilées sur une pinte d'eau d'orge , forment une boisson rafraichissante , pectorale , en y mêlant un peu

de sucre, & stomachique en y mêlant trois gros d'eau de fleurs d'orange.

32. Les raisins secs sont dans les tisanes des boissons pectorales, adoucissantes. La pulpe de raisin est laxative, étant mêlée avec deux gros de crème de tartre dans une once de pulpe.

33. Les figues étant bouillies avec les capillaires, savoir quatre figues & une poignée de capillaire, sur quatre pintes d'eau où l'on aura ajouté une once de bon miel, font un béchique très-naturel dans les vieux rhumes & dans l'asthme.

34. Le concombre de jardin étant bouilli, humecte, rafraîchit, adoucit, tempere l'acrimonie des humeurs & modere le trop grand mouvement du sang. Sa semence est une des quatre grandes semences froides, d'un grand usage dans les émulsions, pour la pleurésie & la phrénésie. Le concombre pelé & coupé par morceau, bouilli avec une demi livre de veau, fait un bouillon rafraîchissant.

35. La citrouille & la laitue ont à-peu-près les mêmes vertus. On met une demi livre de citrouille avec autant de veau pour deux bouillons, dans les maux de poitrine... L'eau de citrouille, toute seule, tient lieu d'eau de poulet dans les fievres continues... On fait des cataplasmes anodins avec sa pulpe, ou avec celle de cocombre.

36. Les fleurs de mille-feuilles sont utiles dans toutes les affections convulsives, ainsi que dans

dans les douleurs d'hémorroïdes , de coliques & de tranchées des accouchées. Enfin pour arrêter les pertes de sang , de quelques parties qu'elles viennent , on prend de son suc depuis une jusqu'à quatre onces , seul ou mêlé avec celui d'ortie ; on peut encore les prendre en maniere de thé. Ses feuilles étant pilées & appliquées sur les plaies , les guérissent promptement.

37 L'usage des baies de genievre est de soulager dans les maladies de tête , de nerfs , de poitrine , & dans les maux causés par les vents. Il purge les humeurs visqueuses des reins & de la vessie par l'urine , par la sueur & par les regles. La fumée des baies & des branches est usitée avec succès en temps de peste , & toutes les fois qu'on veut corriger l'infection de l'air des appartements. La décoction de ses sommités est fort bonne pour guérir l'hydropisie : la tisane faite avec son bois est sudorifique. Les baies & bois de genievre font d'utiles décoctions anti - scorbutiques .. Ces baies se brulent comme le café , & l'on en fait le café des pauvres.

38 Le cresson de fontaine est atténuant , apéritif , &c. Son usage est de purifier le sang ; c'est un remede spécifique pour le scorbut , pris intérieurement , son suc seul ou dans les bouillons , forme un bon anti-scorbutique . . . Ses feuilles assaisonnées avec de l'huile d'olive & du vinaigre, forment une salade utile dans les

affections scorbutiques. La roquette a à peu près les mêmes vertus.

39 Les bouillons où l'on fait entrer le cerfeuil, conviennent pour résoudre le sang épais & pour exciter l'expectoration dans l'asthme. . . .

Cette herbe est d'ailleurs vulnéraire, résolutive, diurétique & émenagogue.

40 La ciguë appliquée en forme de cataplasme sur les ganglions, les dissipe & résout les tumeurs des glandes durcies, & en apaise les douleurs.

41 L'absinthe fortifie, aide à la digestion, à la sécrétion d'urine & à l'évacuation des regles. Elle tue les vers, purge la bile, excite la sueur & guérit les fièvres tierces, ainsi que l'hydropisie; on la prend en substance ou en infusion, à froid dans du bon vin blanc ou dans de l'eau. La dose est depuis un demi verre jusqu'à un verre, le matin à jeun, pendant quinze jours.

L'absinthe est l'amer universel dans les maladies chroniques, sur-tout dans celles de l'estomac, dont elle tarit les productions vermineuses, étant prise en manière de thé. Pilée & appliquée sur la plante du pied, elle en dissipe l'enflure.

42 Les fleurs & les baïes de sureau en extrait, sont un excellent antidote pour la fièvre quarte. Ces fleurs cuites dans du lait, & appliquées avec la décoction, forment un excellent cataplasme contre la goutte;

cuites dans de l'eau & appliquées avec sa décoction, sur les érépelles, elles enlèvent l'inflammation & résolvent l'humeur obstruée; cette même décoction, prise intérieurement, est excellente dans les mêmes maladies pour exciter la sueur : la décoction seroit encore meilleure si on la faisoit avec du petit lait; elle convient aux maladies scorbutiques, phlegmoneuses, &c. Ces baïes sont sudorifiques & propres pour la dissenterie, étant prises intérieurement.

L'écorce verte & moyenne purge les humeurs séreuses des hydropiques & des scorbutiques, prise en décoction ou en infusion.

43 La benoite est propre pour dissoudre le sang caillé, étant prise en poudre, en décoction ou en infusion dans du vin blanc; elle fortifie l'estomac & le rétablit dans son état naturel, lorsqu'il est débile & affoibli. Elle convient aux opilations & aux obstructions du foie, de la rate & du mésentère.

La racine de benoite ou cariophilata, infusée dans la bière à chaud, fait une boisson qui fortifie puissamment, étant prise tous les matins.

44 L'usage de la rue est contre l'épilepsie, la peste & les maladies malignes, tant comme préservative que curative; elle chasse le venin, fortifie la vue & la foiblesse d'estomac, guérit la colique ventreuse, ainsi que la morsure des serpens & des chiens enragés. Dans

ce cas on en pile avec un peu de vinaigre & du sel, & ayant fait avaler deux ou trois onces du suc exprimé de ce mélange, on applique le marc sur la morsure.

Le vinaigre de la rue est un des antidotes le plus usité dans la peste.

45 L'usage de la petite sauge convient à ceux qui sont menacés ou atteints de paralysie, de rhumatisme, de vertige, d'épilepsie, de catharre, d'asthme, de tremblemens, d'apoplexie & autres affections du cerveau. On la prend en maniere de thé, en continuant plusieurs jours le matin à jeun. Elle est très-utile pour l'indigestion, foiblesse d'estomac, colique venteuse ou vermineuse, & dans la suppression des regles & des urines.

La sauge est préférée au thé par les Orientaux, soit les feuilles en infusion, soit les fleurs; celles-là légèrement bouillies avec un peu de sel, font une lotion excellente contre la pourriture ou semblables maux de gencives & contre toutes autres espee de plaies malignes.

46 On fait usage du romarin dans l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige, la paralysie, le carus & autres affections semblables de la tête & du genre nerveux. Il éclaircit la vue, corrige la puanteur de l'haleine, guérit les obstructions, la jaunisse & fortifie l'estomac & le cœur. On en use de même que la petite sauge. On s'en sert extérieurement pour fortifier les jointures & les nerfs, pour résister à

la gangrene & pour résoudre les humeurs froides, &c. Le romarin est comparable au spica, son infusion est bonne dans les pertes blanches & c'est un excellent vulnéraire. Il est le substitut de la thériaque.

47 La melisse est excellente dans les affections de la tête, du cœur, de l'estomac & de la matrice; dans la mélancolie, la paralysie, l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige, la syncope, les crudités d'estomac, la suppression des regles, la suffocation & la mauvaise haleine. On use des feuilles & des fleurs de melisse, en maniere de thé; on en met une pincée de seches ou une demi poignée de fraiches dans un demi-septier d'eau. L'eau & le syrop de melisse a les mêmes vertus que l'infusion de sa plante.

48. Le lierre terrestre est un excellent remede en infusion dans les phtisies, les crachements de pus, les pertes de sang, de même que dans les hémorrhoides; dans les affections graveleuses, aux ulceres internes des reins, de la poitrine & des poumons. La corne de cerf a à peu-près les mêmes vertus.

49. Le fenouil, la vapeur de sa décoction est très-bonne pour les maux d'yeux & pour la surdité. Sa décoction produit l'abondance du lait aux nourrices. L'asperge a les mêmes vertus.

50 Après les remedes généraux, les fleurs de la petite centaurée, de la camomille en poudre, guérissent la fièvre comme

le quinquina ; on en prend depuis un demi-gros jusqu'à un gros chaque jour, le matin à jeun ; elles conviennent à la jaunisse , à la suppression des regles , au scorbut , à l'hydropisie , à la goutte , aux vers & aux morsures des chiens enragés.

51. Les mille-pertuis , ses fleurs sont excellentes dans les affections pthifiques commençantes , les affections venimeuses & les mélancoliques.

52. Le violier ou giroffier , la fleur jaune de celui qui croit sur les murailles , donne une infusion théiforme excellente dans les pâles couleurs.

53 Les violettes , leurs fleurs en infusion sont pectorales , cordiales & laxatives. Leur usage est de tempérer la bile , de modérer la chaleur des fièvres. La poudre de violette & sèche , prise au poids d'une dragme , purge doucement.

54. La mauve convient dans toutes les maladies provenant d'acrimonie , de chaleur & de sécheresse , tant interne qu'externe.

55. La chicorée convient dans tous les cas où il faut ouvrir , désopiler , diviser , atténuer les humeurs , comme obstructions , fièvres continues ou intermittentes , &c.

56. L'oseille fortifie , excite l'appétit , tempère la soif , calme la bile , résiste au venin & à la corruption ; on peut bien l'ajouter à la cochlearia , au cresson & au raifort dans les affections scorbutiques , &c.

57. Le coquelicot , ses fleurs sont dia-
noïques & anodines dans la pleurésie.

58. Le bluet, sa fleur qui croit dans les bleds,
mêlée avec de la semence d'ortie , fait une
émulsion dans l'eau de graine de lin qui est d'un
excellent usage dans les suppressions d'urine.

59. La rose , son eau est très-cordiale... Sa
conserve est spécifique dans la phtisie.

60. Le tilleul , ses fleurs en infusion soula-
gent dans l'épilepsie & dans les affections spas-
modiques. L'on en tire un mucilage qui s'ap-
plique très-utilement pour appaiser la douleur
des goutteux.

61. Le principal usage de la gentiane est
dans la peste , dans les maladies inalignes, les
opilations , l'hydropisie , la foiblesse d'estomac,
les vers & les fievres.

62. Le principal usage de la rhubarbe est de
purger doucement la bile jaune & la pituite
visqueuse ; elle nettoie & fortifie l'estomac ;
tue les vers , guérit les hypocondriaques , la
jaunisse , la dissenterie , la diarrhée , &c. On
peut dans ce cas mêler quelques grains d'hy-
pecacuana ; on la donne en poudre depuis
dix grains jusqu'à une dragme ; en infusion
depuis demi dragme jusqu'à deux dragmes.
On fait aussi mâcher cette racine à ceux qui
ont l'estomac foible.

63. La mirrhe étant donnée en petites pi-
lules d'un grain , mêlées avec le sucre , corrige
la pourriture dans les ulceres des poumons.

64. Le baume du Pérou, blanc ou noir, est recommandé par plusieurs auteurs dans les maux pourrissants de la poitrine.

65. Le nitre purifié est d'un usage universel pour rafraichir & pour provoquer les urines.

Pour finir, je vais joindre ici une maniere très-facile de préparer une liqueur à laquelle on peut appliquer le nom d'élixir de longue vie, & qui convient aux personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament.

Prenez des grains ou des fruits de cassis bien murs, avec un peu de fleurs de melisse; remplissez-en la moitié d'une bouteille, & mettez sur ce fruit une quantité de sucre proportionnée à la grandeur de cette bouteille, remplissez la d'eau-de-vie, & tenez-la bien bouchée, mettez-la ensuite au soleil ou dans un lieu quelconque pour le faire infuser; & la remuez de temps à autre pendant un mois ou cinq semaines; ensuite on tire au clair cette liqueur, qui se trouve d'un beau rouge foncé, que l'on transvase dans une autre bouteille. On remet dessus les grains, du sucre & de l'eau-de-vie comme la première fois. La dose est depuis une cuillerée à café jusqu'à deux cuillerées à bouche, qu'on prend le matin à jeun, & toutes les fois qu'on se sent incommodé.

On peut aussi faire usage des feuilles du cassis en les mêlant avec partie égale de melisse & les faire infuser en maniere de thé.

T A B L E

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

CHAP. I. <i>De l'existence de notre vie & de notre santé.</i>	pag. 11
Section I. <i>De l'Air.</i>	22
Section II. <i>Du choix des aliments.</i>	23
Section III. <i>De la boisson.</i>	25
Section IV. <i>Du mouvement & du repos.</i>	28
Section V. <i>Des passions de l'ame.</i>	29
Section VI. <i>Du sommeil & des veilles.</i>	30
Section VII. <i>Des excréments retenus ou évacués.</i>	31
<i>Recueil d'observations</i>	ibid
CHAP. II. <i>De la longue vie, des indications qui l'annoncent, & des moyens qui la procurent.</i>	49
CHAP. III. <i>Des causes des maladies.</i>	52
Section I. <i>De l'enfance.</i>	53
Section II. <i>De l'adolescence.</i>	60
Section III. <i>De l'âge viril.</i>	65
Section IV. <i>De la vieillesse.</i>	66
Section V. <i>Des personnes robustes.</i>	68
Section VI. <i>Des gens foibles & délicats.</i>	ibid.
CHAP. IV. <i>Des préceptes les plus importants sur la maniere de prévenir les maladies.</i>	74
Section I. <i>Des moyens de prévenir les maladies des laboureurs & des artisans.</i>	77
CHAP. V. <i>Des tempéraments en général & en particulier.</i>	80
Section I. <i>Du tempérament parfait.</i>	81

Section II. <i>Du sanguin.</i>	82
Section III. <i>Du bilieux.</i>	ibid.
Section IV. <i>Du mélancolique.</i>	83
Section V. <i>Du phlegmatique.</i>	84
CHAP. VI. <i>Des régimes en général & en particulier.</i>	85
CHAP. VII. <i>Des régimes des différens tempéraments, des âges, des états & des maladies.</i>	86
CHAP. VIII. <i>De la connoissance, des maladies.</i>	113
Section I. <i>Maniere de conuoître le pouls.</i>	119
CHAP. IX. <i>Des sentences, prédictions ou pronostes tirés des livres d'Hypocrate.</i>	124
<i>Des sentences qui facilitent bien le jugement sur la vie ou la mort du malade.</i>	149
<i>Réflexions sur la cause générale des maladies & sur l'avantage qu'on peut retirer de la saignée.</i>	151
<i>Des maladies où la saignée doit être pratiquée & de celles où elle seroit uisible.</i>	154
<i>De la cacochisme & de la naissance des fièvres.</i>	159
<i>Des maladies phlegmoneuses.</i>	162
<i>Des abcès ou tumeurs.</i>	167
<i>Du squirre.</i>	170
<i>De la gangrene.</i>	173
<i>Des maladies spasmodiques.</i>	179
<i>Des moyens généraux pour prévenir les maladies.</i>	183
<i>Du traitement des maladies les plus aiguës & les plus dangereuses.</i>	188
<i>Des remèdes naturels pris dans les plantes & dans les graines qui forment le principal objet de nos aliments.</i>	207

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Mgr. le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Guide pour la conservation de l'homme*, par M. FRIER, Docteur en médecine; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 25 juin 1789. CARRERE, Censeur Royal.

PRIVILÈGE GÉNÉRAL.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & fcaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justices qu'il appartiendra : SALUT. Notre le Sieur FRIER, Médecin, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage de sa composition intitulé, *Guide pour la conservation de l'Homme*, contenant les moyens propres à prolonger sa vie, &c., s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettre Privilage pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout ntre Royaume, Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilage, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de paris, à peine de nullité, tant du Privilage que de la Cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du Présent Privilage sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'arrêt du Conseil du 30 Août, 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de con-

fification des exemplaires contrefaits, & de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la Première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A LA CHARGE que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine d'échéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Gardes-Sceaux de France le sieur Archevêque de Bordeaux, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de MAUPOU, & un dans celle dudit Sieur Archevêque; le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, éni sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment lignifiée, & qu'aux copies collationnées Par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Juiſſier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitième jour du mois d'octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-neuf, & de notre regne le seizième. Par le Roi en son conseil. LEBEGUE.

Registré sur le registre XXIV de la Chambre royale & syndicale des libraires & imprimeurs de Paris, no. 2056, fol. 217, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilège, & à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires prescrits par l'arrêt du conseil du 16 avril 1785. A Paris le 10 novembre 1789. KNAPEN, Syndic. -

M. FRIER demeure à Grenoble.

Pages à corriger.

Page 6 de la préface, lig. 11, il écoute l'effet, *lis* il attend l'effet.

Pag. 37, lig. 6, après, *lis*. à peu près.

